

MAX DU VEUZIT

Fille de prince



BeQ

Max du Veuzit

Fille de prince

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 384 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

Un mari de premier choix

L'homme de sa vie

Vers l'unique

La Châtaigneraie

Amour fratricide

Petite comtesse

Les héritiers de l'oncle Milleux

Sainte-Sauvage

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

Sainte-Sauvage

Mon mari

Châtelaine, un jour...

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

Fille de prince

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1940.

*À Mohamed Zouari, caïd,
en affectueux hommage.*

M. du V.

Ce récit n'est pas entièrement œuvre d'imagination. Il repose sur un fait absolument authentique : un mariage que contracta, en toute confiance, dans une légation inconnue, une jeune fille de bonne famille.

Tous les noms de lieux, de races ou de personnages ont naturellement été changés.

Je m'excuse de ne pouvoir donner plus de précisions, tous les héros de ce petit drame vivant encore à l'heure actuelle.

M. du V.

Dans l'air lumineux, encore frais à cette heure matinale, la cloche de la vieille église tinta allègrement.

Lorsque la dernière vibration se fut éteinte, la porte de bois patiné par les ans tourna sur ses lourdes ferrures et, sous le porche sombre, apparut la claire silhouette d'une blonde jeune fille vêtue de blanc.

Celle-ci était grande et souple avec des yeux d'un bleu limpide et le teint éblouissant des Nordiques.

De toute sa personne se dégageait un parfum de fraîcheur, de vie saine et d'ardente jeunesse. Pourtant, son regard en cet instant semblait voilé de mélancolie.

On était au matin du 18 juillet et Gyssie de Wriss, princesse d'Ampolis, pour célébrer son vingtième anniversaire, venait d'entendre la messe dans cette humble église d'un vieux village breton.

Derrière elle, une paysanne âgée avait, à son tour, franchi le porche du saint temple.

Arrêtée une seconde, pour permettre à la femme de la rejoindre, la jeune fille promena son regard grave sur l'enclos funéraire dont elle connaissait tous les recoins.

– Il semble qu'il y ait de la tristesse dans l'air, aujourd'hui, murmura-t-elle pensivement.

– Oh ! ma princesse, protesta sa compagne. Le soleil brille derrière la brume... Et, de même que rien ne peut ternir l'éclat de la jeunesse en fleur, aucune pensée ne doit assombrir réellement ton front de vingt ans... Un si bel âge !... Tourne tes regards vers l'avenir, ma princesse.

Gyssie ne répondit pas.

Une sensation d'isolement s'appesantissait sur elle en ce jour commémoratif où elle allait s'agenouiller sur la tombe de celle qui était morte de lui avoir donné la vie, vingt ans auparavant. Elle songeait aussi que le seul cœur qui pût battre à l'unisson du sien était celui de la vieille Bretonne qui l'accompagnait. Mais toute la

tendresse de la chère vieille pouvait-elle compenser le manque de baisers d'une vraie maman ?

Le petit cimetière rustique, fleuri entre ses dalles de pierre, comme un jardin bien entretenu, entourait l'église selon la séculaire coutume de nos villages français.

Sans avoir besoin de se consulter, la jeune fille et la vieille femme se dirigèrent ensemble, par les allées étroites, vers une tombe de granit, soigneusement parée de fleurs nouvelles.

Ensemble, elles se recueillirent, graves et silencieuses, devant la grande pierre funéraire allongée sur le tertre et sur laquelle était gravée cette inscription :

CI-GIT

Madame Gys de Wriss

Princesse d'Ampolis, Duchesse de Marzon

Née Valentine Chauzoles

Morte dans sa vingt-deuxième année,

IN PACE.

Les yeux de Gyssie se remplirent de larmes en relisant le nom bien-aimé de la jeune mère qu'elle n'avait pas connue. C'était une émotion plus douce que vraiment triste... un regret sans amertume... quelque chose qu'elle exprima à mi-voix, pour elle-même :

— Ma petite maman... ma pauvre petite maman de vingt et un ans... nous avons presque le même âge, elle autrefois et moi maintenant... Vois-tu, Mamie, ajouta-t-elle en s'adressant à la vieille paysanne, c'est étrange : lorsque je pense à ma mère, — et j'y pense bien souvent ! — je ne peux me la représenter que comme une toute jeune femme, presque une enfant comme moi... Il me semble que c'est une sœur que j'ai perdue... une sœur que j'aurais tant aimée !

— C'est vrai, répondit la Bretonne... elle était si jeune, si douce et si confiante... une enfant comme toi, en effet.

– Je lui ressemble, n'est-ce pas ?

La vieille femme regarda intensément la jeune fille et secoua doucement la tête :

– Peu, dit-elle. Tu as le même sourire et tu as la même intonation de voix... Souvent, je crois entendre la chère Madame. Mais tu ne lui ressembles pas. Tu es plus grande et tu es blonde... sans doute comme...

Elle s'arrêta soudain. Ce fut Gyssie qui continua simplement :

– Comme mon père.

Et elle soupira.

Son père ! Elle ne le pleurait pas comme un mort, puisque rien ne prouvait qu'il fût décédé ; mais qu'était-il de plus ou de moins, en vérité ?

Gyssie ne le connaissait pas... Elle ne l'avait jamais vu.

Lui-même semblait ignorer encore qu'il possédait en France une enfant, fruit de son mariage, une fille qui portait son nom et qui, tous les jours, priait Dieu de le ramener auprès d'elle.

Et Gyssie, entre la tombe de sa mère et la pensée d'un père si lointain, soupira de nouveau, car elle se sentait doublement orpheline.

– Ah ! mamie, fit-elle avec émotion, je n'ai plus que toi sur la terre. Tu es tout ce que je possède comme affection... C'est marraine et toi qui avez été vraiment toute ma famille ; mais elle est partie, elle aussi ! Je n'ai plus que Mamie qui m'a élevée... ma bonne Mamie qui ne m'a jamais quittée et à qui, cependant, je ne suis unie par aucun lien du sang.

– Je t'ai reçue à ta venue au monde, est-ce que ce n'est pas un lien suffisant pour que tu sois vraiment ma fille ?

Spontanément, Gyssie se pencha vers sa nourrice et l'embrassa ; puis, câlinement, elle se suspendit à son bras.

– J'ai beau être grande, j'aime encore m'appuyer sur toi, bonne amie, expliqua-t-elle. Tant que je t'aurai, je ne serai pas réellement seule.

Cependant les deux femmes sortaient du

cimetière et s'engageaient sur la route. Elles eurent vite fait de traverser le village de Coatderv, qui n'est pas très grand et dont le vieux nom breton signifie le « bois de chêne », justement parce qu'il s'allonge, comme un étroit ruban, à la lisière d'une forêt de chênes séculaires.

Le chemin, ombragé de grands arbres, conduisant au manoir de Kerlan, passait devant une petite maison paysanne, isolée du reste du bourg et qui semblait inhabitée depuis longtemps.

Devant cette mesure, la jeune fille retint sa compagne et dit :

– Entrons à Ty-Coz, Mamie... Puisque c'est aujourd'hui mon anniversaire, je veux revoir l'endroit où je suis née.

– Bien volontiers, ma Gyssie, répondit la vieille femme, un peu émue de cette demande. J'avais prévu ton désir : j'ai la clef sur moi... entrons donc !

La serrure grinça et il fallut pousser bien fort les deux battants de la porte, le bois étant gonflé

par l'humidité. Ty-Coz, « la vieille maison », ne recevait pas tous les jours la visite de sa propriétaire, Marie-Yvonne Guillou, la vieille femme justement qui avait élevé Gyssie et que celle-ci nommait affectueusement « Mamie ».

L'air, dans la grande et unique pièce du rez-de-chaussée, conservait cette légère odeur de fumée et de suie mouillée spéciale aux maisons rustiques, même lorsque le foyer est éteint depuis longtemps.

– Il y a dix-neuf ans que c'est inhabité. Malgré ses murailles épaisses, Ty-Coz commence à être fort délabrée, observa Maryvonne avec un soupir de regret devant les méfaits du temps.

– Quand je serai riche, Mamie, je la ferai remettre à neuf et nous aurons une belle maison.

– Oh ! protesta la nourrice. J'espère bien que plus tard tu habiteras le palais de ton père, ma princesse.

– Ça ne m'empêchera pas de revenir me reposer ici... Comprends bien, bonne amie, que, quoi que l'avenir me réserve, je n'oublierai

jamais le lieu où je suis née et où j'ai grandi
auprès de vos deux chères affections... Coatsderv,
c'est marraine et toi... vingt années heureuses et
sans souci... Puisse le reste de ma vie ne pas être
inférieur à ce passé si doux...

– Que le Ciel t'entende, ma jolie !

*

Par la porte ouverte, le soleil illumina
gaiement tous les coins de la chambre, faisant
reluire la nacre des coquillages rangés sous les
armoires en guise d'ornement, disposition qu'on
rencontre quelquefois en Bretagne, dans les
maisons soignées, afin que les dessous des
meubles apparaissent nets et propres, autour du
sol de terre battue.

Gyssie s'était assise sur le coffre en bois de
châtaignier qui servait de banc, au coin de la
cheminée, en face du lit principal qu'elle fixait
d'un œil un peu pensif.

– C'est donc là que je suis née, murmura-t-

elle. C'est là que ma petite maman, si peu de jours après ma naissance, s'est endormie de son dernier sommeil.

De nouveau, une émotion profonde se traduisait dans sa voix lente. Cependant, son regard pensif s'attardait sur l'oreiller où la chère tête maternelle avait dû reposer.

– Ma maman !... jusqu'à son dernier souffle, c'est là qu'elle a dormi, pensa-t-elle encore à haute voix.

– Allons, mon petit, chasse ces idées sombres.

Mais Gyssie ne l'entendit pas. Elle continua de fixer le lit clos.

– Personne, depuis elle, n'y a couché, n'est-ce pas ?

– Non, bien sûr ! Une vraie princesse l'avait occupé... une autre y était née ! C'était sacré !... Moi, d'abord, je préférais l'autre couchette... celle du fond de la pièce... Toi, on t'avait mise au bas de l'armoire... Elles sont si profondes, nos armoires en Bretagne, qu'elles peuvent abriter un bébé.

Un nouveau silence au bout duquel Gyssie tourna la tête et avec un frisson regarda la table. Cette longue table sur laquelle toute la maisonnée prend ses repas, tous les jours ; mais cette même table sert aussi, selon la coutume bretonne, à dresser les lits funèbres pour la veillée des morts.

– C'est là qu'elle fut exposée, balbutia-t-elle. Face à mon armoire. D'un côté la vie et, de l'autre... Ah ! comme c'est atroce de partir si jeune en laissant un bébé derrière soi.

– Allons, allons, Gyssie ! Qu'est-ce que ça veut dire d'avoir des idées pareilles ? Une fleur pousse, une autre se dessèche... C'est la vie ! Nul n'y peut rien et il faut s'y résigner : Dieu fait bien ce qu'il fait !

La femme parlait simplement, bien qu'un peu contrariée. Son fatalisme breton qui lui faisait accepter si religieusement et si raisonnablement les événements, bons ou mauvais, ne pouvait comprendre les réflexions démoralisantes de celle qu'elle avait élevée.

Mais Gyssie n'était pas une Bretonne de pure race et sa résignation, malgré les années écoulées

en ce coin de primitives coutumes, n'arrivait pas à se mettre à l'unisson de celle de sa vieille compagne.

Cependant, habituée depuis l'enfance au respect de sa nourrice, elle ne proféra pas d'autres paroles décourageantes et s'efforça, au contraire, de prendre un ton plus enjoué :

– Ma maman !... C'est aujourd'hui que je vais enfin vraiment la connaître... J'ai tant attendu ce jour, Mamie... J'espère que tu n'as pas oublié ?

– Bien sûr que non, je n'ai pas oublié ! répondit Maryvonne, presque indignée de la supposition. Je vais accomplir tout à l'heure la promesse que j'ai faite à celle qui a eu confiance en moi... C'est un grand jour pour toi, ma petite princesse. Tu vas pouvoir lire aujourd'hui tout ce que notre chère Madame a écrit à ton intention... Il y en a un gros cahier... et aussi des photos, des papiers d'état civil, des bijoux... J'entends toujours ta pauvre maman me dire de sa voix faible : « Maryvonne, je compte sur vous pour donner ces pages à ma petite Gyssie, le jour de ses vingt ans. »... Elle avait écrit les dernières

lignes un matin qu'il lui semblait être plus forte... Elle faisait même des projets, ne se croyant pas si malade... Et, le lendemain, elle était partie... Que le bon Dieu la repose !

– Et ces choses que tu dois me remettre, elles sont ici, Mamie ? questionna, soucieuse, Gyssie après un silence douloureux.

– Non, ma fille, j'ai tout emporté quand ta marraine a voulu que nous allions demeurer au château. Le coffret est chez nous. Rentrons maintenant et je te le donnerai.

– Oui, allons ! fit la jeune fille, un peu sombre. En silence, elles gagnèrent leur logis.

Quelques instants après, Maryvonne remettait à Gyssie un humble coffret de bois blanc.

– Le cahier de ta maman est là-dedans... Je n'y ai pas touché... tel que ses faibles mains ont noué le nœud qui scelle les pages, tel il est resté. Tu trouveras aussi dans le fond de la boîte tous les papiers qui te concernent et ceux de la chère dame, avec les modestes bijoux qu'elle possédait... Vois-tu bien, Gyssie, toutes ces

choses m'ont paru sacrées et d'une grande valeur pour toi. Je te les ai conservées précieusement. À toi d'en prendre soin à présent... N'oublie pas que personne ne pourrait reconstituer ces documents si tu les égarais.

– Ne crains rien, ma bonne. Ces reliques me sont aussi précieuses qu'à toi.

Gyssie prit la boîte de bois avec une sorte de respectueuse ferveur et, serrant contre sa poitrine le trésor qui lui était confié, elle l'emporta au château, afin d'être bien seule dans la chambre qui, depuis des années, lui avait été personnellement réservée, à côté de celle qu'occupait alors sa marraine.

Assise devant le coffret posé sur la table, elle resta d'abord un moment sans bouger.

Une émotion poignante la dominait et, pour la surmonter, elle demeurait les mains jointes, les yeux au loin, dans une sorte de silencieuse prière.

Par la fenêtre, largement ouverte en ce beau jour, la jeune fille avait devant elle le parc dans toute sa profondeur, avec la longue ligne de

chênes trois fois séculaires qui le limitait dans son pourtour.

À sa droite, auprès de la grille d'entrée, se dressait le petit pavillon qu'elle habitait avec Maryvonne.

La maison principale, le pavillon et le parc, c'était toute la vie de Gyssie... ses vingt ans n'avaient jamais eu un autre horizon.

Et voici que du petit coffret de bois blanc allait jaillir tout un monde qu'elle ignorait... une famille, peut-être ?... bien des choses qu'elle ne soupçonnait pas, tout au moins !

Alors, pensivement, avec une sorte de timidité, elle ouvrit la boîte.

Un modeste cahier d'écolier, ceinturé d'un ruban rose, apparut à ses yeux angoissés.

D'une main qui tremblait, Gyssie le prit délicatement.

« Personne ne l'a ouvert depuis que ta mère en a noué le ruban », avait dit Maryvonne.

L'enfant, le cœur serré, se pencha vers le cahier et posa longuement ses lèvres sur le nœud

inviolé.

Ce cahier que, pendant de longues années, personne n'avait touché, ce cahier qui n'avait subi que le contact des mains maternelles, conservait tout son magnétisme. Il était vraiment pour Gyssie quelque chose de sa jeune mère... quelque chose de vivant, de tangible... comme un peu de sa chair qu'elle aurait frôlée.

– Ma petite maman... ma pauvre petite maman de vingt ans...

Malgré les années écoulées, elle avait l'impression de baiser les doigts maternels et deux lourdes larmes roulaient sur ses joues pâles...

Gyssie, la petite princesse orpheline, pour la première fois de sa vie, prenait contact avec les siens...

*

Entre la couverture et la première page du cahier, un feuillet avait été ajouté, avec ces mots

tracés d'une écriture tremblante :

« Pour ma fille, ma Gyssie bien-aimée, afin que le jour où elle aura vingt ans elle connaisse la pauvre maman qui n'aura pu prendre soin de son enfance sur la terre, mais qui, de plus haut, continuera à veiller sur elle et à l'aimer. »

Gyssie, ayant lu les premières lignes, s'arrêta. Les yeux brouillés de larmes, elle essayait d'évoquer, au fond de sa pensée, la figure de la chère disparue dont une photographie agrandie ornait la tête de son lit.

Dans son silencieux recueillement, il lui sembla qu'une voix très douce, au fond de son cœur, – « une voix qui ressemblait à la sienne », comme avait dit Maryvonne, – lui murmurait tout bas :

– Lis, maintenant...

Alors, Gyssie surmonta son émoi, essuya ses yeux et lut cette sorte de testament :

« *17 février.* – C'est pour toi, mon enfant, que je ne connais pas encore, que je veux écrire l'histoire de ma vie. Je suis si seule, à présent, sur la terre !...

« Je n'ai plus rien, ni parents, ni amis, ni mari, hélas ! près de moi... Rien pour me reconforter que ta fragile petite vie, mon enfant, que je sens s'éveiller en mon sein... que mon amour pour toi qui déjà remplit mon cœur !

« Et j'ai peur, parfois... Une étrange angoisse me saisit... Si mon Gys, mon mari bien-aimé, tardait trop à revenir... si mon petit prince (car ce sera un petit garçon) arrivait avant le retour de son père... et si moi, trop faible, je venais à lui manquer ?

« Mais non, courage !... Je dois avoir du courage !...

« Je suis un peu malade, ce soir. Le silence de la nuit m'impressionne, et c'est peut-être pourquoi je pense, en cet instant, à tant de choses

tristes.

« Mais je ne dois pas, je ne veux pas me laisser aller à de pénibles pressentiments. Je dois et je veux être forte pour deux !

« J'ai déjà vu tant de choses, tant de souffrances, en moi et autour de moi, qu'il me semble difficile de croire au bonheur. Mais puisque j'ai triomphé jusqu'ici de la malchance, je saurai encore supporter cette attente, cette solitude et toutes les difficultés qui peut-être suivront.

« Mon amour pour mon cher mari et pour notre enfant me soutiendra. La rédaction de ce journal que j'entreprends m'aidera à passer les heures si longues de l'attente...

« Valentine de Wriss,

« Princesse d'AMPOLIS. »

Je suis née à Lyon, dans la grande ville austère et calme où le soleil voilé de brume ne rit pas tous les jours.

Et mon enfance, elle aussi, ne connut guère de

sourires.

J'étais l'unique enfant de mes parents qui n'étaient déjà plus jeunes, lors de ma venue au monde. Ma mère en avait eu la santé fort ébranlée et elle resta, paraît-il, continuellement souffrante depuis ce jour-là jusqu'à celui où elle mourut. J'avais à peine deux ans quand ce malheur arriva et je n'ai pu en garder aucun souvenir.

La nourrice elle-même n'était pas restée à la maison. Elle était retournée avec son mari dans une ferme que mon père possédait à la campagne et dont il avait confié le soin à ce ménage.

Cette brave femme m'aimait beaucoup et je peux dire que les seuls moments heureux de mes premières années furent ceux des séjours que j'ai faits à sa ferme, durant les mois d'été.

C'était la liberté, le soleil, le grand air. Et c'était surtout un peu de tendresse, de gros baisers et de petites gâteries dont j'avais si grand besoin.

À vrai dire, je ne me rappelle bien nettement que les dernières vacances passées auprès de la

brave femme. Je pouvais avoir six ou sept ans.

J'avais dû arriver à la ferme au commencement de l'été, au temps des cerises. Je vois encore les arbres du verger chargés de fruits rouges et délicieux. Quelles bonnes parties j'ai faites, cette année-là, avec les deux enfants de Nounou : ma sœur de lait Marguerite et Gaston, l'aîné ! À Lyon, j'étais toujours solitaire dans la grande maison silencieuse ; il ne serait jamais venu à l'idée de mon père qu'une petite fille puisse avoir besoin de sauter, de rire et même de crier avec des êtres jeunes comme elle. Je n'avais donc jamais joué avec d'autres camarades de mon âge.

Aussi, la ferme de Nounou me semblait-elle être un vrai paradis. Marguerite était douce et gentille. Elle était âgée d'un an de plus que moi, ce qui lui faisait prendre au sérieux un rôle de sœur aînée, si bien qu'elle me gâtait autant que le faisait sa mère.

Gaston était plus turbulent, mais il possédait une imagination débordante lorsqu'il s'agissait d'inventer des jeux.

Je voudrais m'attarder sur ces souvenirs joyeux... les seuls, hélas ! que garde ma mémoire... Mais le bon temps allait finir cette année-là pour ne plus revenir jamais !...

Je ne me rappelle pas avoir manqué de quelque chose chez ma nourrice. Il y avait toujours en abondance une saine alimentation, du lait chaud, des œufs frais, du beurre exquis et des fruits délicieux.

J'étais lavée soigneusement chaque matin et mon linge était toujours bien lessivé. Mais la brave femme avait fort à faire, elle ne pouvait nous surveiller toute la journée et, dame ! le soir, en revenant de nos expéditions dans la campagne ou de nos ascensions dans les arbres, nous étions plus ou moins poussiéreux et dépenaillés. Les ronces ont tant de malice !

Et c'est ainsi que le malheur arriva...

Par une fin d'après-midi, mon père arriva à l'improviste.

Nounou était à la laiterie et son mari aux foins.

Père ne trouva donc personne à la ferme, ce

qui, sans doute, commença à le mettre de mauvaise humeur. Il alla jusqu'au petit bois où, sous l'inspiration de Gaston, nous étions en train de jouer aux sauvages.

Je me rappelle chaque incident de cette journée qui fut la dernière que je passai à la ferme.

Nous avions enlevé nos tabliers pour en faire des turbans ; les entremêlant de feuilles de fougères, nous cherchions à imiter les coiffures de plumes des Peaux-Rouges.

C'est en cet appareil, avec un jupon déchiré, des égratignures sur les bras et la figure amplement barbouillée de mûres, que je me présentai à M. le juge au tribunal civil !

Un monstre ne lui aurait pas causé plus d'horreur. Mais l'horreur de mon père était glacée comme tout ce qui venait de lui ; elle ne se manifesta que par un silence lourd d'orage pendant qu'en ma compagnie il remontait vers la ferme.

J'ai eu, à ce moment, mon pauvre petit cœur

bien serré. Un pressentiment semblait me dire que mon frêle bonheur d'enfant allait finir. Je crois que c'est à cette minute-là que j'ai fait la première expérience de ce que peut être un chagrin véritable.

Instinctivement apeurée par la venue inattendue de mon père et par son air mécontent, j'errais tristement autour de la maison où Nounou et son mari étaient enfermés avec lui.

J'entendais sa voix nette et coupante, alternant avec les explications confuses du ménage.

Quelques mots me parvenaient :

« Désordre, enfant mal tenue, mal soignée, maladie, danger... »

Puis, il y eut un silence assez long, après lequel ma nourrice vint me chercher.

Elle avait les yeux rouges.

Me conduisant dans ma chambre, elle me revêtit de ma robe du dimanche.

Elle ne pouvait parler, mais elle m'embrassait bien fort ; et moi, je la regardais, très inquiète, avec une grosse envie de pleurer.

Cependant, lorsqu'elle se mit à faire un paquet de mes petits vêtements, elle ne put retenir ses larmes, ce qui fit jaillir les miennes.

– Ma Vali... ma chère petite fille que je vais perdre, disait-elle en me prenant dans ses bras et en me serrant sur son cœur maternel.

La voix impérieuse de mon père, appelant du bas de l'escalier, coupa nos épanchements et nous fit descendre bien vite.

Dans la grande salle, les deux hommes se tenaient debout. Le visage du juge semblait inflexible et glacial, alors que le front du régisseur était barré d'un pli soucieux.

Sur la table, il y avait des papiers épars et un gros registre noir.

– Viens, Valentine, dit mon père.

Il voulut me prendre la main, mais je me dégageai pour courir me réfugier dans les jupes de la fermière.

– Nounou ! Nounou ! ne me laisse pas partir. Je ne veux pas te quitter.

Tous sanglotaient, moi plus fort que les autres.

Mon père fronçait le sourcil devant mes pleurs qui semblaient blâmer sa décision...

C'est ainsi que j'ai quitté les seuls êtres qui m'aient témoigné de la tendresse et donné du bonheur.

Je ne les ai jamais revus.

J'ai su, depuis, que mon père était venu ce jour-là examiner les comptes de la ferme et que son indignation de me trouver loqueteuse et barbouillée avait coïncidé avec la constatation de quelques irrégularités dans la tenue des livres.

J'ai toujours supposé que lesdites irrégularités étaient involontaires et que le pauvre fermier, presque illettré, n'en était pas plus responsable que sa femme ne l'était de ma tenue de sauvageonne.

Mais c'étaient des choses que mon père ne pardonnait pas !

Ces braves gens furent renvoyés. On mit à leur place un autre métayer et je ne retournai plus jamais à la ferme.

J'ai insisté un peu longuement sur cet épisode

de mon enfance ; d'abord parce qu'il eut une grande importance pour moi et de graves répercussions sur ma petite existence ; ensuite, parce qu'il montre, sous son jour le plus typique, le caractère autoritaire de mon père.

Austère et dur pour lui-même, il l'était autant, sinon plus, pour les autres. Je ne me rappelle pas avoir vu sur son visage une marque d'émotion quelconque et s'il lui arrivait de sourire, – oh ! bien rarement ! – c'était avec amertume ou ironie.

Dans toute sa vie, privée ou publique, et vis-à-vis de moi comme de tout le monde, il était « Monsieur Chauzoles », juge au tribunal civil !

C'est tout dire...

*

Ce fut à partir de ce moment, c'est-à-dire vers sept ans, que je commençai à me rendre compte de tout ce qui me manquait et à en souffrir plus ou moins consciemment.

La grande maison n'était pas gaie ! Il semblait que la présence de cet homme grave et dur pesait sur tout et sur tous d'un poids oppressant.

Les deux femmes qui nous servaient étaient bien stylées. Tout était en ordre et leur travail était fait d'une façon automatique et impeccable, bien que l'une fût déjà vieille et sans entrain.

Heureusement, Marine, la femme de chambre qui s'occupait maintenant de moi, était dans la maison depuis longtemps. Elle avait connu ma mère.

C'est peut-être ce qui contribua à l'attacher un peu à cette pauvre petite chose abandonnée que j'étais à cette époque. Elle n'aurait pas osé rire ou chanter dans notre sévère demeure, mais elle me soignait consciencieusement et je lui dois d'avoir été une petite fille proprement entretenue, élégante même, et bien portante.

Marine, en vérité, occupa toute mon enfance abandonnée. Je l'aimais pour elle-même, mais aussi parce qu'elle savait raconter de belles histoires. Je l'aurais écoutée durant des heures entières, car lorsqu'elle le voulait bien, Marine

pouvait me narrer des choses merveilleuses.

Elle avait été placée, dans sa jeunesse, chez un meunier dont le Ciel avait particulièrement béni l'union. Dix enfants leur étaient nés et, sur les aventures de cette nombreuse nichée, Marine était intarissable. Dix enfants ! Combien cela était captivant pour moi, pauvre gosse isolée, qui n'en voyais jamais aucun ! C'étaient, paraît-il, des enfants très bien élevés et les histoires de Marine avaient presque toujours un but de « bon exemple », sauf lorsqu'il s'agissait du petit Marcel qui était le mauvais sujet et le petit diable de la bande !

Et c'était naturellement lui et ses farces qui m'intéressaient plus que tout !

Il était taquin, malicieux, insupportable, mais que n'aurais-je pas donné pour connaître un petit Marcel avec qui j'aurais joué... et même avec qui je me serais chamaillée quelquefois !

Vers cette époque, mon père intervint encore une fois dans mon existence pour décider qu'il était temps de commencer mon instruction.

Naturellement, il ne voulait pas m'envoyer à l'école communale ; tout son snobisme et ses hautes prétentions bourgeoises s'y opposaient.

Pourquoi ne me mit-il pas en pension ? Je ne l'ai jamais su et ce point est resté un profond mystère pour moi, car je ne pense pas qu'il eût pu trouver un plaisir quelconque à me garder auprès de lui.

Il choisit donc un cours privé, tel que pouvait le choisir M. le juge Chauzoles ; c'est-à-dire le cours le plus étroit, le plus sombre et le plus sévère de la froide ville de Lyon. Ce fut cependant là que je passai les meilleurs moments de mon adolescence.

C'était le contact avec des êtres jeunes, avec des fillettes de mon âge. Et l'émulation ajoutait à l'intérêt de l'étude.

Il y eut aussi cet attrait de curiosité d'un cerveau d'enfant privé de toute distraction.

J'aimais les livres avec une vraie passion et, dès que je pus lire, je me jetai sur tous ceux qui tombèrent sous ma main.

Heureusement, ce goût ne déplaisait pas à mon père, et comme sa bibliothèque austère ne contenait aucun ouvrage frivole ou dangereux pour la jeunesse, il ne songea jamais à m'en interdire l'accès. Je lui en suis vraiment reconnaissante.

*

Cependant, les années se succédaient et mes études s'achevaient.

Je venais de passer mon brevet supérieur. Le cours ne conduisait pas plus loin et j'entrevois avec terreur les mois qui allaient venir et la maison triste où je serais prisonnière auprès d'un père de plus en plus sombre, taciturne et sévère.

Nous en étions arrivés à ne presque plus nous adresser la parole.

Les repas, que nous prenions en tête à tête,

étaient rapides et silencieux. Mon père dédaignait, sans doute, d'engager une conversation sérieuse avec une « petite fille » et moi, complètement paralysée par cette froideur, je ne me sentais plus le courage de faire aucune avance.

Par ailleurs, je n'avais pas d'amies. Les jeunes filles que j'avais connues au cours n'avaient jamais été que des compagnes de travail que je ne fréquentais pas en dehors des heures scolaires. Enfin, l'attitude glaciale de mon père avait éloigné de chez nous celles qui s'étaient risquées à venir me voir.

D'un autre côté, je n'avais pas le droit de sortir seule.

Mon père m'autorisa cependant à faire une visite d'adieu à M^{lle} Harland, la directrice de mon cours.

Je la connaissais depuis longtemps, mais très imparfaitement.

Elle paraissait parfois, dans les classes, un peu majestueuse et presque imposante. Elle fixait sur

nous un regard profond, scrutateur, qui nous intimidait un peu ; je n'aurais pas osé lui parler la première.

Ce jour-là, elle me reçut avec une cordialité qui me surprit agréablement. J'étais déjà « une ancienne », c'est-à-dire une amie plutôt qu'une élève.

Elle me parla de mes succès aux examens et de la satisfaction que j'avais donnée à mes professeurs ; j'avais toujours été notée, en effet, comme une très bonne élève.

– Le travail ne me coûtait aucun effort, répondis-je en toute sincérité ; l'étude était pour moi la meilleure distraction.

Je sentis son regard profond se poser sur le mien ; mon ancienne directrice comprenait plus de choses que je ne lui en disais.

Elle me demanda à brûle-pourpoint :

– Et maintenant, que comptez-vous faire, Valentine ?

Une détresse infinie dut se lire dans mes yeux car, sans me donner le temps de répondre, elle

ajouta d'une voix très douce :

– À votre âge, mon enfant, il faut se créer une occupation utile, un but dans la vie. La fin des études laisse un grand vide, généralement ; il faut le combler... J'ai pensé à quelque chose pour vous...

– Quoi donc, mademoiselle ?

Elle sourit de la hâte avec laquelle j'avais posé cette question et expliqua :

– Une de mes bonnes amies a fondé ici, l'année dernière, sous le patronage de la Croix-Rouge, un dispensaire-école où des jeunes filles bien élevées, comme vous, vont faire des études d'infirmière... Notre pays a besoin de femmes sachant soigner les enfants et les malades, car nos œuvres publiques ne suffisent pas toujours à leur tâche...

Mon cœur se mit à battre, plein d'espoir. Mon visage s'éclairait. Allait-elle donner un but à ma misérable vie ?

Elle continuait, justement :

– Est-ce que cela vous plairait, Valentine,

d'occuper ainsi vos loisirs ?

– Oh ! oui !

Je ne pus ajouter autre chose ; j'étais émue et ravie. La directrice reprit :

– Vous allez avoir dix-huit ans. Trois ans d'études vous conduiront à votre majorité. Si ces cours vous intéressent, je peux vous faciliter les formalités d'admission. Il faudrait le consentement de votre père.

Toute ma joie tomba d'un coup.

– Alors, c'est impossible, murmurai-je, déçue.

– Pourquoi donc ? Je suis sûre que M. Chauzoles ne me le refusera pas, à moi. Voulez-vous me laisser arranger cette affaire, ma petite Valentine ?

– Oh ! mademoiselle, vous feriez cela ?

Sans réfléchir, d'un élan spontané, je me jetai dans les bras de cette excellente femme dont je découvrais soudain le cœur généreux et délicat.

L'intervention de M^{lle} Harland réussit parfaitement.

Son âge, sa situation respectée de tous, peut-être même les palmes académiques qui ornaient son corsage, tout inspira confiance à mon père qui la connaissait depuis longtemps. Il accorda son consentement.

C'était une vie nouvelle qui commençait pour moi, une véritable libération !... Ces trois années furent les plus douces que j'aie vécues à Lyon, puisqu'elles m'éloignèrent de cette austère maison paternelle.

La maison ? J'y vivais bien peu, maintenant.

Dès le matin, je partais seule pour le dispensaire, car Marine ne traînait plus comme une ombre languissante derrière moi.

Je me rappelle combien je marchais allègrement dans l'air frais de ces matins d'automne ! J'éprouvais la joie d'une prisonnière qui a recouvré la liberté.

Chez moi, je ne voyais plus mon père qu'aux

heures des repas.

J'étais parfois si animée par mon travail et l'excitation de ma nouvelle vie, que je me laissais aller à lui parler de mes occupations, de mes projets et même de mes idées.

Il me regardait alors avec étonnement, comme s'il était surpris d'entendre une petite fille lui tenir des propos de grande personne. Il me répondait tout de même, mais avec un air si supérieur que j'en étais de nouveau glacée et que le silence retombait entre nous.

Mais je ne m'en attristais plus. Aussitôt le déjeuner terminé, je filais comme une flèche vers mon cher dispensaire.

*

Les deux dernières années me parurent encore meilleures que la première. Elles furent surtout plus libératrices et m'habituèrent à penser et à agir par moi-même.

Je fis mon premier stage dans un hôpital assez

loin du centre de Lyon et, pendant trois mois, je ne pus rentrer déjeuner à la maison.

M^{lle} Harland avait dû intervenir une nouvelle fois auprès de mon père, afin que je pusse manger à une cantine universitaire où se retrouvaient des étudiants et des jeunes filles comme moi.

Tous et toutes étaient de bons camarades. Le repas n'était pas fameux, mais l'atmosphère était si gaie, si cordiale, que je ne pensais même pas à ce que j'avalais. Quelle différence avec la somptueuse et triste salle à manger où j'avais passé des heures si mortellement ennuyeuses !

Le retour chez nous, le midi, après ces trois mois de déjeuner à la cantine, me parut d'autant plus pénible.

Mais ma résolution était prise : je ne voulais plus rester à la maison ! Dès que j'aurais obtenu mon second diplôme, je ferais comme quelques-unes de mes camarades, j'irais à l'hôpital-école où l'on pouvait être interne et où je demeurerais, à mon tour, comme monitrice.

C'est ce que j'exposai, avec courage, à mon

père, le lendemain du dernier examen, que j'avais passé avec succès.

Il m'écouta avec son air glacial et, lorsque j'eus fini, il me dit d'un ton sans réplique :

– Je ne donnerai pas mon consentement à cette nouvelle fantaisie.

– Pourquoi me refuseriez-vous, père, ce que vous m'avez accordé jusqu'à présent ? dis-je en faisant un gros effort pour vaincre ma timidité.

– Jusqu'à présent, il s'agissait d'études faites sous la direction de M^{lle} Harland que je connais. Ces études te plaisaient et je n'ai pas voulu t'en priver. Puisque cela t'amusait d'obtenir ce diplôme, je t'ai laissée faire. Une jeune fille de notre monde peut passer des examens, même plus ou moins bizarres, mais il est inadmissible qu'elle utilise les diplômes ainsi obtenus. Tu ne seras pas infirmière dans un hôpital.

Il eut ce sourire amer et sardonique que je lui avais vu parfois et il s'exclama :

– Infirmière !... La fille d'un juge au tribunal civil de Lyon ! Infirmière !... Voyez-vous cela !

Je fus épouvantée de la vie qui m'attendait. La peur de cette existence solitaire me donna l'audace de discuter son refus.

— Père, il n'y a rien à faire à cela ! C'est ma vocation ; je désire être infirmière.

— Ta vocation ! s'écria-t-il en haussant violemment les épaules. Sais-tu seulement ce que c'est, pauvre petite, qu'une vocation ?

Il s'était levé.

Appuyé des deux mains sur le bord de son bureau, me dominant de toute sa haute taille, il articula lentement en appuyant sur chaque syllabe :

— Ta vocation est de rester dans la maison de ton père et d'y attendre le mari qu'il te choisira. À tout autre absurde projet, je dirai : non ! non et non !

Je sentis un désespoir et une révolte farouche monter en moi. Je dus serrer les lèvres, afin de ne laisser échapper aucune parole irrespectueuse pour celui qui était tout de même mon père.

— Jamais ! jamais ! répéta-t-il avec colère.

J'eus ce courage de ne rien répondre et de sortir du bureau paternel sans retourner la tête.

Dehors, j'éclatai en sanglots...

*

La situation était devenue bien difficile pour moi.

Après la scène que j'avais eue avec mon père, j'étais allée voir M^{lle} Harland.

J'étais décidée, puisque j'allais avoir vingt et un ans quinze jours plus tard, à attendre cette date de ma majorité et à passer outre à la défense intransigeante qui m'était faite.

J'en parlai à M^{lle} Harland qui hocha la tête et me déconseilla une telle désobéissance filiale.

Elle ne pouvait pas savoir à quel point la maison paternelle était intolérable pour moi et elle essayait de me convaincre de renoncer à mon projet.

— Songez, ma chère enfant, à la situation où

vous allez vous mettre vis-à-vis de votre père : ce sera la rupture complète, vos deux vies séparées, sa vieillesse solitaire et votre propre avenir compromis !

– C'est lui qui l'aura voulu, dis-je, le cœur serré. Je ne demande qu'à aimer mon père, mais il repousse ma tendresse aussi bien que mon désir de dévouement.

– Tout cela est bien triste, ma pauvre petite, et je ne vois pas le moyen pratique d'arranger les choses. Personnellement, je ne puis vous aider contre votre père. Par ailleurs, il vous est impossible, actuellement, d'aller dans l'hôpital où vous désiriez entrer, il n'y a plus une seule place de monitrice disponible, on me l'a assuré, hier encore.

C'était le coup de grâce, et je faillis perdre courage. Je me ressaisis cependant, tant mon désir de travailler était grand. Tout valait mieux que l'existence dans cette sombre maison, près de cet homme si dur qui n'avait pas un cœur de père.

– Je réfléchirai, dis-je avec un calme apparent.

Mes réflexions étaient toutes faites. Pour agir, cependant, il me fallait attendre cette fameuse majorité.

Les enfants qui vivent heureux auprès de leurs parents ne savent pas ce que ce mot de « majorité » représente d'espoirs et de pensées libératrices pour ceux qui sont opprimés. J'écris ces lignes en 1916, mais je suis sûre que, dans quinze ou vingt ans, les jeunes générations connaîtront de moins cruelles et de moins tyranniques obligations filiales.

J'étais parfaitement décidée à partir pour Paris ; aussi, pendant les quinze jours qu'il me restait à attendre, rassemblai-je en cachette mon mince bagage et pris-je toutes mes dispositions pour ce départ.

J'avais un peu d'argent bien à moi, mon père m'ayant, au cours de mon enfance, donné chaque semaine de petites sommes auxquelles je n'avais pas touché.

M^{lle} Harland fut navrée de ma résolution quand je la mis au courant.

Elle ne pouvait, ouvertement, me donner raison contre mon père ; ce qui ne l'empêchait pas de regretter que j'en fusse réduite à cette extrémité d'un départ clandestin.

Cependant, ne voulant pas m'abandonner à mes propres moyens, elle m'écrivit un mot de chaude recommandation pour la directrice d'un hôpital franco-américain qu'elle connaissait particulièrement, et ce fut cette dernière qui me donna une place, peu de temps après mon arrivée à Paris.

*

Avant de m'éloigner de Lyon et de la maison où s'était écoulée toute mon enfance, j'écrivis cette lettre à mon père :

« Mon père,

« Je dois vous quitter, le cœur serré de partir sans votre consentement. Je suis navrée d'être obligée d'agir ainsi contre votre désir, mais j'ai

peur de continuer à vivre l'existence inutile que je mène à Lyon.

« J'ai vingt et un ans, et je vous fais observer très respectueusement que je suis en âge de disposer de mon sort. Mon plus cher désir est de me créer une situation qui me permette de suffire à mes besoins. J'aurais été heureuse que vous m'en facilitiez les moyens. Or, vous vous refusez à m'aider. Je ne peux sacrifier ma vie, ni ce que je considère comme une impérieuse vocation, à votre volonté.

« Je pars loyalement, sans arrière-pensée, dans un but avouable de travail honnête. Je sais ce que je dois à l'honneur de notre nom et je vous jure que vous n'aurez jamais à rougir de celle qui est et restera votre fille dévouée et affectueuse.

« Je vous embrasse bien fort, mon père, je ne vous oublierai jamais.

« VALENTINE. »

J'ajoutai l'adresse de l'hôpital où j'allais

travailler à Paris, puis je partis.¹

*

J'étais installée, depuis plusieurs jours déjà, dans mes nouvelles fonctions, à l'hôpital franco-américain. Mon service me plaisait. Autour de moi, tout était neuf, net et bien organisé.

On avait même prévu pour les infirmières une sorte de pension spéciale où nous avions nos chambres coquettes et un lieu de réunion pour nous détendre aux heures de repos.

Tout aurait donc été pour le mieux si je n'étais restée anxieuse de recevoir une réponse de mon père à ma lettre d'adieu.

Malgré sa dureté et l'indifférence qu'il m'avait toujours témoignée, c'était mon père et je n'étais pas entièrement détachée de lui.

¹ Pour bien comprendre la situation, il faut se rappeler que ces scènes se passent en 1914 avec l'état d'esprit d'avant guerre, alors que, dans les bonnes familles françaises, on n'admettait pas qu'une jeune fille allât travailler hors du logis paternel.

J'observais, à son égard, le commandement divin qui dit : « Honore ton père et ta mère. » Il n'y est point question d'amour, mais cependant, instinctivement, j'aimais mon père et je tenais à son estime.

D'autre part, ses fonctions de juge au Tribunal civil faisaient de lui un homme respectable ; son opinion ne m'était donc pas indifférente.

Enfin, quelque austère et rigide que mon père eût été, je lui devais de n'avoir matériellement manqué de rien depuis ma naissance et toute ma reconnaissance lui était acquise pour ce bienfait.

C'est pour tous ces motifs que j'attendais sa réponse avec tant d'inquiétude.

Comme les jours passaient et que je ne recevais rien, je pris le parti d'écrire à M^{lle} Harland. Je pouvais assez compter sur son affection pour lui demander de voir mon père, de lui parler de moi, de lui expliquer ma situation parfaitement régulière et honorable, et surtout je voulais qu'elle me dît ce qu'il pensait de mon départ.

Cette excellente personne me répondit quelques jours après. Elle n'avait pas hésité un instant à faire cette visite qui, cependant, représentait une véritable corvée.

Il est évident qu'il lui était plus pénible encore d'avoir à me transmettre les paroles de mon père.

Dès les premiers mots de M^{lle} Harland, le juge l'avait arrêtée.

— Ne me parlez pas de tout cela, je vous en prie, mademoiselle, lui avait-il dit avec froideur. Cet événement est le malheur et la honte de ma vie. Veuillez m'épargner toute allusion à ce sujet.

Et comme cette demoiselle, sans se décourager, faisait appel aux sentiments naturels d'un père pour sa fille, il s'était écrié d'une voix terrible :

— Je n'ai plus de fille ! Elle est morte pour moi ! Et que celle qui ose encore prendre ce titre ne revienne jamais à Lyon ; ma maison et mon cœur lui sont à jamais fermés.

M^{lle} Harland terminait sa lettre par des paroles affectueuses et encourageantes, destinées à

adoucir ce nouveau coup que me portait la dureté paternelle.

Mais elle ne put m'en épargner toute la rigueur et j'en ressentis une peine profonde.

Pendant plusieurs jours, cette pensée m'obséda péniblement...

C'est à partir de ce moment que je pris à cœur, non seulement de maintenir mon indépendance par mon propre travail, mais encore de m'élever, par un effort suivi, jusqu'à une bonne, sinon brillante situation.

Je fis le projet d'apprendre la médecine et de passer mon doctorat.

Être infirmière ne me suffisait plus. Je voulais, pécuniairement et socialement, me créer une position importante.

Mon ambition exigeait maintenant que mon père fût, plus tard, contraint d'avouer que j'étais la joie et la gloire de sa vie... et non pas sa honte, comme il se plaisait à le croire actuellement.

En attendant, je me documentais de mon mieux sur ces études que je souhaitais

entreprendre. Et, comme l'année scolaire était commencée et que je ne pouvais espérer prendre une inscription avant l'année suivante, je m'y préparai par un travail acharné entre mes heures d'infirmerie.

Si j'insiste sur ce projet, qui ne devait pas se réaliser, c'est qu'il eut tout de même une grande influence sur les événements qui allaient suivre et remplir ma vie jusqu'au moment où j'écris ces lignes.

Ce furent ces études qui me mirent en rapport avec un jeune médecin de l'hôpital, l'assistant du chirurgien. Et, par lui, je devais connaître le principal acteur du drame de ma vie.

Le hasard fit, en effet, que je rencontrai un jour le docteur Maudoire, dont il est question ci-dessus, dans une bibliothèque publique.

Naturellement, nous échangeâmes quelques mots. Il me conseilla, notamment, sur le choix de livres. J'en vins à lui faire part de mes projets. Il s'y intéressa et ce sujet créa entre nous un lien de bonne camaraderie.

À partir de ce moment, il me guida dans mes études, m'indiquant les ouvrages que je devais consulter et m'accompagnant à la bibliothèque de la Faculté où je n'aurais pas eu accès toute seule.

J'appréciai grandement cette amitié masculine qui restait toute fraternelle.

René Maudoire n'avait aucune prétention à être « joli garçon ». Il était même plutôt laid ; mais, très intelligent, très épris de son métier, il ne songeait pas à flirter.

Je n'y pensais pas davantage.

Nos rencontres étaient d'ailleurs assez rares et se produisaient presque toujours par l'effet du hasard.

C'est ainsi qu'une fois, un jour de sortie où je profitais de ma liberté pour aller consulter un ouvrage à Sainte-Genève, je croisai, sur le boulevard Saint-Michel, René Maudoire qui s'arrêta pour me dire bonjour.

Il n'était pas seul.

Un grand jeune homme blond l'accompagnait.

L'assistant me le présenta. J'entendis un nom

à consonance étrangère que je compris mal ce jour-là : Gys de Wriss.

L'ami de Maudoire s'était incliné avec la plus parfaite aisance et avait posé ses lèvres sur le bout des doigts que je lui tendais.

Puis, de la manière dont on sollicite une faveur, il nous invita à prendre quelque rafraîchissement dans l'un des cafés du boulevard.

Je dois dire que ce double geste de courtoisie me subjuga. Le nouveau venu se révélait homme du monde et je le trouvais profondément sympathique.

De son côté, il parut discrètement ravi que j'acceptasse son invitation.

Cette première entrevue, quoique brève, me fit une grande impression.

Par la suite, je devais rencontrer Gys de Wriss de plus en plus souvent.

Je ne voyais presque plus René Maudoire sans cet ami ; c'était à croire qu'ils ne se quittaient plus. Plus tard, il m'arriva de croiser de Wriss

seul sur ma route.

Le hasard en était-il uniquement responsable ?... Je ne le crois pas.

Avec le temps si bien réglé de l'hôpital, mes heures de sorties aussi étaient régulières ; il n'était donc pas bien difficile de se trouver « par hasard » sur mon chemin à ces moments-là...

Ce ne furent d'abord que de simples rencontres... un salut, quelques mots échangés... Puis, un jour, ce jeune homme me demanda s'il ne lui serait pas indiscret de m'accompagner. C'était dit avec une telle correction que je n'avais aucun motif de refuser.

J'éprouvais d'ailleurs, je l'avoue en toute sincérité, un grand plaisir avec lui, et je dois dire aussi que cette satisfaction n'était pas du tout de la même essence que celle que me causaient mes rencontres avec René Maudoire.

Ah ! certes, la présence de Gys me troublait bien autrement !

D'abord, Gys était beau garçon. Peut-être même le trouvais-je plus beau qu'il ne l'était

réellement, car sa beauté tenait moins à la perfection de ses traits qu'à son regard si clair, à son sourire fascinant et à sa haute taille qui donnait une impression de force, de souplesse et d'aisance.

Parfois, je me surprénais à le regarder sans rien dire et, souvent aussi, je sentais son regard peser lourdement sur le mien.

Alors, je frissonnais délicieusement, tout mon être bouleversé. Cette sensation était nouvelle pour moi et j'en rêvais longuement, le soir, avant de m'endormir.

Jusqu'ici, je n'avais connu aucune amitié avec un homme. Dans mon enfance et mon adolescence d'isolée, il n'en avait pas été question. Et même, plus tard, au moment de mes études au dispensaire, j'avais été tellement grisée par la semi-liberté de mes allées et venues que mon cœur n'avait vraiment pas désiré autre chose.

J'étais arrivée à vingt et un ans sans avoir connu le moindre flirt, la moindre amourette.

René Maudoire, je l'ai dit, était un camarade sérieux et surtout intelligent ; je n'avais jamais vu en lui un jeune homme.

Un jeune homme...

Gys de Wriss en était un, et il était le premier qui fît attention à moi... et si beau, si séduisant !

Maintenant, chacune de nos rencontres mettait du soleil dans mon âme et, dans l'intervalle de nos entretiens, je me surprénais à penser à lui.

Malgré mon inexpérience, je compris vite la nature de mes impressions : j'aimais Gys de Wriss !

Je fus à la fois ravie et très inquiète d'éprouver un pareil sentiment...

Mais je fis aussi une autre découverte, en ce temps-là.

Je découvris... – pourquoi ne l'avouerais-je pas en ce journal où je suis absolument sincère ?... – je découvris que j'étais jolie !

Le regard de Gys, que je sentais posé sur moi dans une sorte d'extase, m'avait poussée à interroger scrupuleusement mon miroir.

Ce fut pour moi une révélation.

Je ne m'étais pas encore vu ce regard si brillant et ces joues roses, cette bouche où un sourire de bonheur semblait flotter sans cesse ; jusqu'à mes cheveux qui paraissaient plus légers, plus flous qu'autrefois ; ils avaient des reflets dorés que je ne leur connaissais pas.

J'étais jolie !... Quelle merveilleuse perspective !

Avec quel ravissement je faisais cette constatation !

Il n'y avait là, je peux le dire, aucune sottise et mesquine vanité. J'étais contente, naïvement, parce que telle, je pouvais plaire à Gys et être aimée de lui.

Mes espoirs n'allaient pas au-delà : être aimée de Gys suffisait à mon bonheur, puisque, moi, je l'aimais !

Je n'essayais même pas de mettre en doute l'amour que j'avais pour Gys ! Celui-ci ne possédait-il pas toute ma confiance ? Ma pensée n'était-elle pas uniquement remplie de lui ?

Je lui avais raconté peu à peu toute ma vie, ce que je n'aurais jamais eu l'idée de faire avec une autre personne.

Il savait la tristesse de mon enfance et la terrible lutte que j'avais dû soutenir pour conquérir ma liberté en travaillant.

Un jour, je lui avais dit mes rêves d'avenir, mes projets, mes ambitions. Il m'avait regardée, au fond des yeux, en souriant si doucement.

– Valentine, avait-il dit avec une voix que je ne lui connaissais pas, vous tenez beaucoup à faire vos études de médecine ?

– Oui, certes, répondis-je.

Mais, aussitôt, je me rendis compte que ce n'était plus si sûr que cela... que ce n'était plus, surtout, la première préoccupation de ma vie.

Gys me regardait toujours. Il dit, très bas :

– Il n'y aura pas beaucoup de place pour l'amour dans votre vie, petite fille.

Et plus bas encore, il ajouta :

– Vous n'aimez donc personne ?

Je dus le regarder dans une sorte d'hypnose. Je ne voulais ni avouer ni mentir... mes yeux restaient plongés dans les siens... et ils parlèrent pour moi.

C'est ce jour-là que Gys m'avoua qu'il m'aimait... Il me le dit en de tels termes et avec de tels arguments que j'en fus convaincue...

Cette heure restera la plus belle, la plus heureuse de ma vie.

J'ai cru vraiment m'élever au Ciel et toucher au bonheur suprême, puisque je possédais l'amour de celui que j'aimais !

*

Je passai la nuit suivante dans une sorte de rêve halluciné et merveilleux ; je ne sais pas si j'ai réellement dormi. Je ne le crois pas.

Le chant divin de la jeunesse et de l'amour résonnait dans mon cœur. Pouvait-on imaginer un bonheur plus grand que celui d'aimer et d'être aimée ?

Et puis, soudain, toute cette exaltation tomba sous le souffle glacé de la raison. Quand j'évoquais le souvenir de mon père, notre amour me semblait devenu sans espoir.

D'ailleurs, Gys voulait-il m'épouser ?

Il m'avait parlé de son amour et cela m'avait suffi... sur le moment, j'étais incapable de penser à autre chose.

Mais, à présent que je pouvais réfléchir, je savais bien que je n'accepterais jamais les manifestations de son amour en dehors du mariage. Je me le devais à moi-même et je le devais aussi à cette promesse de ne jamais faillir, que je m'étais faite en réponse aux imprécations de mon père.

Plus que toute autre, la fille que le juge Chauzoles accusait d'être « la honte de la famille » devait être hautement impeccable.

Le mariage, alors ? Comment serait-il possible ?

Certes, j'étais majeure ; mais, jusqu'à vingt-

cinq ans¹, je ne pouvais me marier sans le consentement de mon père, et je savais bien que celui-ci me le refuserait.

J'avais évidemment le droit de faire des « sommations respectueuses », mais cela nécessiterait du temps et de longues formalités ; d'ailleurs, le principe même de la chose m'était odieux. Jamais je ne pourrais en arriver là.

Il me fallut expliquer toutes ces choses à Gys dès le lendemain ; je ne voulais entre nous aucune situation équivoque.

Il m'écouta très attentivement. Il ne protesta pas et ne se révolta même pas contre ma décision, ce qui me choqua un peu et je fus inquiète de cette trop facile victoire.

L'amour de Gys était-il moins ardent que je ne l'avais cru ?

Celui que j'aimais semblait se soumettre avec tant de tranquillité à toutes mes explications !

Mais lorsque j'eus fini, Gys me prit la main et doucement, presque solennellement, il murmura :

¹ Législation d'avant guerre.

– Ma chère petite fiancée que j'attendrai autant qu'il le faudra !

C'était une merveilleuse promesse et j'en restai saisie, la voix brisée par l'émotion. J'avais presque des remords de mon doute, devant cet amour assez fort pour braver tous les obstacles et assez sûr pour être patient.

Pourtant, lorsque je pus parler, j'insistai pour qu'il comprît bien la situation :

– Avez-vous pensé, mon fiancé chéri, à tous les obstacles qui s'opposent à notre mariage ? Je vous ai dit...

– Je sais, interrompit-il. Vous n'êtes pas libre ! Eh bien ! nous attendrons. Un jour viendra où les sommations ne seront plus nécessaires... Nous attendrons... Ne dites plus rien, chérie.

Et il me ferma la bouche par un baiser...

*

Le lendemain n'était pas mon jour de sortie ;

je n'étais libre que pendant l'heure suivant le déjeuner. Mais mon fiancé avait tant insisté pour me revoir que je lui avais promis de lui consacrer ce moment-là.

À notre rendez-vous habituel, il m'attendait avec un taxi. La voiture nous fit traverser le bois de Boulogne et, quelques instants après, nous descendions à la grille de Bagatelle.

Le vieux parc aux arbres centenaires offrait au soleil radieux encore la féerie de leurs frondaisons dorées par l'automne. Nous marchions dans une apothéose de feuillages empourprés.

Depuis que j'avais quitté Gys, la veille, j'avais eu l'appréhension en même temps que l'ardent désir de le revoir. Mais, dès que nos yeux s'étaient de nouveau rencontrés, dès qu'il avait emprisonné mes mains dans les siennes, j'avais oublié tout sentiment autre qu'une joie profonde.

— Je vous ai amenée ici, ma fiancée chérie, dit-il en se penchant tendrement vers moi, parce que cette minute est à la fois heureuse et grave pour nous. J'ai voulu un beau cadre autour de notre

promesse de fiançailles.

– Nous sommes fiancés, Gys. Vous avez ma parole !

– Oui, chère Vali ; mais je veux aujourd’hui vous remettre le signe de notre engagement, le symbole de notre amour...

Nous étions arrêtés devant la haute cascade. Tendrement appuyée sur son bras, je me laissais bercer par sa voix tendre que la chanson harmonieuse de l’eau semblait accompagner en sourdine.

– Donnez-moi votre chère petite main, mon aimée, reprit très doucement mon compagnon.

Il prit la main que je lui tendais, la déganta lui-même et la baisa avec une véritable ferveur. Puis, il passa à mon doigt tremblant un anneau d’or portant une perle blanche : la bague de fiançailles.

J’étais trop émue pour dire un mot et je crois que Gys était aussi troublé que moi.

Un long baiser suppléa à toutes les paroles.

La main dans la main, profondément

impressionnés par la gravité du moment où nous venions de décider de toute notre existence, nous marchâmes encore quelques minutes autour des vertes pelouses.

– C'est pour toujours que vous êtes mienne, petite Vali, murmura Gys après un long silence.

– Pour toute la vie... À vous seul, je le jure ! promis-je solennellement.

Ses doigts enlacés dans les miens semblaient vouloir matérialiser nos serments... le lien moral prenant corps dans une étreinte physique.

Mais les minutes nous étaient comptées. À travers les allées jonchées d'un tapis de pourpre et d'or, nous rejoignîmes bien vite la sortie du bois où le taxi nous attendait.

Un quart d'heure après, j'étais redevenue la petite infirmière appliquée, vêtue de toile blanche, la tête enserrée sous le voile, toute semblable à celle de la veille. Mais ce n'était qu'une apparence : dans mon cœur, il y avait le ciel... un bonheur sans limites, à nul autre pareil !

Quel heureux bouleversement !

Je vécus les jours qui suivirent dans un rêve. Il me semblait que j'étais entièrement dédoublée ; mon cœur et ma pensée ne quittaient pas Gys, cependant que je continuais à soigner mes malades avec la même scrupuleuse attention.

Je crois que pas un n'eut à souffrir de la moindre négligence... Peut-être même le rayonnement de mon bonheur se déversa-t-il sur eux en effluves vivifiants.

Était-ce une illusion due à mon propre ravissement ? Il me semblait, ces jours-là, que ma seule présence auprès de leurs lits leur fît du bien.

Je dois avouer que si je ne négligeais pas mes malades, je ne fréquentais, par contre, presque plus mes compagnes infirmières.

Tous mes loisirs étaient consacrés à mon fiancé.

Je n'avais d'ailleurs pas trouvé à mon nouvel hôpital la chaude sympathie de notre petit groupe de Lyon et, depuis mon arrivée à Paris, j'avais pris l'habitude de sortir seule.

Ma camaraderie avec Maudoire m'avait valu

une certaine froideur de la part des autres infirmières ; maintenant qu'elles voyaient un homme m'attendre à la sortie de l'hôpital, elles en prenaient motif à être plus distantes encore.

À vrai dire, cela ne m'affectait guère. Je crois même que, sur le moment, je n'y faisais pas attention.

Je vivais dans un rêve bleu, ne songeant en réalité qu'à la minute où je rencontrerais Gys.

Et pourtant, je ne le voyais que très peu de temps chaque jour, car il avait lui aussi ses occupations. Je pense que, pour la bonne estime que j'avais de moi, cela valait mieux ainsi ; je sentais, chez lui comme chez moi, un mutuel amour grandir d'instant en instant ; comment aurions-nous pu supporter sagement l'épreuve d'une plus grande liberté et de la solitude à deux ?

Lorsque j'essayais de réfléchir à ces choses avec calme, j'étais parfois effrayée de la force de notre attachement.

Malgré ma candeur et mon ignorance des

réalités de la vie, je devinais combien Gys était éperdument amoureux ; toute femme a une intuition qui ne peut la tromper.

Je n'avais d'ailleurs, pour connaître ses sentiments, qu'à scruter mon propre cœur.

Et je me demandais avec inquiétude comment, dans cette ardente exaltation de tout notre être, nous pourrions supporter une attente de plusieurs mois, de plusieurs années peut-être.

Il était probable que Gys faisait les mêmes réflexions, mais il ne m'en parlait jamais explicitement.

*

Un jour que mon fiancé cherchait quelque chose dans sa poche, il laissa tomber une enveloppe à son nom que je ramassai machinalement.

La suscription « Gys de Wriss » m'étonna.

Si, depuis le début de ce journal, j'ai toujours

écrit avec trois lettres : G y s, le prénom de celui que j'aimais, c'est que je sais maintenant qu'il doit s'écrire ainsi. Mais à cette époque, je ne l'avais jamais vu écrit et, oralement, je l'avais entendu prononcer « Reis ».

J'en fis la remarque à mon compagnon, que cela égaya :

– Mon nom s'écrit Gys, m'expliqua-t-il. Mais, dans mon pays, sa prononciation est « Reis¹ »

– Ce qui veut dire ?

– Je ne vois pas à quel prénom masculin français se rapporte le mien. Si j'écris Gys, il n'y a pas d'équivalent français, et si je prononce « Reis », je n'en découvre pas davantage. J'ai un nom intraduisible, petite demoiselle chérie. Est-ce que cela va vous faire moins m'aimer ?

– Oh ! Gys ! C'est un bien petit détail !

C'était, en effet, un très petit détail ; mais mon fiancé venait d'évoquer son pays et je m'apercevais soudain avec stupeur que je

¹ En Hollande, effectivement, *Gys*, prénom masculin, se prononce *Reys*.

connaissais très peu de chose sur celui à qui j'avais juré de consacrer ma vie.

Or, ce fut précisément ce jour-là, sans que j'aie besoin de l'interroger, que Gys répondit à toutes ces muettes questions.

– Oui, c'est sans importance, reprit-il, mais je ne vous ai jamais beaucoup parlé de moi, ma Vali bien-aimée, et, aujourd'hui, j'ai des choses importantes à vous dire.

– Je vous écoute, mon grand ami.

Un pressentiment heureux me disait qu'il allait me fournir toutes les explications qu'une fiancée exigeante pouvait désirer.

– Voilà... Pour commencer, laissez-moi vous dire que je vous aime trop...

– La belle découverte !... C'est aujourd'hui seulement que vous vous êtes aperçu d'un pareil désastre !

Moqueuse, je le regardais, les yeux brillants de plaisir devant cette délicieuse déclaration d'amour.

– Laissez-moi achever, enfant terrible,

continua-t-il en me serrant contre lui. Je vous aime trop... pour remettre à une date assez lointaine et surtout incertaine notre mariage.

– Ah ! fis-je, devenue soudain très grave.

– Oui... Il me semble que nous sommes tous les deux dans une situation très fausse... et très instable. Si vous avez vous-même un peu d'amour pour moi, chérie, vous pouvez me comprendre...

Certes, je le comprenais, mais j'étais effrayée de ce qu'il pouvait penser, car je ne voyais à cet angoissant problème aucune solution convenable.

J'inclinai la tête en silence et il continua :

– N'est-ce pas qu'il est impossible d'attendre ?... Heureusement, il y a un moyen de tout arranger.

Je le regardai, incrédule et anxieuse :

– La solution, Vali, se trouve dans le fait que je ne suis pas français, ce qui devient pour nous, au point de vue de notre mariage, un grand bonheur et une vraie chance.

– Comment cela ?

– Je ne suis pas soumis, comprenez-le bien, aux lois de votre pays. Dans le mien, à leur majorité, tous les citoyens sont libres de se marier sans demander le consentement paternel ; par conséquent, sans sommations ni même sans aucun avertissement.

– Mais nous sommes en France, interrompis-je.

– En effet ; mais en règle générale (j’ai fait mon droit international, chérie... je suis documenté), la femme prend en se mariant la nationalité de son mari et ne relève que des lois de sa nouvelle patrie.

– Alors ? Quelle solution pratique cela nous apporte-t-il ?

– Oh ! c’est très simple... Vous savez que toute ambassade ou légation représente à l’étranger une parcelle de la terre nationale ?

– Cela, je le sais.

– Très bien... Or, à la légation du Diamantino, nous sommes au Diamantino... astreints aux lois de Diamantino.

– Le Diamantino ? balbutiai-je, abasourdie.
Pardonnez-moi, Gys, on dit à l'étranger que les Français ne connaissent pas la géographie... Or, je m'aperçois qu'il en est bien ainsi pour moi. Je ne sais pas du tout où se trouve le Diamantino ?

– C'est un vaste territoire de l'Amérique du Sud, chère petite ignorante.

– De l'Amérique ! Vous êtes américain !... J'avais cru comprendre que vous étiez hollandais.

– Je suis de race hollandaise, rectifia-t-il doucement... Mon nom aussi est hollandais, chérie...

Mais il y a plusieurs siècles que... les miens ont colonisé le Diamantino.

Il s'arrêta, semblant embarrassé pour poursuivre. Devant mes grands yeux curieux qui voulaient en apprendre davantage, il sourit et continua avec une simplicité désinvolte :

– Ici, à Paris, je ne suis qu'un simple étudiant en droit et je ne porte que l'un de mes noms... sans mon titre ! Mais je suis le descendant de l'ancienne famille régnante de ce qui est

aujourd'hui « l'Etat libre de Diamantino ».

– Vous dites que vous ne portez que l'un de vos noms... Gys de Wriss n'est donc pas un nom... entier, complet ?

– Non, il faut y ajouter « prince d'Ampolis »... Ampolis est l'une des provinces du Diamantino.

– Prince d'Ampolis, répétais-je avec une sorte de respectueuse ferveur. Oh ! Gys, les vôtres voudront-ils m'accueillir ?

– Je viens de vous dire, chère incrédule, que dans mon pays tous les citoyens se marient librement, sans l'intervention de leurs familles que cette question de mariage ne regarde pas... Un mariage, en réalité, c'est une chose toute personnelle. Ce ne sont pas, il me semble, les parents qui sont destinés à vivre avec le conjoint qu'on choisit... La France est très en retard sur ces questions fondamentales de la famille. Ici, les traditions et les préjugés dominent les situations et les sentiments.

– En effet, approuvai-je pensivement. Chez nous, il en est ainsi... les parents s'entendent

avant les enfants.

– C'est cette liberté qui existe au Diamantino, qui va nous permettre de contracter mariage, légalement, sans formalités pénibles, avant l'âge exigé par vos lois françaises pour se passer du consentement des parents.

– Vraiment... Ce serait possible ?

– Indiscutablement !... Il suffit qu'un consulat¹ accepte de nous unir. Or, notre consul résidant à la légation diamantine à Paris m'est personnellement tout dévoué. Il est resté partisan de l'ancien régime, bien qu'il ne puisse le proclamer d'une façon officielle... Je l'ai vu hier. Il me considère comme l'un des grands chefs de l'opposition, il ne demande qu'à satisfaire mes désirs... Comprenez-vous, chérie ?

J'ouvrais de grands yeux, écoutant, sidérée, Gys qui poursuivait :

¹ Ceci n'est vrai qu'en certains pays étrangers. En France, un mariage contracté hors d'une mairie française ne peut avoir aucune valeur. Cependant, le fait que nous relatons ici est absolument authentique ; un amoureux, impatient d'épouser la jeune fille qu'il aimait, imagina ce singulier moyen pour la convaincre.

– Nous pouvons donc nous marier à la légation. Le consul fera le nécessaire. Il nous facilitera toutes les formalités, et l'acte ainsi établi aura la même valeur que dans mon propre pays.

J'étais vraiment saisie de tout ce que j'apprenais à la fois ; ce mariage possible et ce lointain pays d'où m'arrivait un fiancé auréolé d'un titre de prince... de prince d'une ancienne dynastie régnante !

Tout cela était merveilleux comme un conte de fées !

Pourtant, à cette minute, cette naissance illustre passait pour moi au second plan... Le prince d'Ampolis s'effaçait devant le Prince Charmant qui était Gys, mon fiancé... Gys, c'est-à-dire l'être le plus beau, le plus droit, le plus noble, le plus digne d'amour, le seul homme qui existait véritablement pour moi sur la terre !

Et, de tout ce qu'il m'avait appris ce jour-là, je ne retenais clairement que ceci : la possibilité de nous marier... et de nous marier sans délai !

J'en étais si heureuse que je ne pouvais me décider à croire à ce bonheur.

– Vous êtes tout à fait sûr, Gys, que notre mariage sera aussi valable et légitime que dans une mairie ?

– Tout à fait sûr, chérie.

Il ajouta avec un sourire d'enfant gâté et une pointe d'ironie :

– Heureusement !... Puisque vous ne m'aimez pas assez pour être à moi sans toutes ces formalités.

– Oh ! Gys, m'écriai-je, comment pourriez-vous avoir le plus léger doute sur mon amour ? Je vous ai expliqué que, plus que toute autre, je ne dois pas donner prise à la moindre critique... Devant ma propre conscience et devant l'opinion si sévère de mon père, je veux être impeccable... Pour rien au monde, je ne voudrais justifier sa malédiction.

– Vous êtes adorable, chérie, murmura mon fiancé en posant un baiser sur mes yeux qui s'étaient remplis de larmes.

Cependant, une autre question m'inquiétait :

– Je comprends, repris-je, que nous serons mariés légalement... Mais ce ne sera qu'un mariage civil. Aucun prêtre, en France, ne consentira à bénir une union qui ne serait pas régulièrement sanctionnée par l'état civil de son pays et qui n'aurait pas obtenu le consentement paternel.

Une ombre de contrariété passa sur le visage de Gys, après que j'eus fait cette remarque ; mais il reprit bientôt avec beaucoup d'assurance :

– N'ayez aucune inquiétude à ce sujet, petite amie. Notre mariage aura toutes les bénédictions du Ciel. Je vous promets de faire toutes les démarches nécessaires pour qu'il en soit ainsi... même si je dois aller à Rome et obtenir une dispense... Nous serons donc mariés religieusement... Bénis par Dieu et par les hommes !... Vous n'avez plus rien à objecter, bien-aimée ?

Certes, non, je n'avais plus rien à dire. Il m'avait complètement convaincue et je me laissai aller à mon bonheur et à ses perspectives

enchanteresses.

*

Les dernières explications de Gys m'avaient fait comprendre bien des choses : son nom hollandais et son type blond d'homme du Nord qui pouvaient sembler étranges, appartenant à un habitant de l'Amérique du Sud. Ces singularités s'expliquaient au contraire fort bien lorsqu'on savait l'origine de la famille de mon fiancé dont la race n'avait pas dû vouloir s'allier à aucun élément étranger. Tout était clair, sûr et lumineux autour de moi puisque, à un autre point de vue, j'avais pu me documenter sur l'État libre de Diamantino et que je connaissais un peu celui-ci maintenant.

Un *Malte-Brun* que je feuilletai à la Bibliothèque nationale, un jour de liberté où Gys ne put être avec moi, m'avait appris tout ce que j'ignorais sur ce pays.

Par exemple, cette géographie datait de près

d'un siècle et il n'y était pas fait mention de la province d'Ampolis. Au surplus, Malte-Brun parlait alors de cette région comme d'un pays sauvage dont quelques centaines de huttes composaient la capitale.

L'aspect du Diamantino devait être changé depuis cent ans, bien qu'un Larousse moderne donnât encore moins de renseignements sur cette région. Néanmoins, ces deux livres m'avaient renseignée sur toute la géographie physique du pays où mon futur mari était né et j'étais heureuse de cette modeste érudition.

Notre mariage fut arrêté pour la fin de la semaine suivante ; c'est-à-dire un mois à peine après notre décision et juste le temps nécessaire aux préparatifs matériels. Gys s'était chargé de faire les démarches et je lui avais confié mes papiers... Son nom avait aplani toutes les difficultés et, même à l'église, tout était en ordre.

Il fut convenu que, pour aller plus vite, Gys louerait un petit appartement meublé, où nous nous installerions dès le retour d'un rapide voyage de noces.

Pour moi, mon seul souci était ma toilette ; je l'avoue en toute simplicité.

Je rêvais d'une robe de satin blanc avec une longue traîne et un voile de tulle vapoureux... Je voulais une couronne de fleurs d'oranger ! C'était l'image classique de la mariée, telle qu'elle flotte dans le rêve de toutes les petites filles, que je voulais réaliser.

Et puis, j'allais être princesse ! Je me disais qu'une princesse d'Ampolis ne pouvait pas se marier dans une petite robe de ville et sans cérémonie.

Je savais bien que mon père n'assisterait pas à mon mariage, mais j'avais l'espoir qu'un jour, peut-être, il en serait averti... Je voulais que, plus tard, il sache que sa fille, reniée et méprisée par lui, s'était mariée en vraie princesse, dans la splendeur d'une robe somptueuse et virginale... Ce serait ma seule vengeance !

Je tenais donc beaucoup à cette toilette blanche que je souhaitais la plus belle possible. Mais il y avait trop peu de temps que j'étais à l'hôpital franco-américain pour avoir fait des

économies et celles que je possédais au moment de mon départ de Lyon avaient fondu complètement.

Gys qui observait, en véritable amoureux, chacune de mes expressions de visage, perçut un jour ce petit souci et m'en demanda l'explication.

Je dus lui avouer mon désir.

– J'aimerais porter la robe neigeuse des vierges et je voudrais qu'elle fût digne d'une princesse d'Ampolis... Je serais si heureuse, Gys, qu'un photographe enregistrât, pour l'avenir, ma silhouette à vos côtés, revêtue de cette robe immaculée que chez nous les jeunes filles sages ont, seules, le droit de porter pour quelques heures.

– C'est une coutume païenne, le savez-vous, chère petite fille naïve et formaliste ?

– Une coutume païenne ? protestai-je avec horreur, devant ce que je prenais pour une hérésie. Oh ! l'Église catholique a toujours vêtu de blanc ses vierges et ses enfants.

– Souvenirs du paganisme qui habillait de

blanc l'épousée timide qu'on allait livrer à son futur maître et mari, aussi bien que l'enfant très pure qu'on sacrifiait à une divinité monstrueuse sur quelque table sanglante.

– Ce qui revient au même, fis-je, taquine. Dans les deux cas, on immolait une femme ! La femme qui se marie étant toujours une victime. Mais, ajoutai-je aussitôt, en prenant un air déçu, ne voulez-vous pas, véritablement, que je sois vêtue de blanc le jour de notre mariage ?

Devant ma mine déconfite, il sourit et vint à moi.

– Mon cher amour, dit-il en me serrant tendrement dans ses bras, il ne m'en coûte pas de vous donner satisfaction. Je veux que, ce jour-là, tous vos souhaits soient comblés.

Et il m'emmena aussitôt dans l'une des maisons de couture qui ont la spécialité de ce genre de toilette. J'y trouvai tout de suite la robe de mes rêves... Je n'eus même pas à m'occuper du prix !

Et c'est ainsi que je vis, un matin, se lever

l'aube rayonnante de mon mariage... Sans aucun nuage, ni dans le ciel ni dans mon cœur !

*

Lorsque je me rappelle cette radieuse journée de mon mariage, je peux dire que j'en ai conservé l'impression d'un bonheur sans mélange.

Tout m'a semblé beau, normal, parfait !

Les quelques détails qui, à la réflexion, ont pu me laisser un moins bon souvenir, ne me sont revenus que plus tard. Sur le moment, rien n'a pu assombrir, si peu que ce soit, ma joie immense.

C'est ainsi que, maintenant, je suis étonnée de n'avoir même pas remarqué que j'étais absolument seule en un pareil jour... Seule, sans famille, et sans amis !

Pour ma famille, je le savais d'avance, puisque je n'avais pu avertir mon père qui se serait opposé, par tous les moyens possibles, à ce mariage contracté sans son assentiment.

Pour la même raison, et afin que mon père ne fût pas prévenu, j'avais évité d'écrire à mon ancienne directrice et à Marine, les deux seuls êtres qui comptassent encore pour moi à Lyon.

Quant à mes compagnes de l'hôpital, Gys ne tenant pas à les voir à mes côtés ce jour-là, je n'avais pu les inviter, et elles avaient été assez froides au moment où je leur avais dit adieu.

Mais, je le répète, je ne fis même pas attention à mon isolement ; j'étais tout à mon bonheur.

Par contre, les amis de Gys étaient venus nombreux et fort animés.

Ils me parurent très jeunes et très gais, comme il est naturel de l'être lorsqu'on est étudiant et que l'on fête le mariage d'un compatriote qui sera sans doute, un jour, un grand personnage dans votre patrie.

C'était, en effet, toute la jeune colonie du Diamantino qui, ce matin-là, avait délaissé les cours du quartier Latin pour assister à la cérémonie.

Notre légation n'a point de palais somptueux

pour domicile. Elle est située tout simplement dans un vieil hôtel de la rive gauche, au fond d'une cour ancienne et qui a fort grand air.

Cette cour, à notre arrivée, était déjà remplie de jeunes gens et de jeunes filles. Quand nous descendîmes de voiture, Gys en habit noir et moi auréolée de neige, les uns agitèrent leurs bérêts d'étudiants et les autres des rameaux de verdure et des fleurs.

Ils nous acclamèrent joyeusement :

– Vivent le prince Gys et la princesse Valentine !

Je fus profondément émue par ces vivats... La pensée de ce titre, qui résonnait pour la première fois à mes oreilles, m'émut si fort que mes yeux s'emplirent de larmes de joie.

Quel dommage que mon père, dont je connaissais l'immense orgueil, ne pût me voir en un pareil moment !...

À la dérobée, je regardai Gys.

Il me sembla plutôt ennuyé de tout ce bruit fait autour de nous.

Je compris sa gêne. Il ne tenait pas à ce que notre mariage s'ébruitât... Et puis, lui, il devait être habitué à toutes ces vaines acclamations.

C'est à son bras que je gagnai l'appartement consulaire.

C'était au troisième étage.

Derrière nous, la bande joyeuse s'échelonna dans l'escalier, avec des rires et un peu d'exubérance.

Quelques-uns des jeunes gens semblaient diriger et organiser les détails de la cérémonie qui se déroula dans le grand salon.

Le consul me parut très jeune... Je m'étais toujours imaginé que les agents diplomatiques devaient avoir un certain âge ; mais peut-être le consul du Diamantino était-il beaucoup plus vieux qu'il ne le paraissait. En tout cas, il nous fit, en excellent français, un petit discours... discours très bien tourné et qui eut le mérite de ne pas être long.

Après les questions d'usage et le consentement donné par chacun de nous, il nous

fit signer d'abord sur un grand registre, ensuite sur une double feuille à en-tête imprimé de l'État libre du Diamantino¹.

Des témoins apposèrent leurs noms après les nôtres ; des cachets bleus vinrent légaliser ces multiples signatures ; la date fut indiquée ; des chiffres de registres homologuèrent le tout...

Après quoi, le consul proclama solennellement notre mariage.

Gys, un sourire aux lèvres, me passa l'acte qui validait cette belle cérémonie et je rougis en le recevant, car le regard de « mon mari », plongeant dans le mien, semblait me dire amoureuxment :

– Est-ce que maintenant, petite épousée, je vais enfin pouvoir vous embrasser librement ?

Si j'avais osé, je lui aurais certainement dit :

– Pas encore, cher époux ; il faut auparavant que notre union soit bénie.

¹ Le récit de ce mariage dans une légation inconnue est absolument authentique. Qu'on se rappelle seulement que tous les noms de personnes et de pays ont été changés.

Mais nos yeux se comprenaient, à défaut de langage plus précis, et nous redevînmes très graves à l'évocation de la bénédiction religieuse que nous devons encore recevoir.

Une ovation nouvelle et chaleureuse salua la fin de la cérémonie. Tous les assistants se montraient de plus en plus joyeux.

Cette fois, Gys leur répondit par une harangue que j'admirai beaucoup.

Il les remercia de leur sympathie et de leur présence auprès de lui en un tel jour. Il ne fut pas sans faire quelque allusion à l'avenir politique de leur patrie.

Ce fut à peine effleuré... avec beaucoup de tact.

Bien qu'il ne parût pas très enthousiaste d'être obligé de faire un speech en un pareil moment, je remarquai que Gys leur parlait, en vérité, un peu comme s'il était déjà leur chef, et ils acclamèrent longuement ce passage de son discours.

En terminant, il leur rappela cordialement qu'un lunch les attendait chez un restaurateur qui

était un de leurs compatriotes ; celui-ci leur servirait des plats de leur patrie lointaine. Pour finir, il les pria avec beaucoup de courtoisie, mais aussi d'autorité, de nous excuser, si nous ne pouvions nous joindre à eux.

Sa hâte d'être seul avec la nouvelle princesse sembla sans doute légitime à tous ces jeunes gens, car de nouveaux et bruyants vivats éclatèrent :

— Vive la mariée ! Vive la jolie princesse !

Il nous fallut encore serrer des mains avant de pouvoir partir. On me présenta entre autre une jeune femme, un peu trop fardée pour mon goût, mais très jolie. Elle avait été mariée quinze jours auparavant, à cette même légation du Diamantino, et elle m'exprima gentiment que c'était un grand honneur pour elle de m'avoir précédée, pour une même raison, en ce salon diplomatique.

Toute cette bruyante jeunesse nous accompagna jusque dans la rue, où jeunes filles et jeunes gens nous firent en quelque sorte une haie d'honneur.

Quand l'auto qui nous emportait démarra, ils lancèrent une formidable et dernière acclamation, si bien que les passants s'arrêtèrent naturellement et, voyant une mariée en blanc, joignirent leurs ovations à celles des Diamantins.

Ce fut ainsi, au milieu d'une véritable foule de badauds et partisans, que nous quittâmes la légation du Diamantino où nous venions, Gys et moi, d'être mariés légalement.

Si j'ai consacré tant de lignes à cette description de notre cérémonie nuptiale, c'est qu'il est un regret en moi : aucun des miens n'a pu y assister et se rendre compte de la solennité inoubliable avec laquelle fut célébré notre mariage.

Jamais je n'avais pensé entendre autant d'acclamations ; jamais je ne m'étais imaginé que j'allais être entourée de tant d'estime et de tant d'hommages respectueux.

Évidemment, je sais bien que toutes ces ovations allaient d'abord à mon cher Gys qui représentait l'espoir de ces jeunes patriotes, mais il n'en était pas moins certain que je ne les avais

pas prévues et que j'en fus singulièrement émue.

*

Pendant toute la cérémonie, Gys était resté presque grave. On aurait dit que l'excitation joyeuse des invités ne le touchait pas et l'ennuyait plutôt.

Son attitude un peu distante faisait très « prince » ; mais, moi, je savais bien que s'il était si sérieux et si ému, c'est parce qu'il était amoureux.

Et je ne me trompais pas.

Dès que nous fûmes seuls dans la voiture et loin de la foule bruyante de nos amis, mon compagnon poussa un « ouf » de délivrance.

– Oh ! Gys ! protestai-je. N'êtes-vous pas content ?

– Il y avait trop de monde, ma chérie. C'était une vraie corvée.

– Mais ils ont tous été très gentils !

– C’est vrai, ils se sont assez bien tenus.

– Ce fut très joli, affirmai-je. Ne soyons pas ingrats envers ces braves gens, mon ami. Sans eux, nous aurions été seuls.

– Ce qui eût été infiniment plus agréable.

– Comment pouvez-vous dire une telle chose, Gys ? Il faut toujours beaucoup de monde autour d’une jeune mariée.

– Ce qui n’empêche pas tous les hommes qui se marient de pousser un soupir de soulagement quand la cérémonie est terminée. Ce n’est pas moi qui ai inventé le « enfin seuls ! » classique.

– C’est vrai ! approuvai-je en riant. Les garçons ont des idées bien singulières.

– Si vous avez été contente, cela seul compte pour moi.

– Oh ! très contente ! Ce fut magnifique.

Il me prit la main, la baisa longuement, puis resta silencieux.

– Gys, demandai-je doucement, serons-nous seuls à l’église ?

– Oui, répondit-il. J’ai voulu du silence et de la gravité autour de nous... Deux témoins, seulement, nous attendent là-bas.

– C’est très bien, fis-je docilement.

Est-ce qu’en un pareil moment je pouvais trouver quelque chose qui ne fût pas bien fait, venant de lui ?

Pour nous conduire à l’église, l’auto se dirigea vers les quais, afin de traverser la Seine.

Devant nous, je voyais les tours de Notre-Dame, dont nous nous rapprochions de plus en plus.

– Quel dommage que nous n’ayons pas choisi la cathédrale pour nous marier ! observai-je naïvement. Il me semble qu’en un jour si important dans ma vie, j’aurais aimé respiré l’atmosphère d’une immense église... La plus belle de Paris... Des voûtes saturées d’encens, illuminées de cierges, baignées de prières, connues du monde entier !

Peut-être aussi m’aurait-il été agréable de penser que la traîne de ma blanche robe de nocces

avait balayé le sol de Notre-Dame... Mais je n'osai pas exprimer une pensée aussi enfantine devant Gys qui, depuis mes dernières réflexions, m'examinait bizarrement.

Deux minutes après, l'auto stoppait devant le modeste portique de Saint-Julien-le-Pauvre.

– Ce n'est pas Notre-Dame, observa Gys avec une douceur convaincante, mais je veux croire que, pour vous, une église en vaut une autre... Et celle-ci est si émouvante dans sa simplicité.

Je ne connaissais pas cette sorte d'oratoire orthodoxe (bien que catholique), qui se dresse sur les bords de la Seine, juste en face de Notre-Dame.

Saint-Julien-le-Pauvre est une des plus vieilles et des plus petites églises de Paris... Ce n'était pas l'admirable et orgueilleuse cathédrale que j'avais souhaité parcourir en robe blanche, tout à l'heure ; mais c'était certainement, comme l'avait dit Gys, l'une des plus émouvantes qui se puisse rencontrer.

Je fus très troublée d'y entrer, pour la première

fois, en un tel jour. Son aménagement intérieur, mi-latin, mi-grec, me fit une forte impression, et j'avoue que je fus heureuse d'y être seul avec Gys. Cette intimité, devant Dieu, était émouvante. La joie et l'exubérance des assistants du consulat m'auraient semblé peu propices au recueillement et à la dignité de notre mariage religieux.

Celui-ci fut d'ailleurs très simple, plus encore que le mariage civil et plus rapide aussi, car Gys n'avait pas fait dire de messe. Quelques prières murmurées à mi-voix, quelques brèves questions, une bénédiction, l'échange de nos serments et de nos alliances, le passage à la sacristie, où nous déposâmes de nouvelles signatures ; puis, l'aumônier, attendri peut-être par notre solitude, nous serra les mains cordialement.

Je vis encore Gys glisser furtivement un billet de banque dans les mains de ses deux témoins, qu'il m'avoua, plus tard, avoir « loués » pour la circonstance.

C'était fini.

Devant Dieu et devant les hommes, nous

étions unis pour toujours, mon cher mari et moi.

J'allai alors m'agenouiller, pleine de foi, devant l'iconostase aux couleurs rutilantes, surmontée d'une croix orthodoxe, et qui se dresse au milieu du chœur, pendant qu'un grand christ, sur un autel du bas-côté, vient rappeler aux fidèles catholiques qu'ils sont toujours chez eux dans ce saint lieu.

J'étais abîmée dans mes prières, où le nom de mon père absent se mêlait à celui de ma mère morte, quand la main de Gys vint presser la mienne.

Je me dressai, croyant qu'il m'engageait à écourter mes dévotions.

Il n'en était rien. Son geste affectueux accompagnait une prière mentale.

— Je vous jure devant Dieu, Valentine, prononça-t-il gravement, dans une sorte de farouche serment, que vous serez ma femme devant tous, ici, en France. Je ferai légaliser notre union aussitôt que les circonstances le permettront. Promettez-moi que, quoi qu'il puisse

arriver par la suite, vous ne douterez jamais de moi.

– Je vous le promets, Gys, répondis-je fermement, mais les yeux remplis de douces larmes, tant ce serment fait sans témoins, dans cette église vide où nous paraissions être seuls en présence de Dieu, avait quelque chose de poignant et de solennel.

– Vous êtes ma femme, Valentine, insista Gys avec la même gravité.

– Je suis votre femme, confirmai-je.

– Et, moi, je suis votre mari ! Cela, ni vous ni moi, nous ne devons jamais l’oublier.

– Je me souviendrai toujours, Gys. Toute ma vie vous appartient.

– Ainsi soit-il, fit-il.

Et dans l’église Saint-Julien-le-Pauvre, mon mari, d’un geste respectueux et protecteur, m’attira dans ses bras.

– Que Dieu entende nos serments et bénisse mon premier baiser d’époux ! acheva-t-il en m’embrassant sur le front, avec une sorte de

déférence.

Puis, il passa son bras sous le mien, et tous les deux, seuls dans l'église déserte, nous gagnâmes lentement la sortie, à petits pas, comme si une foule avait défilé derrière nous.

Sur les dalles de pierre, la traîne de ma robe blanche s'allongeait majestueusement... Des anges invisibles en surveillaient peut-être les plis immaculés... Je sais seulement que, dans mon cœur, une musique céleste retentissait, mille fois plus belle que les plus beaux chants des plus grandes orgues...

*

Quelques heures après, j'avais changé ma belle robe d'épousée contre un costume de voyage, et le train nous emmenait vers Fontainebleau... Pour deux jours !

Deux jours de bonheur sans mélange... Deux jours dont je ne peux rien dire, sinon que, quelle qu'ait été la tristesse de mon enfance et quelles

que soient les épreuves que l'existence me réserve encore, ces deux jours-là auront tout compensé.

À eux seuls, ils auront valu pour moi la peine de vivre !

Et ce qui est plus doux encore, c'est qu'ils ne furent pas sans lendemain.

Dans le petit appartement que Gys avait choisi pour abriter notre jeune ménage, un hôte béni s'était installé avec nous. Cet hôte s'appelait « amour » et son autre nom était « bonheur ».

Il semblait assis à notre foyer pour toujours.

Nous vivions seuls, mon cher mari et moi ; aucun ami ne venait frapper à notre porte, même pas le docteur Maudoire, que nous n'avions pas revu et qui, remplaçant à l'hôpital le chirurgien tombé malade, s'était excusé de ne pouvoir assister à notre mariage.

Heureusement Gys et moi, nous nous suffisions entièrement l'un à l'autre.

Mon mari sortait assez souvent, car il continuait de suivre ses cours de droit

international. Il espérait que cette étude lui créerait une belle situation dans son pays.

Je partageais ses espoirs, heureuse et fière d'y être associée.

Lorsqu'il était absent, je l'attendais avec patience, en pensant à lui, sans jamais avoir le désir de revoir, ni ces anciennes compagnes d'hôpital que j'avais si peu connues et que j'avais définitivement quittées, ni aucun de nos invités du mariage.

Pour ces derniers, je savais que Gys ne tenait nullement à ce que je me lie avec aucun d'eux. Il les considérait vraiment d'un point de vue personnel et ne voulait pas les fréquenter.

Dans notre vie privée, nous devions garder une grande correction et ne pas nous compromettre par des fréquentations gênantes pour l'avenir.

Je dois avouer que j'approuvais pleinement ce programme de mon mari, la solitude à deux me semblant délicieuse. De plus, cette jeunesse bruyante et turbulente, entrevue au consulat, ne

m'attirait guère. Pour notre prestige, il valait mieux garder les distances dont parlait Gys. Nous étions des « princes » et il était inutile de révéler notre véritable situation de fortune.

Notre vie était, en effet, bien modeste et même presque pauvre, surtout que je ne gagnais plus rien depuis que j'avais abandonné mes fonctions d'infirmière, Gys n'ayant pas voulu me voir retourner à l'hôpital.

Oh ! je sais bien que l'appartement était toujours gentiment arrangé et qu'il y avait des fleurs sur le bureau de Gys, ainsi que sur la table où nous faisions de délicieuses dînettes... Mais je sais bien aussi ce que la « princesse » devait déployer d'ingéniosité pour arriver à ce résultat et combien de choses elle devait faire elle-même pour que le menu fût réussi et le nid confortable et plaisant.

Je commençais, en ce temps-là, à bénir Marine pour la science ménagère qu'elle m'avait inculquée à Lyon, un peu malgré moi.

Ces choses que j'avais apprises me servaient maintenant et j'étais presque aussi fière, quand

Gys rentrait le soir, des compliments qu'il m'adressait pour un plat réussi, que des rares détails qu'il me donnait sur l'emploi de son temps, que je devinais passé en visites diplomatiques.

Car, le croirait-on, l'avenir politique des princes d'Ampolis me tenait à cœur ; c'était une de mes principales préoccupations et Gys m'en raillait bien souvent. Pour lui, il aurait préféré que notre vie actuelle durât toujours, et ce n'était pas sans mélancolie qu'il voyait arriver la fin de ses études, alors qu'il serait obligé, pour s'assurer une bonne situation, d'entrer dans la mêlée et de rompre notre délicieux tête-à-tête.

J'étais devenue plus ambitieuse que lui.

C'est qu'un doute béni, puis un espoir joyeux s'élevait en moi ; Gys ne serait bientôt plus le dernier de ce nom... Il y aurait un autre prétendant à son titre... Mon cher époux allait avoir un héritier !

Et cet héritier qu'il ne verra, hélas ! peut-être

pas naître, c'est toi, mon enfant bien-aimé, toi qui sommeilles en moi et pour qui j'écris ces lignes.

Depuis que j'ai commencé la rédaction de ce journal de ma vie, des semaines ont passé. Ce récit m'a aidée à les supporter. Mais je me sens bien lasse, malgré tout... et si faible !

Seule, ta pensée me soutient, mon petit prince, mon cher bébé !

*

Revenons au moment où j'annonçai la grande nouvelle à mon mari bien-aimé. J'avais attendu d'en être tout à fait sûre, pour ne pas lui donner un faux espoir.

C'est le jour de Noël que je lui fis la surprise de lui révéler cette future nativité.

Il m'écouta en silence, avec cet air grave qu'il apportait à tout ce qui touchait notre amour, ce pourquoi je l'aimais tant.

Je vis son visage s'altérer, pendant qu'il

m'examinait intensément. Puis, il me dit avec une infinie douceur :

— Je suis profondément heureux, Vali bien-aimée !

Une émotion intime l'empêcha de m'en dire plus long, mais j'avais senti combien la nouvelle le bouleversait de bonheur.

À partir de ce moment, il se montra encore plus tendre et plus prévenant, avec, dans chacun de ses gestes et de ses paroles, une nuance de protection et presque de respect.

Le jour de l'an passa, puis le mois de janvier.

J'avais été très seule durant ces périodes de fêtes, mais je comprenais très bien que Gys s'absentât. Il était même allé en Hollande ; ne devait-il pas faire les visites protocolaires obligatoires ?

Je ne m'inquiétais pas et je supportais sans tristesse cette solitude, sachant qu'au retour de Gys je retrouverais un mari plus tendre et plus amoureux que jamais.

Ce qui me paraissait moins rassurant, c'était

que Gys paraissait parfois très soucieux, comme s'il était en proie à quelque gros tourment qu'il ne voulait pas me révéler.

Il n'aimait pas d'ailleurs m'entendre lui poser des questions à ce sujet.

— Les affaires des hommes ne regardent pas les jolies femmes, disait-il, en me faisant taire d'un baiser.

Mais cette réponse, destinée à me rassurer, me tourmentait néanmoins.

Et, parce que j'étais femme et amoureuse avant d'être princesse, je tremblais parfois pour notre bonheur.

Il est bien difficile de cacher quelque chose à l'intuition d'une femme qui aime vraiment.

Le moindre souci sur le front de Gys m'était sensible, au point qu'il ne pouvait pas le dissimuler, malgré sa volonté de ne m'attrister en rien.

J'évitais de lui en faire la remarque, puisque cela paraissait lui déplaire ; mais il sentait mon regard, anxieux malgré moi, le fixer à la dérobée.

La plupart du temps il se mettait à plaisanter, pour me donner le change.

– Chérie, je vais te raconter la mirifique histoire d'une belle princesse qui fut punie pour s'être livrée trop visiblement à son défaut de curiosité :

« Elle eut six bébés d'un coup, mais ses petits princes n'étaient pas plus gros que des petits lapins. Et comme ils exigeaient beaucoup de soins et qu'ils donnaient énormément de mal à les tenir propres, elle ne put trouver une minute pour satisfaire son déplorable penchant.

« Tu vois, chérie, le grand danger qu'il y a pour une future maman à laisser paraître ses gros défauts.

« Vois-tu qu'un mauvais génie t'envoie, d'un seul coup, six gros poupons ? »

Il continuait ainsi, gaiement, mais son ton enjoué sonnait faux et ne me rassurait pas du tout... au contraire !

Vers la fin du mois de janvier, mon mari parut de plus en plus soucieux. Il ne mangeait presque

plus et, bien qu'il cherchât toujours à ne rien laisser voir de ses ennuis, il demeurerait de longs moments silencieux et comme accablé sous de trop lourdes pensées.

– Gys, dis-je, un jour, en venant entourer ses épaules de mes deux bras, dis-moi que tu m'aimes encore comme au premier jour ?

– Je t'aime plus que jamais, chère Vali bien-aimée.

– Nous sommes toujours unis pour toute la vie ?

– Pour toute la vie ! affirma-t-il gravement.

Et, me regardant dans les yeux :

– Peux-tu en douter, mon amour ? Ne te souviens-tu pas de mes serments... devant Dieu... dans la petite église du bord de l'eau ?

– Oh ! oui ! Je me souviens... Ce fut la minute la plus douce du jour de notre mariage.

– Alors, pourquoi doutes-tu ?

– Je ne doute pas... J'ai une confiance absolue en toi... Même si la vie nous réserve des moments

difficiles, ce ne sera rien, tant que nous serons ensemble, appuyés l'un sur l'autre.

– Oui, notre amour seul compte... Et, tant que le cœur de l'un sera sûr du cœur de l'autre tout le reste n'est rien.

Il disait ces mots en me regardant profondément dans les yeux, les mains emprisonnant doucement ma tête devant lui.

Il me baisait les yeux, le front, les lèvres avec une sorte de farouche ivresse.

– Ma femme, ma bien-aimée, ma Vali chérie !... Toute ma vie, tout mon bonheur !... Ah ! je suis riche, puisque je te tiens dans mes bras ! Je suis puissant, puisque je possède ton amour ! La chance me favorise, puisque j'ai pu t'épouser et t'aimer !

Et tous ces mots d'amour étaient ponctués de baisers fougueux et d'étreintes passionnées.

Je sortais de ses bras, complètement rassurée, sentant intensément que sa tendresse pour moi était invulnérable.

C'était en dehors de ses sentiments intimes

qu'il fallait chercher la cause de ses soucis... Et, égoïstement, j'essayais de me convaincre que ce n'était rien et que tout s'arrangerait, d'où que vînt le mal, le principal étant avant tout que nous nous aimions toujours.

Étourdie ! Aveugle que j'étais !

J'avais cependant vu tomber entre nous une ombre de silence et de secret... La première ombre sur notre bonheur !

Et, une ombre, c'est quelquefois le prélude d'un nuage... d'un nuage qui précède l'orage !

*

Février arriva...

Se peut-il que ce passé soit si récent et que, cependant, un gouffre m'en sépare ?

Les événements que je dois noter maintenant ont eu lieu il y a quelques semaines à peine... Comment est-ce possible ?

Il y a peu de temps, j'étais encore une femme

aimée, choyée par le plus tendre des maris... Une femme heureuse... Oh ! si heureuse !

Je pense à cette nuit du 4 au 5 février... À cette nuit qui fut un véritable rêve d'amour et de volupté... et qui fut aussi la dernière !

Dès le lendemain matin, Gys sortit de bonne heure.

Il rentra juste pour le déjeuner, avec le visage plus soucieux que jamais, mais aussi avec la volonté très nette de me le dissimuler plus encore que d'ordinaire.

Je ne pouvais lever les yeux sur lui, car dès qu'il se sentait observé, il se mettait à parler, avec une sorte d'animation fébrile, de choses indifférentes ou futiles.

Je me sentais le cœur serré devant son air extraordinaire. J'aurais voulu pouvoir l'interroger, mais je savais qu'il ne voudrait répondre à aucune de mes questions.

J'essayai donc de le rassurer en affectant vis-à-vis de lui la plus tendre confiance et le plus naturel abandon.

Nous parlâmes du petit bébé qui viendrait un jour... C'était un de nos sujets de conversation favoris ; bien avant de naître, notre petit prince tenait déjà une place énorme.

Nous faisons de beaux projets pour « quand il serait là ». Et voilà que, tout à coup, mon mari affecta de s'intéresser énormément à la layette du « petit monsieur ».

D'ordinaire, il ne parlait de cette layette que pour me faire plaisir et sans y rien comprendre, naturellement, comme la plupart des hommes. Cependant, ce jour-là, le trousseau de notre bébé paraissait être réellement sa principale préoccupation.

Ne me reprocha-t-il pas de faire des économies sur ce chapitre !

– Je veux que notre fils soit élégant, dès le premier jour, déclara-t-il. On a beau ne pas se soucier « de sa première chemise », il faut que la première chemise d'un prince soit fine... en linon, n'est-ce pas ? Et avec de la dentelle...

Je souriais de le voir entrer dans ces puérils

détails. Alors, il insista, mi-plaisant, mi-nerveux aussi :

– Si, si, ma Vali chérie... Il faut de la dentelle, j'y tiens ! J'ouvre un budget spécial, dans les futures finances de l'État, pour la dentelle des chemises du prince.

C'était dit si drôlement que j'éclatai de rire... Mon dernier éclat de rire !

Lorsque le repas fut achevé, Gys me donna de l'argent et me demanda d'aller tout de suite, sans attendre davantage, acheter le linon et la dentelle nécessaires. Il connaissait (par quel hasard ?) l'adresse d'une maison spéciale, où je trouverais ce qui se faisait de mieux.

– C'est à l'autre bout de Paris, mais cela te promènera. Tu as tout l'après-midi pour faire cette course et tu n'as pas besoin d'aller vite.

– Oh ! ce n'est pas tellement pressé qu'il me faille y aller aujourd'hui.

– Si ! Si !... je veux que ce soit acheté tout de suite !

– Bien, fis-je, un peu étonnée, mais me

soumettant à son caprice.

J'avais déjà mis mon chapeau et mon manteau, car il faisait froid dehors.

Au moment où j'allais sortir, Gys me rejoignit près de la porte. M'attirant dans ses bras, il me regarda longuement, ses yeux au fond des miens. Ce fut ensuite un baiser prolongé... si tendre, si passionné !

– Va vite, mon amour ; ne prends pas froid !

Il rattacha lui-même mon col de fourrure qui s'était dégrafé et, ouvrant la porte, il me poussa doucement dehors.

– Va vite, ma Vali bien-aimée, répéta-t-il. Va, ma chérie... Je t'aime, mon amour... Va vite acheter les dentelles du petit prince...

Il souriait, il essayait même de rire. Mais en me retournant, j'aperçus ses yeux... Oh ! ses yeux troublés comme dans les minutes les plus graves de notre amour.

Et je n'ai pas compris...

Je suis partie !



Pour continuer ce récit, il me faut faire appel à tout mon courage.

Autant ma plume courait facilement pour évoquer les jours heureux, autant ma main tremble aujourd'hui, en même temps que mon cœur se serre.

Il faut cependant pour toi, mon enfant, que je fixe mon souvenir de ces minutes atroces, de ce drame sans parole qui a bouleversé ma vie... Et, peut-être, la tienne, pauvre cher petit !

J'avais fait les achats prescrits par Gys et, comme c'était pour le « petit prince », j'y avais apporté toute mon attention, tous mes soins. Je rentrais donc un peu lasse, mais heureuse, ayant presque oublié l'étrange regard qu'avait eu mon mari au moment de mon départ.

Il était tard déjà lorsque j'ouvris la porte. L'appartement était obscur, il n'y avait personne, mais il m'arrivait souvent de rentrer la première.

Je me dirigeai donc vers notre chambre, sans m'étonner. Là, seulement, j'allumai l'électricité.

Au milieu du grand lit, bien en évidence, une large enveloppe blanche se détachait, portant ces seuls mots : « Pour Valentine. »

J'eus un formidable coup au cœur ; puis, je me ressaisis en me moquant de moi-même. Il s'agissait, sans doute, d'une invitation imprévue pour Gys, et mon mari m'avisait qu'il ne rentrerait pas dîner.

Cela lui arrivait quelquefois de me laisser manger seule. Qu'avais-je donc à être, ce soir, aussi impressionnable ?

Cependant, j'avais déchiré fébrilement l'enveloppe.

Elle contenait, au lieu du mot bref que je prévoyais, une longue lettre et un autre pli que je n'ouvris pas tout de suite.

La lettre disait ceci... Oh ! je l'ai conservée et j'en connais les termes par cœur...

« Valentine chérie, ma petite Vali bien-aimée,

pardonne-moi... Je vais te causer un grand chagrin... Pardonne-moi surtout de n'avoir pu t'annoncer moi-même la nouvelle fatale : je t'aime trop, mon amour, je n'aurais pu supporter de te voir pleurer...

« J'ai eu peur de faiblir devant ton chagrin... notre chagrin ! Peur que mon amour pour toi ne me fasse oublier mon devoir... Car mon devoir, cruel ô combien ! est de partir, de me séparer de toi, pour un temps qui peut être long... Aie de la patience et du courage, ma chérie. Il le faut pour toi, pour moi, et pour notre enfant.

« J'ai eu peur surtout de ton insistance à m'accompagner que je prévoyais si bien.

« Comment aurais-je pu trouver la force de te résister ?...

« Et cela plus que tout, est impossible ! Cela ne doit pas être, sous aucun prétexte !

« Comprends, chérie, que de graves, très graves événements me forcent à m'éloigner de France ; de ces événements vont dépendre l'avenir, le bonheur et la paix des miens, l'avenir

de ton Gys qui ne pourrait vivre dans la médiocrité... L'avenir aussi du petit prince que tu portes en ton sein.

« Avant de rester tranquillement auprès de toi, il faut que je livre bataille à la vie pour m'assurer une bonne place au soleil. Je vais connaître les ennuis d'un climat malsain et bien des dangers m'attendent, loin des centres civilisés... dans les brousses inconnues où je dois passer de longs mois.

« C'est cela, mon amour, que je dois t'épargner, parce que je suis un homme qui t'aime, et plus encore parce que je suis le père du bébé qui va naître : j'ai le strict devoir, si je succombe, d'avoir préservé la vie de notre fils... de mon héritier !

« C'est pour lui que je te conjure, avec tout mon cœur qui t'appartient, d'être forte et courageuse. Ce n'est plus à la chère, à la douce Valentine que je m'adresse ; c'est à celle qui porte mon nom, c'est à ma femme. Toute émotion peut être nuisible à l'enfant qui est tout mon espoir... l'espoir des nôtres. Garde ta force et

ta sérénité ! J'ai confiance en toi, mon aimée, tu seras vaillante, parce qu'il le faut ! »

Après ces tendres et nobles paroles qui m'avaient un peu réconfortée, la lettre de mon bien-aimé Gys abordait des détails plus pratiques.

D'abord, il me parlait de son voyage qui allait être rendu plus long que d'habitude, par le fait qu'il lui fallait prendre d'innombrables précautions.

« Pour déjouer la surveillance active de ceux qui voudraient empêcher ma mission d'être menée à bien. »

Il allait donc faire un long détour par les Indes néerlandaises et le Pacifique.

Tout cela, il me l'expliquait brièvement, sans s'étendre ; puis, il me prévenait que je n'aurais que de rares nouvelles de lui :

« Mais il ne faudra pas t'inquiéter, si mes

lettres ont du retard. Dis-toi, bien-aimée, que ma pensée ne te quittera pas. Il faut aussi que tu renonces à m'écrire ; tes lettres ne me parviendraient pas, du moins pour le moment. Pendant quelque temps, je serai privé de tes nouvelles et de celles de notre enfant... C'est le plus dur sacrifice que je puisse faire à la tâche qui m'est assignée... »

À ce passage si poignant de la lettre de Gys, j'éclatai en sanglots. Quel courage il avait fallu à mon mari chéri pour s'éloigner dans de pareilles conditions !

Je dus me raidir et faire appel à toute mon énergie pour reprendre ma lecture.

Mon cher Gys avait pensé à mon bien-être. Il me laissait tout l'argent dont il pouvait disposer, ne gardant pour lui que la somme strictement nécessaire à son voyage.

Le second pli, inclus dans l'enveloppe, contenait en effet sept billets de mille francs, ce qui est une grosse somme, en notre an de grâce

1914.

Gys me disait aussi que le loyer de notre appartement était payé pour cinq mois encore.

« D'ici là, ma chérie, j'espère pouvoir te faire parvenir de nouveaux fonds... Sois raisonnable, ménage-les, achevait-il ; je te connais trop pour insister là-dessus. Je dois plutôt te recommander de bien te soigner. Je veux que ni toi ni l'enfant ne manquiez de rien. »

Je me rappelle mal les heures qui suivirent cette lecture.

Je dus rester immobile, inerte, presque sans pensée, assommée par le départ de Gys comme je l'aurais été par un coup de massue.

Ce que je sais, c'est que l'aube du matin suivant me retrouva étendue en travers de mon lit, tout habillée. J'avais dû m'y traîner et y tomber, sans même penser à me dévêtir.

Je crois que si je ne suis pas morte cette nuit-là, c'est que ta vie, ô mon enfant, veillait en moi

et ne renonçait pas à l'existence ; tu m'as forcée à vivre pour te mettre au monde...

Avec le jour, mon énergie se réveilla.

Je pris la lettre de Gys et la relus attentivement. Son manque de détails sur la mission qu'il allait remplir m'apparut à nouveau. Mais j'étais habituée à ce qu'il ne me tînt pas au courant de ses affaires.

– Pour ne pas t'inquiéter, ma chérie, m'avait-il dit vingt fois.

Et véritablement, jusqu'ici, je ne m'étais jamais beaucoup inquiétée de sa discrétion, car je rapportais tous ses actes à sa tâche politique, pour son pays.

Je dois avouer que, ce jour-là, je n'eus que des pensées amères au sujet du Diamantino.

À la fin, cependant, j'envisageai la situation avec le plus de calme possible et je pris la résolution de ne songer en toute chose qu'à notre enfant.

Je commençai par m'interdire toute méditation sur mon chagrin, tout attendrissement sur moi-

même ; je devais au contraire mettre toute ma volonté à m'intéresser aux menus détails de la layette de mon futur bébé, que, par la suite, j'ai cousue entièrement moi-même.

C'est peu de jours après ce terrible coup que je me suis mise à écrire ce journal... pour forcer ma pensée à fuir l'idée fixe.

J'ai dû prendre l'histoire de ma vie à ses débuts ; cela m'a demandé plusieurs semaines à consigner, mais ce fut une puissante diversion à ma peine.

*

Aujourd'hui commence le mois de mai.

Sous le soleil printanier, je me sens encore bien triste ; cependant, je suis raisonnable et je m'efforce d'être calme. Je vois trop nettement mes responsabilités de mère envers celui qui va naître pour avoir un seul instant la tentation de faiblir.

15 mai. – Ce matin quelle émotion j’ai eue !

Une lettre de Gys, la première depuis son départ, m’est arrivée : il m’aime ! Il vit ! Il pense à moi ! Et cela me suffit... Tout le reste est accessoire.

Oh ! cette lettre, combien je l’ai couverte de baisers !...

Elle est là, pliée sous ma blouse ; je l’ai épinglée près de mon cœur.

C’est un peu de toi, mon Gys bien-aimé, qui m’est parvenu par-delà les mers lointaines.

La lettre est datée de Singapour !

Pour plusieurs semaines, c’est un peu de joie... et de douleur !

Je suis allée à l’église Saint-Julien-du-Pauvre rendre grâce à Dieu du grand bonheur qui m’est octroyé avec la lettre de Gys.

J’aime à me recueillir dans cette petite chapelle qui m’évoque le jour de mon mariage quand, ma main dans celle de mon bien-aimé, nous avons fait le serment de nous aimer toujours et de ne jamais douter l’un de l’autre.

Mon Gys, je t'aime toujours. Je ne doute pas.
J'ai confiance en toi...

21 mai. – Le printemps est splendide et le soleil déjà très chaud.

Est-ce cette température qui me fatigue ainsi ? Je me sens parfois très faible avec des vertiges qui me laissent toute désespérée.

Aujourd'hui, devant ma fenêtre grande ouverte, je suis restée longtemps inactive. La petite brassière que je tricotais était tombée sur mes genoux... Je n'avais pas même le courage de continuer ce léger travail !

J'avais pourtant pris la résolution de ne pas rêver... Je dois la tenir si je veux vivre pour mon enfant.

23 mai. – Je n'écris plus tous les jours... à quoi bon ? Je ne pourrais que ressasser ma peine.

Maintenant que je suis arrivée à relater les événements jour par jour, ils se suivent tous pareils ; ma vie est si unie !

Mon unique promenade : aller à la petite église, au bord de l'eau. Là seulement, tout près de Dieu, je sens mon mari auprès de moi... Chaque fois, j'en sors réconfortée.

Mon humble bonheur : relire la lettre de Gys... la dernière, car, la première, je n'ose pas... j'ai peur de faire renaître l'atroce souffrance.

29 mai. – Je deviens terriblement nerveuse... Un rien me fait tressaillir et j'ai des terreurs enfantines que je ne connaissais pas autrefois...

3 juin. – J'ai peur... Je me sens très malade. Et je suis seule... Je n'ai pas un ami à Paris !

Si... René Maudoire !

Celui-là, je sais bien que je pourrais compter sur lui, quoique nous l'ayons tout à fait négligé depuis notre mariage. Je l'ai revu une fois, cependant, avant le départ de Gys ; c'était toujours le même excellent camarade.

Pourquoi n'a-t-il pas reparu ?

6 juin. – J'étais si désespérée, ces temps derniers, que j'ai écrit à Maudoire.

Ma lettre est restée sans réponse.

Étonnée, j'ai téléphoné tantôt à son numéro d'immeuble sans dire mon nom. Le concierge a répondu que le docteur Maudoire était parti depuis six semaines pour les colonies !

J'en ai pleuré.

Oh ! si je n'avais pas ta petite vie à sauvegarder, mon cher bébé !...

7 juin. – Je ne peux plus vivre ainsi. Ce matin, je me suis à moitié évanouie en me levant. Il a fallu la sonnerie persistante de la porte d'entrée pour me remettre sur pied. C'était la concierge qui me montait mon lait et le journal. Inquiète de mon silence, elle avait insisté et carillonnait depuis cinq minutes.

C'est une brave femme. Elle m'a dit que je n'étais pas raisonnable de rester seule, dans mon état.

– Vous avez raison, ai-je répondu ; mais j’habite Paris depuis quelques mois seulement et je n’y connais personne.

– Prenez une servante, conseilla-t-elle. Tout au moins une femme de ménage.

– Ce doit être difficile à trouver... Il faut être sûre de la personne que l’on introduit chez soi.

– Je connais une excellente femme que je peux vous recommander. C’est une Bretonne qui n’est plus toute jeune. Elle a dans les cinquante ans. Elle fait des ménages en ce moment ; mais, d’habitude, elle soigne les enfants et les malades. Elle a beaucoup d’expérience... Enfin, surtout, c’est un brave cœur !

Je me sens si faible et si lasse que j’ai accepté.

Certes, je ne peux pas faire de dépenses inutiles ; mes économies diminuent et le loyer ne court plus que pour quelques semaines, mais, Gys me l’a dit lui-même, il faut prendre tous les soins nécessaires pour notre enfant.

J’attends donc cette femme, qui se nomme Marie-Yvonne Guillou.

10 juin. – Maryvonne est installée ici depuis trois jours. Elle a remis tout l'appartement en ordre. J'étais devenue si paresseuse qu'il en avait besoin !

Elle veut m'obliger à manger régulièrement ; ça, c'est le plus difficile !

15 juin. – Maryvonne me soigne comme si j'étais une enfant. Je me laisse faire, c'est si bon d'être entourée d'un peu de sollicitude.

C'est un brave cœur, en effet ! Il me semble que je l'ai toujours connue.

20 juin. – On étouffe, ici ! Il y a de l'orage dans l'air !

Maryvonne voudrait que je sorte, que je ne reste pas sans marcher, mais je me sens si fatiguée...

Je n'ai plus du tout d'appétit et la brave femme est désolée que je n'apprécie pas ses bons

petits plats.

Je ne peux pas avaler... Tout m'écœure !

26 juin. – J'étouffe dans cet air de Paris.
Toujours de l'orage.

29 juin. – Maryvonne m'a dit ce matin, avec
une douce autorité :

– C'est l'air de la campagne qu'il vous
faudrait, madame. L'air de chez nous. Vous vous
anémieez ici et vous serez dans de bien mauvaises
conditions au moment venu...

Je lui ai dit, d'un ton si las :

– Que voulez-vous que j'y fasse, Maryvonne ?
J'hésite pour le moment à faire les frais d'une
villégiature.

Je n'ai pas osé lui dire que je ne pourrai pas
non plus rester dans l'appartement, qui n'est payé
que jusqu'au 15 juillet.

Que faire ?

– Eh ! madame, il n'est point question de

villégiature ni de frais... Je connais une petite maison bien simple où vous n'auriez rien à déboursier et où vous seriez soignée aussi bien que par une maman.

Je l'ai regardée sans comprendre. Alors, sa bonne vieille figure s'est éclairée d'un franc sourire tandis qu'elle expliquait :

– Voici des semaines que j'ai envie d'aller chez moi... en vacances, comme tous les Parisiens ! Si vous voulez, nous nous installerons toutes les deux à Coatsderv, dans mon petit logis de Ty-Coz. Nous y attendrons le bébé... Ça vaudra mieux pour lui que de naître à l'hôpital.

Comme toutes les vieilles gens de province, Maryvonne a la phobie de l'hôpital. J'avoue que je partage un peu son opinion... C'est mieux quand une future maman peut se soigner chez elle !... Je me résignais à aller dans une maternité, puisque j'étais seule et qu'il fallait bien que mon petit prince reçoive tous les soins.

Mon petit prince ?

Ah ! oui, ce serait mieux qu'il naisse en

Bretagne, chez cette brave femme, plutôt qu'à l'hôpital...

Si je puis éviter ce mot « hôpital » sur son état civil... Mon Gys, si fier, le préférerait aussi, bien sûr !

Justement, Maryvonne reprenait :

– Alors, c'est entendu ? On s'installe à Coatderv pour la naissance ?... Nous allons commencer, aujourd'hui, à remplir les malles, parce qu'il faut faire le voyage avant que vous soyez trop fatiguée.

Brave Maryvonne !

Je n'ai pas songé à faire de cérémonies.

Je l'ai embrassée de tout mon cœur, comme une vieille amie.

Nous avons, toutes les deux, les yeux remplis de larmes...

10 juillet. – J'ai négligé mon journal, ces derniers jours.

Il y a eu le voyage, l'installation ici et, malgré

la sollicitude de Maryvonne, qui s'est occupée de tout, j'ai été terriblement fatiguée.

Je ne comprends pas pourquoi je suis si lasse. Je respire mieux qu'à Paris et tout ici est si simple, si calme.

Sans cette faiblesse, je serais presque heureuse !

11 juillet. – On parle breton autour de moi. Je ne comprends rien à cette langue ; mais cela m'amuse, quand les gens parlent, d'essayer de deviner sur leur physionomie ce qu'ils disent.

Ty-Coz signifie vieille maison. C'est le nom de la demeure de Maryvonne.

Ty-Coz se trouve un peu éloignée du village. Il y a tout autour de grands chênes dont j'aime l'ombre fraîche. J'y passe la plus grande partie de la journée, étendue sur une chaise longue d'osier.

Ma compagne me soigne avec un admirable dévouement.

13 juillet. – Une joie immense ! Des nouvelles de Gys, qui sont passées par Paris.

Oh ! de bien courtes nouvelles.

Il est arrivé à destination, me dit-il. La situation est sérieuse, mais il préfère ne me donner aucun détail...

Toujours aussi tendre, mon Gys bien-aimé ! Son amour me donne du courage.

Il m'envoie un peu d'argent et a fait encore passer sa lettre par un ami des Indes néerlandaises.

J'ai remis tout l'argent à Maryvonne. Ce n'est pas pour payer ses soins qui sont inappréciables, mais c'est à elle de tenir la caisse... On ne sait pas ce qui peut arriver !

16 juillet. – Je n'ai plus la force d'écrire. Hier, j'ai souffert toute la journée. Maryvonne me soigne et m'encourage, mais le grave moment approche... et j'ai peur...

Pourquoi ?

17 juillet. – Le soir tombe... Ce n'est pas encore aujourd'hui que paraîtra mon petit prince... Tout est prêt...

21 juillet. – Mon enfant... Ma Gyssie.

Le « petit prince » est une fille... arrivée à l'aube, le 18.

Toutes les souffrances sont oubliées, ma fille est si belle !

Gys, tu l'aimeras tout de même, notre petite princesse !...

22 juillet. – Maryvonne ne veut pas que j'écrive... Pourtant, je ne souffre presque pas... Faible, seulement.

24 juillet. – Je veux écrire ; il faut que Gyssie vive... Qu'elle soit heureuse... Et qu'elle retrouve son père... Moi, je ne sais plus si je pourrai... Tellement faible...

Petite Gyssie, sois bénie !...

Le journal de Valentine s'arrêtait là ; les dernières lignes étaient écrites d'une main tremblante et presque illisibles.

La jeune mère était morte dans la nuit du 25 juillet, presque un an après avoir quitté Lyon... Sept mois seulement, jour pour jour, depuis Noël.

Noël ! Le rayonnant souvenir d'un grand bonheur, l'annonce au mari, au père, qu'un enfant leur serait donné.

Destinée !

Sept mois avaient suffi... Un foyer détruit... Une tombe... Un berceau...

Et c'est ça, la vie !

*

Après avoir achevé sa lecture, Gyssie referma le cahier.

Elle savait maintenant pourquoi elle était née en Bretagne... Pourquoi elle n'avait pas connu son père...

Longtemps, elle resta immobile, le regard perdu au loin.

Tout ce qui l'entourait avait disparu de sa pensée.

Elle était revenue vingt ans en arrière, auprès du lit de cette jeune mère de son âge, morte quelques jours après lui avoir donné la vie.

Voici que, dans cette maman disparue, la jeune fille retrouvait ses propres sentiments... L'âme de l'une était semblable à l'autre... La même netteté de vues, la même foi, la même ardeur, le même besoin de propreté morale.

Et Gyssie, malgré les vingt ans de distance dans le temps, avait l'impression que sa mère était aussi vivante et aussi près d'elle que si elle avait été réellement là.

Pieusement, à nouveau, elle baisa le cahier, puis, courbant la tête, elle posa son front sur ces pages écrites et tournées par sa mère avec la

même impression qu'elle eût appuyé sa tête sur les chères mains maternelles.

Il lui semblait qu'un tel geste la rapprochait de la jeune morte... Elle était redevenue une petite fille et elle reposait tendrement sur les genoux de sa maman.

Lorsqu'elle se redressa, Maryvonne était devant elle.

La bonne vieille femme se tenait silencieuse, respectant l'émotion profonde de l'enfant.

Gyssie fut soulagée de la voir là.

Étant sous l'impression de ce qu'elle venait de lire, elle voulait l'interroger en présence, pour ainsi dire, de la chère disparue.

Auparavant elle regarda tout ce que le coffret contenait en plus du manuscrit, toutes ces précieuses reliques que Maryvonne lui avait conservées soigneusement dans l'attente de ce jour.

Dans le fond de la boîte où le cahier avait reposé pendant vingt ans, il y avait d'autres papiers ; notamment l'acte de mariage de sa

mère, une grande feuille officielle revêtue de tous les impressionnants cachets bleus de la légation du Diamantino.

Gyssie lut les premières lignes :

« État libre du Diamantino :

« Le 15 octobre 1913, Gys-Hendritch de Wriss, duc de Marzon, prince d'Ampolis, etc. »

Pour la première fois peut-être de sa vie, la jeune fille sentit tout ce que ce titre représentait pour elle ; Gyssie, fille de prince, ne devrait jamais agir comme n'importe qui... Elle se devait à son nom, à son rang, à sa race, de ne jamais déchoir...

– Pauvre, peut-être, mais jamais dégénérée, pensa-t-elle. Toute chute serait une flétrissure ou une tare !... Haut mon cœur ! Tu dois rester noble !

Se tournant vers Maryvonne, elle demanda timidement :

– Nounou, est-ce que je me suis toujours conduite en princesse ?

– Ah ! je crois bien, mon trésor ! s'exclama la brave femme. Ta marraine et moi n'avons jamais eu que cette pensée : t'élever dignement pour que tu n'aies pas à rougir de ton enfance. Et tu as toujours été si raisonnable, si sage, si distinguée, que véritablement tout le monde sentait que tu étais une vraie princesse... d'une autre race que tous les enfants du village... ma belle petite Gyssie !

– Alors, tout est bien, fit gravement l'enfant. Je n'ai qu'à continuer.

Elle reprit le coffret et en retira des photos.

– Voici ta maman le jour de son mariage, dit Maryvonne.

– Oui, je vois, soupira la jeune fille, la belle robe blanche dont elle avait rêvé !... C'est comme ça, au bras de son mari, – de mon papa, – qu'elle a marché dans l'église Saint-Julien-le-Pauvre... Quel précieux et magnifique souvenir ce portrait dut être pour elle !

– Elle le regardait tous les jours, expliqua la vieille à voix basse.

– Oui, elle devait s’y raccrocher... Pauvre petite maman !

Gyssie dut se secouer pour fuir l’envolée des pensées tristes.

– Des bijoux ? s’étonna-t-elle en puisant encore dans le fond de la boîte ?

– Tous ceux qu’elle possédait... Elle n’avait voulu porter que son alliance... Même sa bague de fiançailles, elle l’a retirée pour toi.

– Pour moi ! répéta Gyssie dans un sanglot. Elle m’a donné sa vie... Elle n’a vécu que pour moi, et... et elle pensait encore à me léguer ces modestes bijoux. Oh ! Mamie, comme c’est atroce que ma petite maman soit morte !

D’autorité, la vieille Bretonne replaça dans le coffret tous ces souvenirs trop émouvants.

La « petite » les avait vus... Pour aujourd’hui, c’était assez ! À son âge, il est des émotions qu’il ne faut pas faire durer.

Puis, comme Gyssie continuait de pleurer

silencieusement, elle vint la prendre maternellement dans ses bras.

– Allons, allons, sois forte, ma petite princesse. Toutes ces choses se sont passées il y a bien longtemps... Je suis sûre que la chère Madame est bien plus heureuse là-haut qu'elle ne l'aurait été ici-bas...

– Oh ! je ne crois pas ! Je l'aurais tant aimée.

– Oui, c'est certain, notre affection ne lui aurait jamais fait défaut... Seulement, vois-tu, ma princesse, ta maman pensait toujours à son cher mari et, comme celui-ci n'est pas revenu, qu'il n'a plus écrit et qu'il a été impossible de savoir ce qu'il était devenu, elle ne se serait jamais consolée de son absence et elle aurait vécu une vie de larmes malgré la douceur de ta présence enfantine.

La jeune fille soupira et demeura quelques minutes silencieuse, songeant à ce père lointain qui, avec un visage de vingt-cinq ans, souriait si franchement sur la photo !... Ce père, dont sa mère n'avait jamais douté et vers qui elle lui commandait d'aller... Ce père qui, cependant,

n'était jamais revenu auprès de son enfant.

Elle pensa tout haut :

– Comment se fait-il qu'il n'ait plus écrit ? Il devait bien connaître à peu près la date de ma naissance ?

Spontanément, Maryvonne prit la défense de l'absent :

– Évidemment qu'il la connaissait et que, sûrement, ça l'aura tracassé... Seulement, vois-tu, la guerre est venue compliquer la situation... Tu n'avais que quelques jours quand le tocsin a sonné dans tous les clochers de France pour la mobilisation. Et dame... pendant quatre ans, la correspondance postale avec les pays étrangers a subi de bien grands à-coups. Ton père a peut-être écrit plusieurs fois... Il suffit que les bateaux portant le courrier aient été coulés pour que nous n'ayons jamais rien reçu... Ses lettres reposent peut-être au fond de l'eau.

– C'est juste ! fit la jeune fille, toute saisie. La guerre, que personne n'avait prévue, a ravagé tous les foyers !... Mais après ? Quand elle a été

finie, cette maudite guerre, n'a-t-on pu apprendre quelque chose ?

– M^{me} Le Kérec a cherché, à cette époque-là... Elle savait que j'avais tenu entre mes mains les papiers de la légation du Diamantino... Avec tous les noms, tous les titres... Il ne manquait que l'adresse de ton père... là-bas, en Amérique ! Alors, ta marraine écrivit au ministre de l'Intérieur, d'où on lui répondit qu'il y avait pas trace, à Paris, d'une légation diamantine.

« C'était une erreur ou une plaisanterie », disaient-ils.

« Sans se décourager, M^{me} Le Kérec s'adressa au quai d'Orsay.

Elle en reçut une réponse plus explicite :

« La France, sollicitée au début du siècle, paraît-il, par un agent diplomatique du Diamantino, n'avait pas voulu reconnaître le gouvernement qui l'envoyait, parce que ce dernier était trop incertain... C'était un pays mal délimité et toujours en révolution ! »

« Tout de même, l'État du Diamantino

existait, puisque la réponse du ministre des Affaires étrangères disait encore que l'Angleterre et la Russie avaient accepté les lettres de créance de ses représentants officiels.

« Cette certitude engagea ta marraine à écrire directement au chef du gouvernement, en Amérique... Deux lettres successives restèrent sans réponse et... ne revinrent jamais.

« De guerre lasse, M^{me} Le Kérec n'écrivit plus. Elle redoutait aussi de t'exposer à quelque vengeance politique... Sait-on jamais ! C'était tellement drôle que les Américains de là-bas aient laissé ses lettres sans réponse. Et, se rappelant toutes les précautions prises par ton père, ta marraine n'osa plus tenter aucune démarche... Il fallait t'élever d'abord... Ensuite, on verrait !

– Chère marraine, elle aussi pensait à moi...

– Ah ! elle t'aimait ! Ça, on peut le dire !

– Comment se fait-il que ma mère ne parle pas d'elle dans son journal ? questionna encore la jeune fille. Elle devait cependant bien connaître celle qui allait devenir ma marraine.

– Cela, c'est une autre histoire... Écoute, ma princesse, il faut que je te raconte ; sinon, tu ne comprendras jamais tout ce qui c'est passé à ce moment-là... Avec la maladie, puis la mort de ta chère maman, tu n'as pas été baptisée dès ta naissance, selon nos habitudes bretonnes... Le recteur était venu t'ondoyer... en attendant qu'on puisse célébrer ton baptême. »

Elle s'arrêta pour respirer, puis elle poursuivit son récit, après avoir fait signe à Gyssie de s'asseoir et pris elle-même un siège en face de la jeune fille.

– Quand tu es née, il a fallu aller te déclarer à la mairie... C'est une chose obligatoire, tout le monde le sait.

– Évidemment.

– Eh bien, la pauvre Madame se tracassait beaucoup à cause de ça... parce que, ton père n'étant pas là pour tout arranger, elle craignait que l'acte de la légation ne suffise pas à l'état civil.

« Or, l'instituteur, qui est aussi le secrétaire de

la mairie, était malade à cette époque... Il était parti à l'hôpital de Saint-Brieuc pour y subir une grave opération. C'est le maire de Coatderv, lui-même, qui a rédigé l'acte. C'était un bon vieux paysan, alors ! Il savait tout juste lire et écrire. Il a vu le papier de la légation avec ses grands cachets ; il n'a rien demandé de plus... Seulement, il était tout fier d'avoir inscrit sur les registres la naissance d'une petite princesse et il le racontait à tout le monde. M^{me} Le Kérec l'a appris comme les autres ! Quand ta pauvre maman est morte, la dame de Kerlan est venue prier devant le lit mortuaire, comme c'est l'habitude chez nous... C'est ce jour-là seulement que, pour la première et la dernière fois, notre châtelaine vit la princesse d'Ampolis, ta maman, déjà défunte.

« La pauvre Madame était si belle avec son visage de marbre blanc... Elle semblait dormir ! Une belle Vierge, on aurait dit ! M^{me} Le Kérec en fut toute remuée.

« Quand elle sut que tu étais seule au monde, elle s'intéressa à toi et revint plusieurs fois à Ty-

Coz voir la petite orpheline étrangère.

« Un jour, elle s'offrit à être ta marraine et j'en fus bien heureuse ; pour une petite princesse, il valait mieux une châtelaine, n'est-ce pas ?

– Si ce n'avait pas été elle, qui donc aurais-tu choisi, Maryvonne, pour tenir ce rôle ?

Gyssie regardait la vieille femme en souriant affectueusement, car elle savait bien que c'était elle qui devait être sa marraine ; l'autre le lui avait tant de fois expliqué !

– Dame, répondit en effet l'humble Bretonne, ça aurait été moi. Ta mère l'avait dit. On ne connaissait personne d'autre... Mais je pensais dans ma vieille tête : « Une paysanne, marraine d'une princesse, c'est une chose qui ne se doit point. »

« Et j'ai été contente quand notre dame de Kerlan s'est proposée.

« Je calculais aussi que je n'étais pas bien riche et que ça te ferait une vraie protection dans la vie... pour plus tard !

– Hélas ! murmura Gyssie avec un soupir.

Marraine, aussi, nous a quittées.

– Oui, répondit Maryvonne. Mais tu as eu, grâce à elle, une éducation de demoiselle. Elle m'avait dit :

« – À nous deux, nous l'élèverons ; vous, avec votre cœur et vos soins ; moi, en lui donnant des habitudes de bien-être et des manières de jeune fille du monde.

« Elle venait te voir à Ty-Coz ; elle aimait que tu sois bien habillée dans les jolies choses de ta layette faite par la chère Madame.

« Ta marraine s'est toujours d'ailleurs occupée de ta toilette ; mais, à mesure que tu grandissais, Ty-Coz ne lui plaisait plus ; tu courais partout comme un petit lapin... la maison est juste sur le bord du chemin... Elle trouvait cela dangereux à cause des autos qui commençaient à circuler dans le pays... Elle craignait, surtout, que tu ne prennes l'habitude de jouer sur la route avec tous les gamins du village et que cela ne te donne de mauvaises manières.

« On ne peut pas élever une princesse comme

une petite paysanne ! C'est pourquoi, un jour, elle me proposa de venir habiter dans le pavillon du château... là où nous sommes.

« Elle ne voulait pas te séparer de moi, bien sûr, puisque j'ai continué à te soigner... Mais on t'a installé aussi une jolie petite chambre à côté de la sienne... Depuis, tu as vécu près d'elle au château, autant qu'auprès de moi, au pavillon... Ta bonne marraine, tu t'en souviens, s'est occupée de tes études, et tu avais tout le grand parc pour courir et jouer à ton aise.

– C'est vrai, dit Gyssie, pensivement. Grâce à vous deux, j'ai eu une enfance et une jeunesse merveilleuses... J'ai vécu dans un conte bleu.

– Comme une petite princesse de légende, acheva Maryvonne avec émotion.

*

Un silence était tombé entre les deux femmes. La plus jeune récapitulait tout ce qu'elle venait d'apprendre, la plus vieille songeait à la bonne

M^{me} Le Kérec qui lui avait permis d'élever la petite orpheline selon le rang qu'elle aurait dû occuper si ses parents avaient été près d'elle.

– Ma Gyssie... Quand je pense aux vingt années qui viennent de s'écouler, je suis heureuse... Je t'ai aimée comme si tu étais vraiment ma fille et j'ai profité de tous tes sourires... Et tu étais belle, et soignée, et vêtue comme les enfants riches ! Et tu étais tout de même ma fille... Toi, une si belle petite princesse, presque à moi !...

Gyssie s'élança vers elle et l'embrassa avec fougue.

– Bien à toi, Mamie, car je t'ai toujours chérie et je t'ai obéi comme une vraie fille. Maintenant que je sais tout ce que tu as fait pour moi et pour ma petite maman, je t'aime encore plus qu'hier, si c'est possible !... D'ailleurs, tu es tout pour moi... Je n'ai plus que toi au monde, car je n'espère pas beaucoup le retour de mon père.

– Hélas !

– Quant à ma famille... l'autre famille !... Lui

as-tu seulement fait part de ma naissance ?

– De qui parles-tu, ma petite fille ?

– De mon grand-père de Lyon... Ce juge si sévère que ma mère a dû fuir... Sait-il que l'enfant de Valentine vit ici ?

La femme eut un geste de violente protestation.

– Non, bien sûr, qu'il ne sait rien !... Ta mère, les derniers temps, m'avait beaucoup parlé de lui... Elle ne voulait pas qu'il sache quelque chose de son mariage et de ta naissance... de ta naissance surtout !

« – Mon enfant ne doit appartenir qu'à son père... à lui seul, me répétait-elle.

« Quand tu es née et qu'elle s'est vue si faible, elle s'effrayait à l'idée que son père, apprenant ta naissance, pourrait venir te réclamer si elle n'était plus là pour te défendre.

« – Il ne faut pas lui confier ma Gyssie, Maryvonne ; il éteindrait son sourire ! Je ne veux pas que ma petite fille connaisse la grande maison sans joie et sans soleil, où j'ai eu

l'impression d'être enterrée vivante...

« J'ai dû promettre à ta maman que, jamais, je ne te donnerais à son père...

« Et j'ai tenu parole. Je me suis bien gardée d'écrire à Lyon, tu penses ! C'est à moi que ta maman t'a confiée... À moi seule !

– Tu as bien fait, Mamie, approuva Gyssie avec gravité. J'ai été plus heureuse auprès de toi que n'importe où ailleurs.

– Évidemment... Nous avons vécu bien tranquilles, toutes les deux... Cela ne m'empêche pas, quelquefois, de penser que ton grand-père était riche et que, normalement, sa fortune devait te revenir.

– Oh ! non, ne parlons pas de ça... Ma pauvre petite maman n'avait pas examiné du tout ce côté de la question ; je tiens à faire comme elle.

La vieille femme soupira :

– Ah ! c'est bien dommage que ta marraine ait été tuée dans ce stupide accident d'auto... Elle avait dit qu'elle assurerait ton avenir. Sa mort prématurée, sans testament, t'a causé un gros

préjudice, ma princesse !

Mais Gyssie, qui avait tendrement aimé sa marraine, ne voulait pas mêler les regrets qu'elle avait de sa mort à une question d'argent.

– Oui, approuva-t-elle. J'ai perdu une amie très chère et ce fut, en effet, un gros préjudice moral... la perte irremplacée d'un cœur aimant et sincère...

– Sous tous les rapports, cet accident fut un désastre, insista la nourrice avec entêtement. Tu ne t'en es pas rendu compte, peut-être. À dix-huit ans, la question matérielle ne se pose pas sous son vrai jour. M^{me} Le Kérec t'aimait comme sa fille et elle avait annoncé à tout le monde que tu serais son héritière. Quand son auto a été prise en écharpe par le petit train de la ligne de Tréguier et qu'on connut sa mort, chacun était persuadé que le château et ses terres te revenaient... Il fallut l'affirmation de M^e Houat pour se rendre à l'évidence. Aucun papier ne t'avantageait ; la fortune de ta marraine passait à l'un de ses neveux : un jeune homme, très riche déjà, qui était élevé aux colonies.

Gyssie avait pris le parti de laisser parler sa vieille compagne. Celle-ci continua donc ses explications :

– Cet héritier était en Cochinchine quand il apprit la mort de sa tante. Le notaire lui annonçait, en même temps, qu'il y avait une jeune fille au château qui était quasiment la fille de la défunte... Chevaleresquement, ce jeune homme décida que, jusqu'à sa venue en France, rien ne serait changé pour la petite princesse que sa tante avait recueillie.

– Je sais le reste, interrompit légèrement Gyssie. Le bon monsieur eut pitié de l'orpheline et, par l'intermédiaire de M^e Houat, il lui écrivit une belle lettre, l'assurant de toute sa sympathie. Il la priait de continuer à habiter Kerlan et de s'y considérer comme chez elle autant que du vivant de M^{me} Le Kérec. Ça, c'est presque un conte de fées ! Et si le Cochinchinois n'a pas offert, en plus, son cœur, son nom et ses dieux lares à la petite princesse bretonne, c'est que sûrement il est vieux, laid, en possession d'une épouse safran et d'une demi-douzaine de petits magots chinois

dont il agrandit tous les ans sa collection !

– Oh ! fit Maryvonne, scandalisée. Pourquoi veux-tu que ce brave homme soit un Cochinchinois ayant fait souche là-bas ?

– Moi ? Mais je ne veux rien du tout !... C'est toi, Mamie, qui t'illusionnes ! Quand tu m'as conseillé d'accepter l'offre et de demeurer au château, je t'entendais soupirer dix fois par jour : « Ah ! qu'il est donc regrettable que ce brave monsieur habite si loin... Le neveu de M^{me} Le Kérec est peut-être un garçon très bien... ! »

– Mon Dieu ! je disais ce que je pensais !

– Pas tout à fait, Mamie ; sinon, tu aurais ajouté en toute sincérité : « Un homme qui hérite de Kerlan et de toutes les terres qui s'y rattachent serait un beau parti pour Gyssie... Ça pourrait faire un très joli mariage. »

La jeune fille se mit à rire.

– Hein ! Mamie, combien de fois, tout bas, en toi-même, as-tu pensé cela ?

– C'est vrai, avoua la vieille femme. Ça me désolait que tu veuilles apprendre la

sténodactylographie pour devenir une employée.

– C'était raisonnable, puisque je suis sans famille et sans fortune.

– N'importe ! Quand je te voyais aller à Guingamp toutes les semaines prendre une leçon, j'avais le cœur serré ! Et tous les jours, des heures entières, que tu tapais sur ta machine, au pavillon.

– Moi, je suis contente d'avoir tenu bon. À présent, je puis gagner mon pain quotidien. Il faudra bien qu'un jour ou l'autre je me mette à travailler. Je ne vais pas, toute ma vie, être à la charge de la Chine !

– Oh ! rien ne presse. Quand le neveu sera venu ici, nous saurons ce qu'il aura décidé.

– Alors, Mamie, prépare-toi aux émotions ! Cet homme ne tardera plus guère à paraître, maintenant. Il a parlé de trois ans environ.

– Ça nous fait encore quelques mois, heureusement, ma princesse. D'ici là, il peut y avoir du nouveau.

L'entêtée petite vieille comptait toujours que

le père de Gyssie pouvait donner de ses nouvelles. Dans tous les cas, en quelques mois, sa « princesse » pouvait trouver à se marier et ne jamais avoir besoin de son talent à la machine à écrire.

La jeune fille avait compris l'allusion au retour de son père et son exubérance tomba d'un coup.

– Du nouveau ?

Elle n'y croyait plus, elle, à ce retour paternel.

Après vingt ans, il y avait des chances pour que Gys de Wriss ne reparaisse jamais. Il est vrai que, d'un autre côté, maintenant qu'elle avait lu le cahier de sa mère, elle se demandait si ce n'était pas à elle de rechercher le cher absent.

*

Quelques jours passèrent...

Gyssie était devenue grave.

Après les émouvants souvenirs remués à son

anniversaire, la jeune fille réfléchissait à tout ce qu'elle avait appris ce jour-là.

Rapprochant les confidences de Maryvonne du journal de sa mère, elle en venait à conclure que, du point de vue des lois françaises, sa naissance était illégitime et qu'elle n'avait peut-être pas le droit de porter ni le nom ni le titre de son père...

C'était l'inexpérience d'un maire de campagne, presque illettré, qui lui avait donné un état civil régulier et ce dernier, le cas échéant, pourrait, légalement, être contesté.

D'ailleurs, à côté de toutes les émotions sentimentales qu'elle avait éprouvées en ces derniers jours, cette découverte était de bien peu de poids. Que lui importait ce qui était illégal dans un pays et légal dans un autre ? Personne, jamais, vraisemblablement, ne soulèverait contre elle cette question d'état civil. La chose lui apparaissait donc être très secondaire.

Quelque chose de plus grave et de plus opportun hantait sa pensée durant les longues nuits où, ne pouvant trouver le sommeil, elle essayait de se tracer une ligne de conduite.

Avant tout, en effet, il convenait de bien saisir la pensée maternelle.

Sa mère avait écrit : « Pour ma fille, quand elle aura vingt ans... » C'est donc que la mère absente avait admis qu'à cet âge Gyssie pourrait savoir et agir...

En effet, la veille de sa mort, la malheureuse épouse avait bien précisé :

« Il faut que ma fille retrouve son père... »

Et à Maryvonne, Valentine Chauzoles avait dit encore :

« Mon enfant ne doit appartenir qu'à son père... à lui seul. »

Il était donc bien ancré dans la pensée de sa mère que Gyssie devait, dès qu'elle en aurait l'âge, rechercher et s'efforcer de retrouver ce père si beau, si séduisant, que sa petite maman avait tant aimé.

La première pensée de la jeune fille fut de s'adresser à la maison qu'avaient habitée ses parents.

La chère morte n'en donnait pas l'adresse dans

son journal, mais, par bonheur, elle avait conservé, avec leurs enveloppes, les deux lettres que son mari lui avait envoyées.

Gyssie, examinant toute la question, admettait même que, normalement, étant de retour à Paris, son père avait dû se diriger vers cette demeure pour y rechercher les traces de sa femme et de son enfant.

C'était donc par là, aussi, qu'elle devait commencer.

La jeune fille écrivit alors à la concierge de cette maison en posant le plus de questions possible.

La réponse ne se fit pas attendre, mais elle ne lui apprit rien.

Très correctement, la concierge s'excusait de ne pouvoir fournir aucun renseignement sur les gens ayant autrefois résidé dans l'immeuble. L'ancienne concierge était morte pendant la guerre et plusieurs autres lui avaient succédé. Quant aux locataires, aucun de ceux habitant actuellement la maison ne se rappelait les

personnes dont parlait la correspondante.

Gyssie eut un mouvement de désespoir au reçu de cette réponse. Elle comptait ferme sur une indication. Elle la considérait comme très importante, aussi bien pour son père que pour elle. Qui donc, maintenant, pourrait donner un renseignement à Gys de Wriss si lui-même cherchait encore sa famille ? Comment pourrait-il jamais savoir qu'il lui restait une enfant vivant au château de Kerlan, à Coatderv, en Bretagne ?

Évidemment, Marie-Yvonne Guillou et M^{me} Le Kérec avaient été infiniment bonnes pour l'orpheline et lui avaient réellement constitué une famille. Mais, pour que l'enfant pût retrouver son père, c'était à Paris, dans la maison où celui-ci avait vécu avec sa mère, que Gyssie aurait dû grandir.

Et la jeune fille se lamentait de cette impossibilité matérielle où son père et elle avaient toujours été de se rejoindre.

Heureusement, Gyssie, sous son apparente nonchalance, n'était pas fille à se laisser décourager longtemps. Elle ne possédait pas

notre exubérance latine ; elle était plus calme, plus silencieuse, que nos femmes de France, mais, en revanche, elle était aussi plus résolue et plus ferme que ne le sont, habituellement, les jeunes filles qui ne sont jamais sorties de chez elles.

— J'irai voir moi-même, décida-t-elle. Je vais aller à Paris.

Quand elle parla de ce projet à Maryvonne, la vieille femme leva les bras au ciel comme devant une abomination. Et Gyssie dut la convaincre en lui expliquant en détail toutes les raisons qui l'amenaient à cette détermination.

— Mais je ne pourrai pas t'accompagner, ma chère petite, gémissait Maryvonne, inquiète. Je suis bien trop vieille et le voyage à deux serait très cher.

— Tu es surtout trop utile ici, ma bonne Mamie, lui répondit la jeune fille. Qui donc garderait Kerlan que l'héritier de marraine nous a confié ? Et puis, tu as confiance en moi, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui, ma Gyssie. Je sais que tu es sage et raisonnable. Je crois même que tu saurais te débrouiller avec ce maudit métier de dactylo que tu possèdes à fond... Tout de même, tu aurais pu attendre la venue du neveu de M^{me} Le Kérec... Ce monsieur aurait pu faciliter les recherches...

– Qu'est-ce qu'il ferait de plus que moi ?

– Dame ! il est riche !

Mais Gyssie hocha la tête.

– Écoute, Mamie, renonce à tous ces beaux espoirs que tu roules dans ta tête. Cet homme ne nous doit rien. Si tous ceux qui héritent devaient entretenir toutes les personnes que leurs parents aimaient, l'héritage serait une chimère !... Une seule chose est sûre pour moi ; je puis, avec mon instruction, essayer de me tirer d'affaire dans la capitale, tout en cherchant, dans mes heures de loisir, les traces de celui que je désire retrouver ! Un prince étranger, cela ne doit pas tellement être difficile à joindre... À Paris, dans les ministères, on m'indiquera comment m'y prendre.

Et Maryvonne, le cœur gros, mais forcément

convaincue, dut accepter le départ de l'enfant qu'elle avait élevée.

Le prochain voyage de Gyssie fut bien vite connu dans le petit village de Coatsderv. M^e Houat, qui résidait au chef-lieu de canton, l'avait approuvé parce qu'il lui semblait naturel et raisonnable qu'une jeune fille sans fortune cherchât à assurer son indépendance par un travail régulier et rétribué ; mais l'abbé Palmech, qui avait fait faire à Gyssie sa première communion, fut moins enthousiaste.

Il redoutait, beaucoup plus que Maryvonne, la solitude et les difficultés que sa petite paroissienne allait rencontrer dans le grand Paris.

Ne dit-on pas que ce sont les jeunes filles naïves de Bretagne, qui, succombant le plus vite, forment la majeure partie des demoiselles légères que la préfecture surveille ?

Évidemment, Gyssie était très sérieuse ; mais, sait-on jamais quelles tentations peuvent assaillir l'innocence et la pureté ?

Cette idée le tourmenta si fort que le bon

recteur trouva une solution.

Là-bas, dans la capitale, vivaient de vagues cousins du défunt mari de M^{me} Le Kérec. Celle-ci ne les avait pour ainsi dire jamais fréquentés, mais l'abbé les connaissait assez pour leur recommander chaleureusement Gyssie.

L'excellent homme fit si bien et fut si élogieux de sa petite paroissienne, que M. et M^{me} Le Für offrirent une situation à Gyssie, dans leurs propres bureaux.

Il fut entendu que la jeune fille servirait de secrétaire à M. Le Für tous les matins. Elle aurait donc, pour elle, la liberté de ses après-midi. En échange de son travail, les Le Für la nourriraient et la logeraient sans lui donner aucune rétribution.

Maryvonne trouva qu'une telle offre n'était pas à dédaigner puisqu'elle assurait, en quelque sorte, un foyer à Gyssie, en même temps qu'elle lui donnait la possibilité de faire les recherches qu'elle souhaitait d'entreprendre.

– Oui, c'est très bien, fit la jeune fille, un peu

déçue pourtant de ne pas être rétribuée. Cependant, comme je ne pourrai circuler dans Paris, ni m'habiller, sans avoir un peu d'argent à moi, je vais me trouver encore à ta charge, ma bonne Mamie.

La vieille Nounou sut convaincre « sa princesse » que Kerlan, dont on leur laissait les revenus, rapportait assez, avec les légumes, les fruits et la volaille vendus au marché, pour qu'elle pût payer les modestes dépenses de Gyssie à Paris.

– Tu comprends, ma princesse, nous sommes nourries complètement sur les produits de la ferme ; alors, qu'est-ce que tu veux que je fasse de l'argent que je récolte, tous les samedis, à Guingamp ?

Gyssie ne demandait qu'à se laisser convaincre. Le cœur gros, mais l'esprit rempli de décision, la jeune fille, un matin, embrassa bien fort sa vieille nounou et partit pour Paris.

– Bonne chance, ma princesse. Écris-moi le plus souvent possible... et longuement.

— Tu auras un vrai journal, toutes les semaines.
Au revoir, ma Mamie, au revoir, ma bonne
Nounou !

*

L'accueil du ménage Le Für fut cordial et simple. Il enchantait la jeune fille.

Les amis de l'abbé Palmech lui avaient préparé une petite chambre au dernier étage de l'immeuble qu'ils habitaient, rue Franklin, près du Trocadéro. Cette chambre était à côté de celle de leur bonne et presque aussi petite. Néanmoins, Gyssie s'y sentit bien à l'aise et elle s'y plut tout de suite, car la vue était magnifique et s'étendait par-dessus les toits de la ville jusqu'aux confins de la région parisienne.

Tous les matins, l'orpheline allait au bureau de M. Le Für qui s'occupait d'assurances. Ce travail la retenait jusqu'à midi.

Quand sonnait l'heure du déjeuner, elle rejoignait le domicile de M^{me} Le Für et y

mangeait en compagnie de son patron et de sa femme.

C'était une heure agréable et reposante ; la cuisine était variée et le maître de la maison très en verve.

Si Gyssie avait eu plus d'expérience de la vie, elle eût remarqué que l'entrain de son mari agaçait la bonne M^{me} Le Für et que, parfois, celle-ci laissait percevoir certains signes de mauvaise humeur.

Mais la jeune fille ne pouvait pas savoir que son hôtesse était jalouse, son compagnon lui ayant déjà donné pas mal de motifs de l'être !

Non, Gyssie ne pouvait soupçonner les dessous du ménage Le Für. Le mari était pour elle un patron... rien qu'un patron ! C'est-à-dire quelque chose qui tenait du père de famille et du maître d'école !... Enfin, il était âgé d'une quarantaine d'années, ce qui, pour la jeune fille de vingt ans, l'assimilait presque aux vieux messieurs.

Tout ce qu'elle voyait, dans sa nouvelle vie,

c'est qu'elle avait trouvé tout de suite, à Paris, un foyer et des amis qui jouaient auprès d'elle, en quelque sorte, le rôle de famille. Et cet arrangement lui semblait parfait, puisque, ayant la liberté de ses après-midi, l'orpheline pouvait se livrer facilement aux recherches qu'elle voulait entreprendre.

Jusqu'ici, ses démarches n'avaient guère été fructueuses ; elle les faisait un peu au hasard, sans expérience, et se heurtant presque toujours, dans les ministères où elle était allée, à des huissiers qui l'éconduisaient ou qui, la renseignant mal, l'envoyaient à des endroits totalement étrangers au sujet de son enquête.

Le hasard allait lui fournir une bonne volonté plus éclairée, prête à se mettre à sa disposition.

Les Le Für recevaient beaucoup. Presque tous les soirs, ils avaient un ou deux convives à leur table. Ces jours-là, ils étaient fiers de présenter leur petite hôtesse à leurs connaissances, faisant sonner son titre de princesse.

C'est ainsi qu'un jour ils la présentèrent à un de leurs amis, grand voyageur qui arrivait de

l'étranger et n'était en France que depuis peu de temps.

La jeune fille entendit à peine le nom de celui qui s'inclinait correctement devant elle ; elle distingua seulement la taille élancée de l'invité et son regard clair et profond.

– Un joli garçon, pensa-t-elle.

Comme il se redressait, leurs yeux se croisèrent, fardant de rose les joues de Gyssie et mettant une lueur d'admiration dans les prunelles du nouveau venu.

À table, la jeune fille ne parlait guère. Elle écoutait surtout ce qui se disait autour d'elle. C'est ainsi qu'elle apprit que le jeune convive qu'on lui avait présenté avant le repas était un officier de marine. À ce titre et malgré son âge encore jeune, – trente-deux ans à peine – il avait déjà parcouru presque toute la surface de la terre.

Le beau garçon prit soudain, aux yeux de la jeune fille, une importance extraordinaire.

Lorsqu'on sortit de table, Gyssie saisit la première occasion pour interroger l'officier.

Justement, il buvait son café, debout à côté d'elle qui venait d'aider la maîtresse de maison à passer les tasses à chacun.

D'abord embarrassée pour parler la première, l'orpheline risqua un sourire auquel le voyageur répondit avec empressement.

– J'ai entendu parler de vos principaux voyages, monsieur, murmura-t-elle, un peu gênée. Vous avez vu énormément de contrées.

– Il n'est guère de pays que je ne connaisse, en effet, mademoiselle.

– Même l'Amérique du Sud ? interrogea-t-elle, toujours un peu timidement.

– Je connais très bien cette moitié de continent, affirma-t-il avec empressement.

– Alors, peut-être connaissez-vous Ampolis ?... Ou plutôt le Diamantino ?

– Ampolis ?

L'officier de marine avait eu une légère surprise. Il dévisagea la jeune fille.

– Ampolis ?... Non, je ne vois pas.

– C'est, je crois, une grande ville du Diamantino... La capitale.

– Je ne suis jamais allé dans ce coin-là. Je sais que ce pays existe aux limites assez mal définies des plateaux d'Arinos et du Mato Grosso... Je regrette de n'avoir jamais eu l'occasion de le parcourir, j'aurais été ravi de vous renseigner.

En parlant, il observait avec une extrême attention le fin visage de celle qui l'interrogeait. Gyssie était ravissante et très distinguée malgré sa grande simplicité. L'officier se sentait véritablement attiré par elle.

– Puis-je vous demander, mademoiselle, fit-il d'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent, comment ce pays, lointain et si mal connu, a l'avantage de vous intéresser ?

Très simplement et sans détour, Gyssie répondit :

– Mon père est originaire d'Ampolis... Il appartient à une vieille famille du Diamantino. Malheureusement, les événements politiques de là-bas... puis, la guerre en Europe, nous ont

séparés. Depuis, je cherche vainement à retrouver sa trace.

Pour corriger l'impression triste que pouvaient procurer ses confidences, elle ajouta avec une grâce souriante dont son interlocuteur parut apprécier toute la valeur :

– Aussi, vous voyez, j'interroge les voyageurs...

– Le voyageur est désolé de ne pouvoir mieux vous renseigner, répondit l'autre sérieusement.

Il ajouta, dans un besoin de la connaître davantage ou pour prolonger la conversation :

– Vous aussi, mademoiselle, vous êtes née là-bas ?

– Oh ! non, répondit Gyssie, amusée de la supposition. Je suis presque bretonne... ou tout au moins née en Bretagne, à Coatderv.

– Coatderv ? répéta l'inconnu comme s'il pensait à autre chose.

– Dans les Côtes-du-Nord, précisa l'orpheline. J'ai passé toute ma jeunesse au château de Kerlan, chez ma marraine qui était alliée, m'a-t-

on dit, à la famille Le Für... M^{me} Le Kérec, une excellente personne qui m'a élevée et aimée comme si j'étais sa fille... Peut-être connaissez-vous ce nom ?

Le jeune homme admira avec quelle grande simplicité Gyssie, pour faire connaître son origine, s'abritait tout de suite derrière un nom français honorablement connu. Aucune vantardise ni aucune fausse humilité dans le ton de la jeune fille et cependant, en quelques mots, elle avait fait comprendre tout ce qu'elle pouvait dire sur sa situation d'étrangère et d'orpheline élevée dans un bon milieu, grâce à la générosité d'une marraine fortunée.

– J'ai cru entendre M^{me} Le Für vous nommer « princesse », répondit-il seulement. Était-ce bien à vous qu'elle s'adressait en donnant ce titre ?

– Oui, fit Gyssie, un peu gênée. Princesse d'Ampolis... Mais je me nomme Gyssie de Wriss.

– Princesse d'Ampolis, répéta le jeune homme, songeur. C'est un titre très beau, très brillant, que vous portez admirablement bien... M'est-il permis de vous en féliciter,

mademoiselle ? Vous êtes une très jolie princesse, ce qui ne gâte rien !

Gyssie était devenue toute rouge en entendant ce compliment appuyé d'un regard respectueux, mais ardent.

– Oh ! balbutia-t-elle... Une petite princesse très simple et sans prétention... Je remplis les fonctions de secrétaire chez M. Le Für, vous voyez que je n'ai rien de très brillant.

Une véritable surprise se peignit sur les traits de l'officier de marine.

– Une secrétaire ? fit-il en arquant ses sourcils bruns.

– Mais oui, une simple sténo-dactylo, précisait-elle gaiement.

– Pardonnez-moi, mais j'avais cru comprendre, tout à l'heure, que vous habitiez le château de Kerlan !

– J'y demeurais encore, il y a quinze jours. J'y ai toujours ma chambre et ma nourrice y garde encore ma place. C'est ce que vous aura dit M^{me} Le Für. Mais j'ai vingt ans maintenant, et ce

château n'est pas à moi. Il faut que je m'habitue à gagner ma vie, puisque, en l'absence de mon père, je suis absolument sans fortune.

Un nuage avait assombri le front de l'officier de marine.

Machinalement, comme il redressait sa taille et comme il regardait Gyssie d'un peu haut, à présent, elle crut soudain que son interlocuteur était déçu de ne trouver en elle, malgré son titre splendide, qu'une orpheline désargentée.

Cette pensée voila le doux sourire féminin.

– Quand je suis à Paris, je viens très souvent voir mes vieux amis Le Für, disait cependant l'officier. J'espère donc, mademoiselle, avoir le plaisir de vous retrouver souvent ici.

– J'en serai charmée, monsieur, fit-elle sans élan, peut-être même avec tristesse.

Pour la première fois de sa vie, Gyssie sentait monter en elle une mélancolie à la pensée qu'elle était véritablement pauvre.

Une seconde pensée, formulée également pour la première fois, l'atteignit aussitôt et lui fit

pousser un gros soupir :

– Et cependant je suis de bonne famille... Mon père est prince et mon grand-père maternel était juge au tribunal...

Cette observation qui lui traversait le cerveau la réconforta un peu.

La conversation entre les deux jeunes gens en resta là. M^{me} Le Für approchait et l'on parla d'autre chose.

Lorsque les invités furent partis, la jeune femme demanda à Gyssie :

– Comment trouvez-vous notre ami Le Gurum ?

– De qui donc parlez-vous, madame ?

– De notre ami Alex, si vous préférez... L'officier de marine.

– Ah ! il s'appelle Alex... Comment dites-vous son nom de famille ? ajouta la jeune fille qui l'avait mal compris quand M^{me} Le Für lui avait présenté l'officier.

– Oh ! Le Gurum n'est pas un nom de famille,

intervint M. Le Für en riant, c'est presque un nom national ! La moitié des Bretons s'appellent ainsi ! Nous ne manquons pas de tonnerres chez nous, vous voyez, même sans qu'ils soient de Brest.

Comme Gyssie restait sérieuse, sans comprendre, il expliqua :

– Le Gurum veut dire : « tonnerre ». Ça résonne de tous les côtés, en Bretagne. Il y en a partout et les « tonnerres de Brest » pourraient aussi bien être de n'importe où.

M. Le Für était satisfait de sa plaisanterie et Gyssie en sourit poliment.

Elle n'attacha pas d'autre importance à ce nom, mais l'image du jeune officier flotta, malgré elle, bien souvent dans sa mémoire.

D'ailleurs, elle eut l'occasion de le revoir assez souvent chez les Le Für où, comme il le lui avait dit, il semblait se plaisir particulièrement.

Ils furent très vite camarades et Gyssie put se rendre compte que son manque de fortune ne nuisait pas à leur mutuelle sympathie. Au

contraire, le jeune marin s'efforçait, en toute circonstance, de briser la glace et de mettre Gyssie en confiance avec lui. Après une demi-douzaine de rencontres chez les Le Für, on eût dit que les deux jeunes gens étaient des connaissances de longue date et qu'une bonne vieille amitié les unissait depuis des années.

Gyssie, bien élevée, restait, cependant, instinctivement réservée vis-à-vis d'un camarade du sexe opposé du sien ; pendant qu'Alex Le Gurum, s'il ne savait pas éteindre la flamme de ses yeux quand il regardait l'orpheline, s'efforçait néanmoins de demeurer infiniment correct et impeccable avec elle.

*

Gyssie était allée à la maison qu'avait habitée sa mère. Elle savait que la concierge était changée, mais elle se disait que celle qui était là maintenant avait peut-être reçu la visite de son père. Elle voulait aussi, en montrant la photo de

ses parents, essayer d'éveiller la mémoire des locataires d'avant-guerre ou celle des commerçants voisins pour obtenir quelque utile renseignement.

Son espoir fut vite déçu : l'immeuble avait été remis à neuf et, pour faire les travaux, on avait évacué tous les vieux locataires.

Chez les commerçants, le résultat fut aussi infructueux. L'orpheline évoquait une époque trop lointaine pour qu'un visage pût être reconnu. Si Gyssie avait été au courant des habitudes de ses parents, elle eût jugé inutile cette dernière recherche, Gys de Wriss et sa femme évitant d'aller chez les commerçants de leur quartier afin de ne pas révéler autour d'eux la modestie de leurs achats.

En écrivant à Maryvonne ce premier insuccès, Gyssie ne semblait pas découragée. Elle avait une volonté unie et tenace et ne connaissait pas les hauts et les bas par où s'épuisait l'énergie plus nerveuse de sa mère.

Après cet échec, sans se décourager, elle décida de retrouver le docteur Maudoire, dont il

était question dans le journal de Valentine Chauzoles.

Sa première pensée fut d'aller s'informer de lui à l'hôpital franco-américain où il avait été interne et où sa mère l'avait connu.

Mais la guerre avait passé. L'hôpital portait un autre nom et, depuis l'armistice, avait changé de direction et de personnel. Là non plus, elle ne put recueillir aucune indication.

Elle songea alors à aller puiser quelques renseignements à l'École de médecine. Là, au moins, supposait-elle, on devait pouvoir retrouver les traces des anciens élèves ; le nom de Maudoire ne devait pas y être inconnu.

Elle ne savait pas trop à qui elle devait s'adresser pour cela ; mais, en quittant l'appartement des Le Für, cet après-midi-là, elle se disait qu'elle allait commencer par pousser une pointe jusqu'à la Faculté de médecine. Sur place, elle verrait à faire ce qui lui paraîtrait le mieux.

Tout en réfléchissant à ces diverses démarches, elle s'acheminait vers le Trocadéro,

pour y prendre un autobus.

Comme elle tournait le coin du palais, elle se heurta à Alex Le Gurum, qui poussa une exclamation joyeuse en la voyant.

Une rencontre avec l'officier de marine était toujours un plaisir pour Gyssie, mais c'était la première fois qu'elle le voyait en dehors de l'appartement des Le Für.

Amicalement, les deux jeunes gens échangèrent une poignée de main.

— La bonne aubaine ! s'écriait Alex en affectant une grande surprise. Je ne savais quoi faire de mon après-midi et voici que le hasard bienfaisant met sur ma route une aimable compagnie.

Le hasard avait peut-être bon dos, les sorties de Gyssie ayant lieu tous les jours, très régulièrement, aux mêmes heures.

Mais Alex souriait et la jeune fille ne soupçonna pas une seconde que cette rencontre pût être préméditée.

À vingt ans de distance, la même comédie

recommençait. Comme Gys de Wriss, autrefois, avec la mère, Alex Le Gurum agissait avec la fille... Gyssie ne fit aucun rapprochement. Et quand, plein de prévenances, le jeune homme offrit de l'accompagner, elle n'eut pas une hésitation.

– Oh ! volontiers, fit-elle, avec plaisir. Je vais même tout de suite vous mettre à contribution...

– À vos ordres, dit-il, ravi.

Avec sa belle confiance et sa loyale franchise, l'orpheline expliqua :

– Je suis un peu embarrassée pour aller chercher un renseignement à l'École de médecine, voulez-vous m'aider ?

– Très volontiers. De quoi s'agit-il ?

– De retrouver un médecin.

– De Paris ?

– Je ne sais pas où il habite actuellement. Il y était interne en 1914...

– Diable !... Dans quel hôpital ?

– L'hôpital n'existe plus... J'y suis allée sans

résultat.

– Ça me semble assez difficile, alors... Enfin, essayons... Tout d'abord, avant de courir à l'École de médecine, nous pourrions consulter un annuaire médical.

– Voilà une idée que je n'aurais pas eue. Ce recueil doit, en effet, comporter tous les noms et toutes les adresses des médecins exerçant actuellement en France.

– Nous allons voir, fit simplement Alex.

Pour traverser la place du Trocadéro, l'officier de marine passa sa main sous le bras de Gyssie, qui devint toute rouge de cette privauté ; mais, comme justement son compagnon ne montrait aucune familiarité et semblait tout bonnement préoccupé de la diriger entre les voitures, elle ne retira pas son bras de la main brûlante qui le maintenait.

L'annuaire, qu'ils finirent par trouver dans une grande pharmacie moderne, indiquait dix médecins portant le même nom.

– Mon Dieu ! fit Gyssie, prête à se décourager,

jamais je n'arriverai au but ! Comment savoir lequel de ces dix médecins est le bon ?

Mais Alex ne se troubla pas. Il releva patiemment les noms, les adresses et les renseignements essentiels sur chacun.

– Nous allons procéder par élimination, dit-il. Peut-être n'est-il pas indiscret de ma part de vous demander certaines caractéristiques de ce docteur... Et aussi quelles sont les raisons qui vous font le rechercher. Je pourrais vous aider plus efficacement si j'étais au courant...

Le regard clair d'Alex était si droit que Gyssie n'eut qu'une brève seconde d'hésitation.

– Soit, je vous dirai tout... Mais ce sera long... C'est toute une histoire... Aurez-vous la patience et le temps de l'entendre ?

– Pour vous écouter, mademoiselle Gyssie, j'ai toute la vie devant moi, répondit le jeune homme en souriant. Mais cherchons un endroit plus confortable que la rue, par ce temps incertain. N'accepteriez-vous pas de prendre une tasse de thé avec moi, dans un quelconque café

de ce quartier ?

Avec la même simplicité, Gyssie accepta.

L'après-midi n'était pas avancé et l'heure du thé loin d'être arrivée ; aussi, dans le petit salon d'une pâtisserie modeste et correcte où ils entrèrent, se trouvèrent-ils seuls. C'était tout ce qu'ils pouvaient désirer de mieux.

Bien installée près d'Alex, au fond de la salle déserte, Gyssie parla.

Elle résuma dans les grandes lignes et avec une exquise délicatesse la vie de Valentine Chauzoles, son étrange mariage, ses malheurs et sa mort.

Alex écoutait avec surprise ce singulier récit ; une émotion intime le poignait quand la jeune fille parlait de l'amour de ses parents, des promesses sacrées du père et de la belle confiance que la morte avait mise en son compagnon. La vérité nous oblige à dire qu'il était même un peu gêné quand, l'amour filial de Gyssie laissant déborder son cœur par quelques mots affectueux dits machinalement en parlant de son père, il

s'apercevait que la jeune fille partageait complètement l'ultime confiance que la mère avait mise en l'homme qu'elle aimait.

C'est que l'officier de marine, depuis sa première conversation avec l'orpheline, s'était mieux renseigné sur le Diamantino. Il savait que, vers 1887, un aventurier du nom de Jules Marin, originaire de Malakoff, y avait établi la république de « l'Amazone Indépendante », avec un conseil de gouvernement qui siégeait à Paris. Mais, depuis cette époque, ce territoire avait connu bien des vicissitudes. De malheureux Français y étaient allés mourir de misère plus encore que de maladie.

Or, Alex ne voyait pas très bien comment une véritable dynastie, d'origine hollandaise, pouvait avoir existé là-bas. Le nom même d'Ampolis n'était pas cité parmi les quelques agglomérations sans importance de ce territoire. Un seul détail, dans cette abracadabrante histoire, donnait quelque possibilité à l'existence d'un État libre du Diamantino, c'est qu'au début du siècle l'Angleterre avait accepté les lettres de créance

de l'un de ses représentants, bien que certaine convention franco-brésilienne attribuât ce pays au Brésil.

Plusieurs fois, au cours du récit de Gyssie, l'officier de marine fut tenté d'interrompre celle-ci et de lui dire ce qu'il pensait tout bas.

De crainte de lui faire de la peine, en sabotant ses illusions, de crainte aussi de commettre, malgré ses apparences, un jugement trop sommaire sur le père de la jeune fille, Alex domina son impulsion et écouta, jusqu'au bout, les confidences de sa compagne.

Mais quelle extraordinaire histoire ! Et comment croire à la bonne foi de Gys de Wriss ?

Certes, Alex ne voulait ni choquer ni décevoir l'adorable et confiante Gyssie en lui disant tout ce qu'il pensait de la légation d'Ampolis et de ce mariage que sa chère maman avait pris tellement au sérieux.

La moins désobligeante des suppositions que ce récit faisait naître en lui, c'est que l'étudiant en droit international avait dû être sincèrement épris.

L'idylle, commencée en véritable mystification, s'était achevée en amour profond et sérieux.

Cette hypothèse semblait d'autant plus vraisemblable que, probablement, la mère de Gyssie possédait le même charme ensorcelant que sa fille... que cette enfant fière et confiante qui croyait, avec une foi candide comme avec une loyale sincérité, au « rang illustre de son père » et à son titre de princesse... Ce titre qui lui allait si bien et qu'elle portait véritablement comme une personne de sang royal.

Non, Alex ne voulait pas troubler cette âme d'enfant, droite et croyante, dont il commençait à être éperdument amoureux... Pour rien au monde, il n'eût voulu mettre une ombre dans ce beau regard clair qui se levait vers lui avec tant de confiance et de sécurité.

Au contraire, il allait s'en tenir exactement à ce qu'elle lui disait et entrer dans le jeu, lui aussi... C'est-à-dire essayer de croire réellement que tout, dans le mariage de Valentine Chauzoles, s'était passé régulièrement.

Et, parce que son visage semblait accepter

toutes les explications de Gyssie, parce qu'il lui promettait très sérieusement de l'aider à retrouver Gys de Wriss, les grands yeux de la jeune fille se levèrent sur lui, illuminés de joie et de confiance.

– Oh ! monsieur Alex, comme je suis heureuse que vous vouliez bien m'aider... Vous, un homme qui connaissez Paris et avez l'expérience des écoles, du quartier Latin, des ministères, de toutes ces choses que j'ignore et dont je saisis à peine le rôle ou le fonctionnement...

Elle le regardait et Alex, tout frissonnant sous ce regard très pur posé sur le sien, se sentait possédé d'amour. Il aurait promis d'atteindre le ciel et d'y décrocher la lune pour faire durer le délicieux émoi qui le secouait. Il dut se contraindre pour ne pas dire les mots ardents qui lui brûlaient les lèvres et ses poings se crispèrent sous la table, dans le besoin de se raidir pour ne pas prendre dans ses bras celle qui, assise à ses côtés, le troublait si intensément, mais qu'un mot familier eût effarouchée et fait fuir.

Quel effort sur lui-même il dut faire pour laisser passer de sa gorge desséchée cette

insignifiante réponse :

– Laissez-moi, petite Gyssie, m'occuper de la question des médecins. Vivez bien tranquillement d'ici à ce que je vous apporte le renseignement désiré.

– Mais, comment allez-vous faire ?

– Je vais écrire, dès maintenant, à tous ces docteurs portant le nom de Maudoire... Soyez tranquille, je ne dirai pas la vraie raison qui me fait agir... Je serai très prudent.

– Cela va vous donner beaucoup de mal, monsieur Alex...

– Oh ! la peine n'est rien. Pour vous, petite Gyssie, qu'est-ce que je ne ferais pas ?

Sa voix tremblait d'émotion contenue.

Mais l'orpheline, tout à ses filiales recherches, ne paraissait même pas s'en apercevoir.

– À moi, à une jeune fille, disait-elle, ils ne m'auraient peut-être pas répondu. C'est tellement suspect, une femme qui recherche l'adresse d'un homme disparu... Tandis qu'on vous dira tout de suite la vérité, à vous, monsieur Alex.

– Oui, on me répondra sûrement, approuva-t-il. Mais, petite Gyssie, puisque je suis maintenant votre ami... quelque chose comme un grand frère prêt à vous aider et à travailler pour vous, continuerez-vous à m'appeler monsieur Alex ? Ne trouvez-vous pas qu'une sœur... ou mieux encore, qu'entre camarades comme nous sommes, vous pourriez éviter le « monsieur » dont vous faites si cérémonieusement précéder mon nom ? Comme ce serait gentil de votre part de me dire tout bonnement : « Alex... »

– Oh ! Je n'oserais pas ! protesta-t-elle, rougissant instinctivement.

– Pourquoi ? J'ose bien vous nommer Gyssie, moi ! Vous me donneriez l'illusion que je ne suis pas tout seul... que j'ai dans la vie une petite sœur aimante et confiante... Voilà ! Il me semblerait presque que je recherche avec elle le père que nous aurions perdu. Hein ? petite Gyssie, comme elle serait belle, entre nous, l'illusion de ces liens fraternels !

Gyssie ne répondit pas tout de suite. Les coudes appuyés sur la nappe bleue de la table,

elle laissa un moment ses yeux errer sur les quelques couples qui garnissaient maintenant le salon de thé. Puis, les reportant sur son compagnon :

– Un grand frère ? fit-elle enfin, sortant de sa songerie. Oui, c'est bien ainsi que je pense à vous. C'est vrai, Alex. Il me semble que je vous considère réellement comme un grand frère en qui j'aurais confiance et que j'aimerais beaucoup.

De nouveau, le jeune homme se troubla sous ce regard de femme.

Un élan le jeta vers la jeune fille et il lui saisit la main qu'il porta longuement à ses lèvres.

– Gyssie, ma petite sœur... ma petite Gyssie chérie...

La passion le faisait divaguer. Il se ressaisit prudemment parce que la main féminine, déjà, se dérobaît à la caresse trop prolongée de la bouche masculine.

Mais s'il avait vu le regard troublé et profond dont, un instant, l'avait enveloppé inconsciemment la jeune fille, il aurait connu

subitement la délicieuse griserie de toutes les espérances.

Pour la première fois de sa vie, la petite princesse de vingt ans venait, sans s'en rendre compte, de vibrer au contact d'un homme.

Et naïvement, son cœur s'épanouissait, car elle pensait :

– Oh ! que c'est bon d'avoir un frère !... Et comme je vais bien l'aimer, ce grand frère Alex que le Ciel a mis si heureusement sur ma route !

*

Comme tous les matins, Gyssie venait d'entrer dans le somptueux bureau de M. Le Für, où elle remplissait très diligemment ses fonctions de secrétaire. Il lui semblait que du zèle et même du dévouement de sa part étaient tout naturels pour reconnaître la manière cordiale et affectueuse dont elle avait été accueillie dans la maison de ces braves gens.

Joseph Le Für se montrait avec elle plutôt un

ami qu'un patron. Gyssie lui en était reconnaissante, sans aucune arrière-pensée. Quant à sa femme, bien qu'elle fût parfois un peu nerveuse, par caractère ou par santé, elle s'était toujours montrée réellement bonne pour la jeune fille.

La tâche journalière de Gyssie consistait à prendre en sténo le courrier que le « patron » lui dictait dès son arrivée ; puis, elle recopiait les lettres à la machine à écrire. Quand Joseph Le Für sortait pour ses affaires, Gyssie restait seule pendant la fin de la matinée ; avant de partir, elle déposait le courrier « à la signature » sur le bureau du directeur et elle s'éloignait souvent sans voir ce dernier.

Depuis quelque temps, cependant, M. Le Für restait assez souvent jusqu'à l'heure du départ de la jeune fille. Et ces jours-là, ils rentraient ensemble pour déjeuner. Malgré son ingénuité, Gyssie avait fini par remarquer que la mauvaise humeur de M^{me} Le Für coïncidait avec ses retours en compagnie de son mari.

Étonnée et surprise d'une telle découverte

qu'elle s'expliquait mal, elle s'arrangea pour arriver seule à la maison. La pensée qu'une femme mariée pût être jalouse d'elle lui était odieuse et amenait parfois la jeune fille à se demander si elle ne ferait peut-être pas bien de chercher une autre situation.

*

Ce matin-là, Gyssie s'était mise à la machine et Joseph Le Für, après avoir dicté son courrier, ne s'en allait pas.

Il était assis à son bureau et ses doigts tapotaient nerveusement un coupe-papier dont il ne se servait pas. Le journal étalé devant lui ne semblait pas non plus absorber son attention.

Une ou deux fois, avec un regard de biais vers sa secrétaire, il demanda dans une sorte d'impatience :

– Avez-vous fini, mademoiselle ?

– Pas encore, répondit Gyssie, sans même s'apercevoir de l'agitation du patron.

La dernière ligne tapée, elle rassemblait tout le courrier lorsque Joseph Le Für lui dit d'un air légèrement hésitant :

– J'avais oublié... J'ai encore une lettre à vous dicter... une lettre plus... intime ! Je vous rappelle que les secrétaires sont liées par le secret professionnel... Vous voudrez donc bien ne pas en parler chez moi.

– Je n'ai pas à parler des choses de mon travail, répondit la jeune fille, absolument interloquée.

Elle reprit son bloc, son crayon et, machinalement, s'attachant plus au son qu'au sens des mots, comme cela arrive en sténographie, elle se mit à écrire les phrases que l'homme lui dictait... Cependant, les termes en étaient tellement insolites qu'elle fut obligée d'y faire attention. Elle en fut même assez gênée.

Qu'est-ce que cela voulait dire ? Qu'est-ce qu'il lui prenait, au patron, de faire taper une lettre comme celle-là par sa dactylo ? Une lettre d'amour !

À mesure qu'elle sténographiait ces mots à la fois ampoulés, prétentieux, mais assez inconvenants, Gyssie rougissait de déplaisir... Ou parfois, tant cette lettre lui semblait ridicule, elle avait envie de rire.

Naturellement, elle ne manifesta pas ces diverses impressions.

Impassible en apparence, elle se mit, lorsque M. Le Für eut fini de dicter, à dactylographier cette étrange missive.

Vivement, ses doigts fuselés tapaient les touches blanches et, indifférente à l'air étrange qu'avait le patron ce matin-là, elle ne tourna pas une seule fois la tête de son côté.

Lorsque la lettre fut finie, avec le même naturel que lorsqu'il s'agissait d'une correspondance commerciale, Gyssie demanda :

– Dois-je mettre l'adresse, monsieur ? Ou vous chargez-vous de l'écrire vous-même ?

– Mettez-la, dit Le Für qui continuait de la regarder en dessous.

Et, comme elle restait immobile, attendant une

explication, il ajouta assez brusquement en se levant :

– Mettez... Vous pouvez mettre la vôtre !

Il la fixait hardiment maintenant, attendant qu'elle réagît.

La jeune fille s'était sentie rougir, mais elle n'avait pas bronché. Malgré sa stupeur, elle pensa tout de suite qu'elle devait affecter de croire à une plaisanterie.

Et, pour éviter le regard de cet homme qui ne perdait pas un seul de ses gestes, elle s'était un peu détournée de lui. Puis, pliant la fameuse lettre, elle la glissa dans une enveloppe et la déposa sans affectation sur le reste du courrier.

Sa tâche terminée, à présent, elle rangea sa machine et ses petites affaires, sans plus s'occuper du regard fixé sur elle.

En réalité, elle étouffait de honte et d'indignation, et elle avait hâte d'être dehors pour respirer à son aise et pour réfléchir à la singulière situation que l'inconvenance du patron créait pour elle.

Aucune autre parole n'avait été échangée entre Gyssie et celui-ci, mais la jeune fille resta troublée tout le jour. Elle sentait que sa présence dans cette maison allait devenir impossible. Mille petits faits que sa belle et loyale innocence n'avait pas remarqués sur le moment lui revenaient à la mémoire.

Par instants aussi, cette histoire lui semblait si laide et si stupide qu'elle voulait croire encore à une plaisanterie de mauvais goût.

En tout cas, elle se félicitait de l'attitude indifférente et distante qu'elle avait eue avec Le Für et elle espérait que celui-ci, ayant compris, n'insisterait plus.

Son attente fut déçue. Le lendemain matin, à son arrivée au bureau, elle trouva le patron déjà installé à sa table de travail. Il lui dicta son courrier comme d'habitude, mais d'un air assez froid qui n'eût pas semblé extraordinaire à l'orpheline si rien ne s'était passé la veille.

— Très bien, se réjouissait en elle-même Gyssie. Il aura compris. Tant mieux ! C'est tellement ridicule et désagréable, une histoire

pareille !

Lorsque ce fut fini, elle se dirigea comme tous les jours vers sa machine à écrire. Ayant soulevé l'enveloppe de toile cirée qui la préservait de la poussière, elle aperçut, bien en évidence sur le clavier, une lettre... La fameuse lettre ! Cette fois, il y avait une adresse écrite de la main de Joseph Le Für lui-même... Une adresse étrange, ainsi conçue :

« À celle dont la grâce et la beauté souriantes ont troublé ma raison. »

Cette fois, Gyssie ne pouvait plus ne pas comprendre.

Un instant interdite, la jeune fille se sentit tout à coup remplie d'indignation ; comment, cet homme en qui elle avait confiance, celui qui avait offert à l'abbé Palmech de la recevoir dans sa maison et de la protéger contre tous les dangers de la grande ville, cet homme osait, le premier, lui manquer de respect !... C'était par trop ignoble !

Et puis, enfin, il était marié ! Dans quelle

situation honteuse la mettrait-il, elle, à son propre foyer, entre lui et cette jeune femme qui l'avait si bien accueillie ?... C'était une abomination !

Faisant effort pour maîtriser la violence de son indignation, Gyssie se dirigea vers la table de son directeur et posa devant lui la lettre ignominieuse.

Puis, d'un ton qu'elle réussit à garder calme :

– Je veux croire, monsieur, dit-elle, que vous avez égaré cette lettre.

Il la fixa de ce même regard équivoque dont il usait avec elle depuis quelques jours. Et, affectant de marivauder, il dit, la bouche en cœur :

– Peut-être ai-je égaré mon cœur... Ne l'auriez-vous pas trouvé, petite Gyssie ?

La jeune fille fronça le sourcil.

Ce nom intime qu'Alex Le Gurum prononçait avec tant de respect que celle qui le portait n'en était pas froissée, devenait dans la bouche de son directeur une outrageante familiarité.

Un vif incarnat couvrit les joues juvéniles de l'orpheline et, toute vibrante de colère, elle observa d'un ton très dur :

– Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur, je ne vous comprends pas.

Joseph Le Für semblait disposé à la patience.

– Me faut-il parler plus clairement, Gyssie ? Pourquoi ne voulez-vous pas me comprendre ?

Elle espérait l'arrêter et répondit encore :

– C'est inutile, monsieur, ne continuez pas.

Mais Le Für insistait, très excité et très pressant, maintenant :

– Voyons, Gyssie, écoutez-moi ; supposez que cette lettre soit pour vous... Non, ne vous en allez pas !...

Il s'était levé et avait saisi la main de la jeune fille.

– Je vous en prie, écoutez-moi...

Gyssie essaya brusquement de se dégager.

Elle était devenue très pâle et ne dominait plus l'indignation qui, littéralement, l'étouffait.

– C'est odieux ! s'écria-t-elle. Ah ! laissez-moi ! Vous êtes un misérable !

Une gifle retentit qui fit lâcher prise à Le Für.

– Je pars tout de suite ! criait Gyssie. Je ne resterai pas une minute de plus ici ! C'est abominable !

Elle avait saisi son manteau, ses gants, son chapeau, et déjà elle ouvrait la porte quand Joseph Le Für, dégrisé, eut peur du scandale qu'elle pouvait faire chez lui. Il la retint d'un geste.

S'efforçant au calme, il dit d'un ton assez naturel, bien qu'il fût sérieusement inquiet :

– Très bien, mademoiselle. Si vous le désirez, vous partirez. Je ne puis vous retenir. Mais je vous demande de ne pas faire de scandale auprès des miens.

– Je n'ai aucun ménagement à prendre avec vous, répliqua-t-elle durement.

– Vous n'avez pas le droit, cependant, de faire de la peine à ma femme... Vous comprenez ? Comment lui expliquerez-vous ce départ brusque ?... Promettez-moi, pour elle, que vous rentrerez déjeuner...

Ces mots ajoutèrent à l'indignation de Gyssie un sentiment de mépris plus accentué ; mais elle pensa à la douce M^{me} Le Für qui ne devait pas supporter les conséquences de cette scène. Elle en eut pitié.

— Soit, dit-elle. Je déjeunerai chez vous, à midi ; mais je trouverai une raison pour partir ce soir.

Et, sans ajouter un mot, elle sortit.

*

Le Für avait eu le tact de téléphoner, au moment où l'on se mettait à table, qu'une affaire le retenait dehors et que sa femme ne devait pas l'attendre pour déjeuner.

Gyssie ne l'avait donc pas revu, lorsque à deux heures elle sortit pour retrouver Alex qu'elle rencontrait tous les jours à présent.

Bien qu'elle ne fût en rien responsable de l'audace de Le Für, l'orpheline éprouvait une véritable gêne à lui raconter les incidents de la

matinée dans leurs détails.

Elle lui dit simplement :

– Il va falloir encore que vous aidiez votre petite sœur, Alex... Je vais avoir besoin... et tout de suite !... de me chercher une situation.

– Comment, une situation, mon amie ?... Ne travaillez-vous plus avec Joseph Le Für ?

– J'ai terminé mon service de secrétaire, chez lui, ce matin.

Alex regarda la jeune fille avec étonnement :

– Qu'est-ce qu'il y a eu, Gyssie ?

– Oh ! rien. C'est une idée qui m'est venue.

L'officier de marine craignait de deviner.

– Vous avez pris cette décision bien vite, Gyssie ? dit-il, un peu inquiet.

– Oui... Il est des cas où il vaut mieux ne pas insister : nous différons d'avis, mon directeur et moi... et, comme je crois que nous ne pourrons jamais nous mettre d'accord, il vaut mieux se séparer.

– Cela dépend... Vous n'étiez pas d'accord sur

quoi ?

Gyssie hésita un peu, cherchant ses mots :

– Sur... Mon Dieu ! c'était à propos d'une question de psychologie... Ce n'est pas très intéressant.

– Vous n'avez pas confiance en moi, ma grande amie ? reprocha doucement le jeune homme.

Alors, croyant percevoir un peu de tristesse dans le ton de son compagnon, elle expliqua :

– Oh ! comment pouvez-vous croire cela, Alex ? Mais vraiment, c'est un sujet de controverse bien déplaisant entre une secrétaire et son patron. M. Le Für soutient qu'une jeune fille pauvre doit s'attendre à ce qu'on lui manque de respect... Tout le monde... Même ses chefs ! Comprenez-vous ? Moi, je suis d'un avis contraire... Et comme je suis inébranlable dans mon opinion... il vaut mieux que je parte.

– En effet, dit Alex qui avait compris plus que la jeune fille n'en avait dit. Ce pauvre Le Für est incorrigible ! Il ne respecte rien et ne semble pas

comprendre qu'il existe des jeunes filles honnêtes que les hommes doivent ménager... Cet individu est odieux... Oser vous dire cela à vous, Gyssie ! À vous !

– J'ai été profondément désillusionnée, avoua l'orpheline avec tristesse. Un homme marié !... J'étais véritablement naïve jusqu'ici... Figurez-vous, Alex, que je m'imaginais qu'étant en possession d'une femme légitime... Et parce que j'étais reçue chez lui... Bref !... Je me croyais en sécurité et, réellement, l'idée de me méfier de lui ne me serait pas venue... J'ai été sotte, n'est-ce pas ?

– Non, Gyssie, vous étiez propre !... Ce qu'il n'est pas, lui ! Le Für est un mufle ! Marié ou célibataire, un homme de cœur respecte la jeune fille qu'on lui a confiée !

Il était indigné et profondément ému.

– Vous ne pouvez pas rester plus longtemps dans cette maison. Je ne veux pas vous savoir exposée à de pareils outrages !

– Ah ! certes ! Je ne puis plus rester chez lui.

Je suis contente, Alex, que vous soyez de mon avis... Il me serait impossible de vivre dans de telles conditions, même si cet homme était correct désormais. Seulement, ce qui me semble très difficile, c'est d'avertir M^{me} Le Für de mon départ. Elle n'est pas responsable de la légèreté de son mari et je ne voudrais pas lui faire de la peine !

– Évidemment ! Elle, il faut l'épargner ! Mais j'estime que vous ne devez pas hésiter à quitter sa demeure... Le plus tôt sera le mieux...

Il réfléchit quelques secondes.

– Vous allez préparer immédiatement un mot... Vous avertirez cette dame que vous êtes appelée subitement loin d'ici... Que vous devez partir pour la province.

– Vous me conseillez de m'éloigner d'elle sans prendre congé ?

– Il me semble préférable que vous évitiez des explications. J'ai peur que vous ne sachiez pas, verbalement, expliquer les motifs de votre départ... Votre mot simplifiera tout.

– En effet ! s'écria Gyssie, après un silence de méditation. Votre idée est excellente ! J'avais justement envie d'aller passer quelques jours à Lyon... Je pourrai donc donner cette raison sans mentir.

Mais Le Gurum avait sursauté. Gyssie entraînait trop bien dans le rôle qu'il lui traçait.

– Partir ! Pour quoi faire ? Vous n'êtes pas du tout obligée de quitter Paris.

– Évidemment, fit-elle. Et je compte bien ne pas m'éloigner définitivement de la capitale. Je vais simplement profiter de l'occasion qui se présente... puisque je vais être sans travail... Avant de chercher un autre emploi, je prends quelques jours de congé pour filer là-bas.

Ce projet de voyage ne séduisait pas le garçon.

– Qu'iriez-vous faire réellement à Lyon ?... Il y a des souvenirs tristes qu'il vaut mieux ne pas évoquer, croyez-moi !

– Si, Alex, je suis tout à fait décidée. Et cet incident, qui me libère de ma tâche quotidienne, me semble voulu par le sort. Je dois aller à

Lyon... Je dois essayer de voir mon grand-père. Celui-ci est bien vieux, s'il n'est pas mort... Qui sait si un peu d'humanité et un peu de tendresse ne peuvent pas s'éveiller dans son cœur ?... Peut-on dire qu'il ne serait pas heureux, avant de mourir, de voir l'enfant de sa fille ?... Enfin, s'il est déjà mort, je veux m'agenouiller sur sa tombe, avec le même état d'esprit que l'aurait fait ma mère.

Alex secoua la tête mélancoliquement.

– Quand on part ainsi, on n'est jamais certain de la date du retour. Et vos affaires ?... Vos malles ?

– Je vais les enlever aujourd'hui... Je les mettrai en consigne à la gare... à moins que vous ne me dénchiez un autre asile pour les recevoir.

Il adopta tout de suite cette suggestion. Si les malles restaient à Paris, Gyssie y reviendrait sûrement.

– La consigne est une idée géniale ! Vous me confierez votre bulletin et, si je trouve une bonne maison pour vous accueillir à votre retour, je les

y ferai transporter.

– Oh ! c'est chic ! Mais j'abuse de votre bonne volonté.

– Si vous acceptez ma proposition, je serai plus tranquille... J'aurai l'espoir de vous voir revenir bientôt... Mon offre est calculée, vous voyez !

Elle leva sur lui son beau regard lumineux.

– Oh ! je ne serai pas longtemps absente... N'oubliez pas que je désire avant toute chose retrouver mon père.

– Oui, fit-il avec un peu d'amertume ; pour lui, vous reviendrez.

Malgré elle, Gyssie eut un regard de coin vers lui.

– Mon Dieu ! observa-t-elle d'un air fort naturel, je ne vois pas, en dehors de lui, quelle personne me retiendrait dans la capitale. Je ne vais plus y connaître que vous !

– Et moi, ce n'est pas grand-chose, murmura-t-il entre ses dents.

Elle se mit à rire :

– Oh ! Alex, reprocha-t-elle gaiement. Comme vous n'êtes pas généreux ! Je vous dis que je n'ai plus que votre amitié à Paris et vous me répondez que ce n'est rien !... Pauvre de moi ! Je me croyais si riche de posséder un grand frère comme vous ! Si ça ne compte pas, qu'est-ce qu'il me reste, alors ?

Le visage du jeune homme s'illumina un peu.

– Ma petite Gyssie, comme vous dites de délicieuses choses, quand vous voulez ! s'écria-t-il avec chaleur. Du moment que mon amitié vous est précieuse, je suis l'homme le plus heureux de la terre.

– Oui, fit-elle, taquine. Je vois que vous vous contentez de peu ! Mais, moi, je voudrais bien savoir si « vous, ce n'est pas grand-chose » ou, au contraire, si « votre amitié est précieuse » vraiment ? Votre avis ne me paraît pas très bien équilibré quand vous faites allusion à nos liens de camaraderie...

– Hélas ! convint-il en riant. Je ne vaux que

par ce que vous m'attribuez, petite amie. C'est à vous de m'estimer d'après ce que je représente à vos yeux.

De nouveau, elle lui lança un regard malicieux.

– Ah ! bon, s'il en est ainsi, c'est autre chose. Ce matin, par exemple, je vous assure que vous ne pesiez guère à mes yeux, vous étiez un homme ! Et je vous avoue que tous les hommes de Paris, je les ai mis dans le même sac que Joseph Le Für... Tous des libertins à qui on ne peut pas se fier.

– Grand merci du rapprochement !

– Ce soir, en revanche...

Elle s'arrêta, trouvant du plaisir à le faire languir.

– Eh bien ! ce soir ? questionna-t-il, attentif.

– Ce soir, je trouve que c'est bien agréable, quand on est ennuyée, d'avoir auprès de soi un bon camarade qui pense pour vous et qui vous conseille... Il vous encourage, il vous réconforte... On n'est pas seule... On compte sur lui !... On se

dit encore qu'on ne saurait pas se débrouiller à Paris, pour trouver un autre emploi, un autre domicile... Mais il est là, il n'y a qu'à le laisser faire... Il se débrouillera, lui... Et cette sensation de sécurité qu'on éprouve auprès de lui est très importante... Vous voyez, Alex : ce soir, mes sentiments sont, comme les vôtres, très intéressés.

– Et j'en suis ravi, ma petite Gyssie...

Il avait passé sa main sous le bras de la jeune fille, quoiqu'il n'y eût pas de rues à traverser.

Avec un geste de propriétaire, il la maintenait bien serrée contre lui.

– Vous n'avez jamais pensé, mon amie, reprit-il gravement, que ce serait encore plus doux et plus consolant pour une jeune fille de se dire que le bon camarade dévoué, attentif... et si sincère ! si profondément fidèle ! pourrait se muer en compagnon de toute la vie ?... Vous n'avez jamais pensé au mariage, Gyssie ?

L'interpellée hocha la tête.

– Non ! fit-elle, jamais ! Et même, je vous

l'avoue, Alex, quand je pense à la pauvre petite M^{me} Le Für, je me dis que la plus grande bêtise qu'une jeune fille puisse faire, c'est de prendre un mari.

– Mais tous les hommes ne sont pas des Le Für, protesta-t-il avec chaleur.

– Je l'espère, riposta-t-elle fermement ; mais je manque de points de comparaison ; je ne connais à Paris que cet homme qui soit marié.

– Justement, ne faites pas de généralités.

– Je constate simplement que l'abbé Palmech l'a beaucoup connu lorsqu'il était garçon... Dans ce temps-là, il paraît que Joseph Le Für était loyal et généreux ; il menait une vie très propre de travailleur rangé... Notre recteur le citerait volontiers en exemple... Vous voyez ce qu'il est devenu à présent ?

– C'est un idiot ! Il a une femme charmante et il finira bêtement par gâcher son ménage.

– C'est probable ! Mais moi, je me demande si ce changement n'est pas la faute du mariage.

– Comment cela pourrait-il être ?

– Le mariage, c'est peut-être un médicament dissolvant toutes nos bonnes qualités.

Elle paraissait parler avec tant de sérieux que Le Gurum en fut troublé.

– Oh ! qu'est-ce que vous dites, Gyssie ? protesta-t-il comme si elle le scandalisait.

– Ce que je pense, répondit-elle franchement. Ma mère vivait tranquille avant de prendre un époux... Le mariage ne lui a pas réussi !... Je me suis aperçue aussi qu'à Coatderv les paysannes mariées se plaignaient beaucoup de leurs maris. À les entendre, ceux-ci étaient ou ivrognes, ou coureurs, ou paresseux ! Aucune n'avait l'air satisfaite du sien, ni de la vie... À Kerlan, au contraire, ma marraine, qui était veuve, était toujours souriante, ainsi que ma nourrice qui ne s'est jamais mariée... Or, à Kerlan, il n'y avait pas d'hommes !...

– Et vous en concluez, Gyssie ? questionna Le Gurum, assommé par de telles considérations.

– Oh ! pas grand-chose ; je manque d'expérience ! Comme je vous le disais tout à

l'heure, tout de même, il me semble qu'une jeune fille est en droit de se demander si le mariage n'est pas, avant tout, une cause d'ennuis, de chagrins et de malheurs !... Je ne sais pas, moi ! Je constate seulement que notre pauvre humanité n'est pas du tout satisfaite de son sort.

— Je vous en prie, Gyssie, n'accusez pas le mariage... C'est l'individu qui forge lui-même ses maux !

— En se mariant, peut-être ? insista l'orpheline avec un peu de malice. Quoi qu'il en soit, Alex, reprit-elle, vous qui êtes mon meilleur compagnon, mon unique ami... vous que j'aime comme un grand frère dévoué et indulgent, soyez généreux. Rendez tous les services possibles à votre petite sœur, ignorante et timide... Comblez-la de vos bontés... Trouvez-lui un emploi, procurez-lui un asile respectable, aidez-la à quitter proprement M^{me} Le Für, faites tout ce que vous pourrez pour alléger ses peines et ses soucis... Elle vous en sera profondément reconnaissante, ça, je vous l'affirme ! Mais ne lui conseillez jamais de se marier ; ne lui vantez pas

le mariage ; gardez-vous surtout de lui proposer un mari... Elle ne tient pas du tout à en choisir un !

– Ah ! par exemple ! Si je m’attendais à une telle profession de foi de votre part, Gyssie ! Vous me désolez !...

– Je ne vois pas pourquoi. Ne sommes-nous pas bien tous les deux, vous et moi, libres d’être bons camarades, si heureux d’être ensemble et de nous sentir confiants l’un dans l’autre ? Et vous voudriez démolir tout ça pour me « passer » un mari quelconque ?

– D’abord, il ne serait pas quelconque, celui dont je veux vous parler.

– Ta ! ta ! ta ! On dit ça ! Mais moi, je sais bien que je n’ai pas du tout envie d’aliéner ma liberté au profit d’un monsieur plus ou moins agréable. Et, en ce moment, je vous l’affirme, un prétendant, quel qu’il soit, représente pour moi l’ennemi invétéré, irréfutable !

– Gyssie, écoutez-moi...

– Je ne veux rien entendre, mon cher Alex !

Enterrez tous vos arguments et laissez-moi jouir en paix du bon compagnon que vous êtes.

– Je ne dis plus rien, puisque vous ne me permettez pas de plaider ma cause.

– Mais elle est plaidée ! Je sais que vous êtes le meilleur camarade que je possède au monde... Seulement, mon grand ami, si vous abusez de ma confiance pour vouloir me marier malgré moi, vous outrepasserez vos droits... Et je me verrai forcée, cher monsieur, de renoncer à votre précieuse amitié.

– Oh ! si vous m'appellez monsieur, à présent !

– Dame ! fit-elle. Vous êtes tellement exigeant... C'est un danger public qu'un ami comme vous !

Elle avait parlé d'un ton si espiègle que Le Gurum fut désarmé. Il se mit à rire.

– N'en parlons plus, concéda-t-il, puisque vous êtes si réfractaire aux perspectives conjugales. Promettez-moi seulement qu'un jour vous m'écoutez et que vous me permettrez de vous dire...

Mais elle l'interrompit avec vivacité.

– Oh ! sûrement, plus tard !... Beaucoup plus tard, quand nous serons de vieux célibataires endurcis... Vous aurez des rhumatismes et, moi, je me teindrai les cheveux... Ce sera réjouissant de penser au mariage, alors ! À cinquante ans vous épouserez une demoiselle de vingt ans qui vous en fera voir ! Moi, je choisirai son papa qui sera veuf et qui aura beaucoup d'argent. Je deviendrai votre belle-mère et je vous ferai enrager en vous menaçant de vous faire déshériter à mon profit. Ce sera délicieux, je m'en réjouis d'avance !

Elle ne put achever ; elle pouffait de rire à l'idée qu'elle pouvait devenir la belle-mère d'Alex qui avait douze ans de plus qu'elle.

– Quelle grande gosse vous faites ! dit celui-ci, souriant malgré lui.

Gyssie le regardait moqueusement en s'essuyant les yeux que son rire prolongé avait rendus humides.

– Je pleure d'émoi à la pensée du bonheur qui

nous attend tous les deux, plus tard !

– Vous avez des idées réellement originales sur l’avenir de notre amitié, répliqua-t-il, incapable de continuer à parler sérieusement avec cette enfant qu’il adorait et qui, le sourire aux lèvres, paraissait ne pas vouloir le comprendre.

Avait-elle deviné qu’il l’aimait et qu’il voulait lui offrir son nom ? Pas une seule fois, elle ne lui avait laissé le temps d’achever sa phrase.

Sous le badinage un peu taquin qu’elle avait adopté ce jour-là, il s’efforçait de deviner la vraie pensée. Et inquiet, un peu même malheureux au fond, il se demandait s’il avait quelque chance d’être jamais aimé de l’insouciante jeune fille ?

– Quand elle aura retrouvé son père, je lui parlerai, décida-t-il en lui-même. Il faudra bien qu’elle m’écoute et me comprenne... D’ici là, je crois que ce serait inutile !

Il soupira. Cette dernière certitude lui était amère.

Il continuait, en marchant, de tenir son bras. Sur sa main, il sentit soudain celle de Gyssie se

poser pour attirer son attention.

– Et maintenant, Alex, voulez-vous m’aider à écrire la lettre à M^{me} Le Für ?

Il fut heureux de cette diversion qui le forçait à penser à autre chose ; heureux surtout qu’elle eût besoin de lui pour mille futilités.

– Volontiers, dit-il. J’irai ensuite rendre visite à cette dame, pendant que vous irez faire votre malle. Mais je vous demande de vous presser, Gyssie. Il ne faut pas permettre à cette jeune femme de s’étonner... Et j’ai tant hâte, surtout, que vous ayez quitté cette demeure où Le Für peut revenir d’une minute à l’autre.

Il fut fait ainsi que Le Gurum l’avait décidé. M^{me} Le Für étant partie courir les magasins, Gyssie put donc emmener ses bagages sans provoquer d’explications. Elle se contenta de confier sa lettre d’adieu à la femme de chambre et de prendre poliment congé de celle-ci en exprimant tous ses regrets de n’avoir pu rencontrer la maîtresse de maison.

Dans une valise à main, Gyssie avait conservé

les quelques objets nécessaires pour son voyage à Lyon ; elle put donc déposer ses malles à la consigne, ainsi qu'il avait été convenu. Et, comme il lui restait encore deux heures avant le départ du rapide « Paris-Côte-d'Azur », elle dîna avec Alex, au buffet de la gare.

Pour Gyssie, ce fut un moment agréable. Elle était contente d'être sortie d'une situation difficile et, surtout, elle était libre et allait entreprendre le voyage dont elle rêvait depuis quelques semaines...

L'officier de marine était, au contraire, tout triste de la voir partir, et il essayait encore de dissuader l'orpheline d'accomplir ce déplacement gros de conséquences.

– Vous êtes encore mineure ; si votre grand-père voulait vous retenir, il en aurait le droit.

– Vous oubliez, mon bon monsieur, que je n'irai pas tout de suite raconter à mon aïeul que j'ignore où est mon père... Je vais à Lyon pour essayer de rencontrer le juge Chauzoles ou, tout au moins, pour m'assurer qu'il est encore en vie ; mais je crains fort que nos relations n'aillent pas

beaucoup plus loin.

– Laissez-moi vous accompagner, Gyssie, pria tout à coup le jeune homme. J'ai tellement peur, en vous voyant si jeune et si inexpérimentée, qu'il ne vous arrive quelque chose.

– Vous voulez m'accompagner à Lyon ? fit-elle, abasourdie. Mais qu'est-ce que vous feriez là-bas ?

– Je vous verrais dans vos moments de liberté... Nous prendrions nos repas ensemble...

– Nous pourrions même descendre dans le même hôtel, observa-t-elle sérieusement.

Il hésita.

– Si vous vouliez, accepta-t-il finalement.

La jeune fille éclata de rire.

– Voilà, c'est tout simple ! J'irai voir mon grand-père accompagnée d'un monsieur que je ne saurais comment présenter. À quel titre seriez-vous auprès de moi ? C'est ça qui arrangerait l'affaire !

– Si vous aviez voulu m'écouter tantôt,

murmura-t-il, un peu rageur.

Mais Gyssie ne dut pas l'entendre, car elle ne releva pas sa réflexion.

Tandis que le train s'ébranlait et que le jeune homme restait immobile et sérieux sur le quai de la gare, la petite princesse, à la portière de son compartiment, lui faisait des signes joyeux de « au revoir ». Elle y mettait une telle exubérance enfantine et une si fraîche insouciance que Le Gurum en fut profondément touché.

— La délicieuse et pure enfant ! se disait-il avec émotion. Tous ses parents, ligüés contre moi qui ne suis qu'un simple roturier, me permettront-ils jamais de l'épouser ?

Une mélancolie lui étreignait péniblement l'âme.

— Mon Dieu ! Qu'est-ce que je vais devenir pendant son absence !

Et nous pouvons affirmer que jamais il n'avait été aussi sincère qu'en envisageant la tristesse des journées qui allaient suivre !

Ma chère Mamie,

Je suis à Lyon depuis mardi soir.

Allons, bonne nounou, ne fronce pas ainsi le sourcil. Je n'enfreins pas les ordres de ma chère petite maman. Je ne contrarie même pas ses désirs. Ce qu'elle craignait pour moi, c'était l'hospitalité ou la sévérité de son père. Elle avait eu une jeunesse si triste et si opprimée qu'elle ne voulait pas m'exposer à en connaître une semblable... Mais, nulle part, elle ne m'a défendu de chercher à découvrir sa famille lorsque je serais en âge de résister à la mainmise que ses parents pourraient exercer sur moi.

Or, Mamie, cette idée d'aller à Lyon ne me quitte pas depuis le jour anniversaire de ma naissance où j'ai appris presque toute l'histoire de ma famille. Voir les lieux où ma mère a vécu, connaître le juge sévère et inflexible, mais probablement juste, qui l'a condamnée si impitoyablement alors qu'il aurait dû, puisqu'il

était à la fois juge et partie, lui accorder toutes les circonstances atténuantes ! Ne devait-il pas craindre, en effet, d'être à son insu, et malgré sa volonté de justice, trop partial et trop strict ?... Ce qui lui est arrivé, naturellement !

La décision de mon grand-père, vieille de vingt ans, me paraît aussi inique que si elle datait d'hier, et il me semble que mon premier devoir, vis-à-vis de ma mère, est d'en appeler de ce jugement et de réconcilier au-delà de la tombe le survivant et la chère créature si inexorablement condamnée.

Et voilà, Mamie, pourquoi je suis venue à Lyon.

*

Tout de suite, dès le matin de mon arrivée, je me suis informée de Désiré Chauzoles, le père de ma mère.

Il vit toujours, mais il a cessé ses fonctions au tribunal civil depuis quelques années.

C'est un beau et grand vieillard de soixante-treize ans, portant la tête haute et le torse très droit. Maigre, le visage sec, complètement rasé, malgré son grand âge, la lèvre mince, la bouche un peu amère, l'ancien juge donne toujours l'impression de sévère froideur dont a parlé ma mère.

J'ai eu la chance de l'apercevoir alors qu'il sortait de chez lui, faire sa promenade quotidienne après déjeuner et alors que je commençais à peine ma faction, dans la rue, à quelques mètres de sa maison.

J'ai si souvent, depuis un mois, regardé sa photo, que je l'ai reconnu tout de suite. Il a passé à quelques mètres de moi sans me voir. Ses yeux gris ne doivent pas souvent s'arrêter, dans la rue, sur un si humble sujet que ma modeste personne. Je ne te dirai pas, Mamie, qu'en le voyant j'ai été très émue.

Et pourtant, c'était le père de ma mère ! Remarque que je ne dis pas « mon grand-père ». Ce mot ne jaillit pas de mes lèvres... Il n'a pas jailli non plus de mon être intime, quand j'ai vu

passer près de moi ce grand vieillard si froid.

J'étais plus bouleversée avant de le voir qu'au moment même où je l'ai aperçu. C'est triste à dire, j'ai eu surtout la sensation d'être devant un étranger que je regardais intensément et dont j'étais anxieuse de deviner le caractère.

Comprends-tu cela, Mamie ? Sans connaître mon grand-père, j'étais inquiète de savoir quelle impression il me causerait ; c'est la seule émotion qui a prévalu, m'a-t-il semblé.

Une hautaine froideur, une raideur qui n'est peut-être que de la réserve, une belle tête de vieillard qui se tient, qui ne s'incline pas... Un vieil étranger dont j'aurais contemplé la verdeur... C'est tout !

La voix du sang n'a pas parlé en moi...

Et cependant je me sens, moi aussi très réservée, un peu froide et un peu hautaine. Normalement, nous devrions sympathiser, puisque nous sommes de la même race.

En me renseignant sur Désiré Chauzoles, un commerçant voisin m'avait aussi parlé de sa

vieille servante, depuis plus de quarante ans à son service. Cette humble Marine dont ma mère cite le nom dans son journal : « Brave fille attachée comme un chien à sa niche dans la maison qui l'accueille. »

Et, demeurée debout sur le trottoir, je me demandais comment j'allais pouvoir entrer en conversation avec cet autre personnage, quand la porte de la maison que je surveillais s'est ouverte et a laissé passer une petite femme, toute menue et vêtue de noir, qui, un sac de cretonne au bras, allait faire, dans quelque magasin du centre de la ville, les emplettes que les femmes réservent généralement pour l'après-midi.

Tout de suite, je l'abordai :

– Pardon, madame, fis-je poliment. On m'a dit que vous aviez quelquefois besoin d'aide... pour le ménage, la couture ou le repassage ?

Avec indifférence, la femme s'arrêta devant moi, sans presque me regarder : j'étais une passante qui demandait un renseignement.

– Vous devez vous tromper, mademoiselle. Il

est très rare, au contraire, que je prenne quelqu'un. Et, quand je le fais, c'est toujours la même femme de ménage. On a dû, certainement, vous indiquer une autre personne que moi.

Mais je m'attendais à sa protestation.

Lentement, je secouai la tête.

– Je ne crois pas me tromper, dis-je avec douceur. On m'a dit : « Marine. » N'est-ce pas là votre nom, madame ?

Je ne m'attendais pas à l'effet que son nom, prononcé par moi, parût produire sur elle.

Elle avait eu un véritable sursaut et, levant la tête, elle m'examina de ses petits yeux noirs et vifs.

Une fugitive émotion crispait son visage mat.

– Mon Dieu ! Qui vous a dit ce nom ? fit-elle, la voix défaillante.

– Quelqu'un qui m'a dit aussi que vous étiez très bonne.

– Ah !... Et...

Elle s'arrêta. On eût dit qu'elle avait peur des

mots qu'elle devait prononcer.

– ... Et... On vous envoie vers moi ?

– Je suis venue vous demander une occupation quelconque... À vos côtés... Dans votre maison.

– Je ne suis pas la maîtresse, hélas ! jeta-t-elle, comme si elle voulait dresser un mur entre elle et mon désir.

Je tressaillis, soudain troublée.

– Y aurait-il une maîtresse ? balbutiai-je, car l'idée ne m'était pas venue qu'il pouvait y avoir une nouvelle « maîtresse de maison » sous le toit du juge Chauzoles.

Mais la femme se hâta de me rassurer :

– Non, non ! fit-elle vivement. Il n'y a personne d'autre que mon maître à servir. Mais, tout de même, il m'est difficile d'engager une aide sans l'en prévenir.

– Pour quelques jours seulement, madame Marine, insistai-je. Il faut si peu de chose, parfois, pour aider quelqu'un qui en a besoin.

De nouveau, elle me regarda longuement,

profondément, et un gros soupir lui échappa. Puis, avec hésitation, elle questionna :

— Est-ce d'argent que... que vous avez besoin ?... Je puis mettre à la disposition de... de la personne qui vous envoie... une partie de mes économies.

Mes yeux s'arrondirent de surprise.

— Oh ! madame Marine ! Que proposez-vous là ?... Sans me connaître !.. Mais rassurez-vous, ce n'est pas de l'argent qu'il me faut, j'en ai suffisamment ! C'est un travail... chez vous, dans... dans cette maison... comprenez-vous ?

De loin, mes yeux contemplaient intensément la façade de brique et les dix baies qui la trouaient.

La femme hochait la tête.

— Oui, fit-elle, enfin. Vous voulez travailler chez le juge Chauzoles... C'est bien ça, n'est-ce pas ?

Je n'osai affirmer nettement que tel était, en effet, mon désir ; mais mon regard timide et suppliant répondit pour moi.

– Et qu'est-ce que vous savez faire ?
– Tout ce que vous voudrez.
– Tout ce que vous voudrez... C'est-à-dire pas grand-chose !

– Oh ! madame Marine, vous savez bien que lorsqu'on est jeune et qu'on veut faire quelque chose...

– Oui, répéta-t-elle lentement, comme si elle cherchait un prétexte pour m'éconduire. Je sais... On ne fait presque rien... C'est l'usage !

Je crois que je ne sais pas insister, quand je demande une faveur et qu'on ne me l'accorde pas tout de suite.

Je restais debout, au bord du trottoir, n'osant plus parler et regardant, navrée, mon interlocutrice.

– Voulez-vous voir la maison ? fit-elle tout à coup, comme si elle avait pris une décision.

– Oh ! je veux bien ! m'écriai-je, subitement radieuse devant une proposition aussi inattendue.

Elle sourit et crut devoir expliquer :

– Quand on désire travailler chez quelqu'un, il est quelquefois bon de connaître les lieux et l'ouvrage qu'on aura à faire, n'est-ce pas ?

– Vous avez tout à fait raison, approuvai-je.

Elle regarda son sac à main.

– Je ferai mes courses un autre jour... Cela ne presse pas ! Venez avec moi ; nous serons mieux pour parler à la maison que dans la rue.

Je n'en revenais pas d'avoir obtenu si facilement de cette femme, qui ne me connaissait pas, une pareille faveur.

Et, tout en la suivant, je me demandais ce que j'avais bien pu dire qui lui eût donné une telle confiance en moi ?

La porte ouverte avec le trousseau de clefs qu'elle avait tiré de son sac, la servante du juge se tourna vers moi :

– Vous êtes contente ? C'est bien ça que vous désirez ? fit-elle, cherchant dans mes yeux à lire ce que je pensais.

– Oui, répondis-je. Vous êtes très bonne, madame... Mais cela ne m'étonne pas ; je savais

que Marine, seule, pouvait m'aider à Lyon.

De nouveau, son visage se crispa. Il me parut même que la femme se mordait les lèvres pour dissimuler le frémissement d'émotion qui les agitait.

– Entrez, dit-elle doucement.

Et elle s'effaça pour me laisser passer

*

Je montai les trois marches qui donnaient accès au vestibule.

Mon cœur battait très fort ; je me sentais soudain très troublée ; vingt ans auparavant, ma mère avait passé ce seuil pour la dernière fois.

– Voici le salon, fit ma compagne, en ouvrant une porte devant moi.

Et, me désignant les portraits pendus au mur, elle ajouta :

– Toute la famille... Celle de M. le juge et celle de M^{me} Chauzoles qui est morte, il y a longtemps.

Elle me nomma les toiles l'une après l'autre, m'expliquant, en même temps, quels liens de parenté unissaient ces visages au juge.

Son doigt les indiquait, mais je remarquai qu'elle ne les regardait pas ; c'était moi, au contraire, qu'elle ne quittait pas des yeux, comme si elle avait voulu se rendre compte de l'accueil que je réservais à ses paroles.

Je ne me doutais pas alors qu'elle soupçonnait mon identité et je m'efforçais de demeurer impassible sous son examen.

Ne sachant pas au juste ce qu'elle supposait à mon sujet, j'avais peur de faire naître en elle des soupçons qui eussent éveillé sa méfiance et fait cesser sa bonne volonté.

Après le salon, ce fut la salle à manger, à laquelle des meubles de chêne noir sculpté, brillants comme de l'ébène, donnaient un aspect sévère, presque trop froid.

— Voici la place de M. le juge, là, au bout de la table. En face de lui, autrefois, Madame s'asseyait. Plus tard, ce fut Mademoiselle.

– Mademoiselle ?

Mes yeux s'immobilisèrent sur cette dernière phrase et j'essayai de reconstituer l'ambiance.

– Y a-t-il eu jamais des rires dans cette salle ? pensai-je tout haut.

– Oui, au début ; quand Madame vivait...

– Après on devait manger en silence... Ce dut être lamentable.

– Ça n'a jamais été gai... Mais c'est encore plus triste depuis vingt ans.

– Oh ! protestai-je.

En un éclair, mes yeux dévisagèrent celle qui formulait une telle observation. Toute tassée, la tête un peu penchée, les yeux vaguement rêveurs, très humble dans son attitude avec ses mains jointes sur son tablier, la femme semblait revivre de longs mois de résignation et de stoïcisme.

Je songeai que dans la maison du juge austère, il y avait eu, peut-être, une autre victime que ma mère. Seulement, celle-là avait le droit de s'en évader ; il n'aurait tenu qu'à elle d'aller chercher ailleurs une atmosphère moins opprimante. Peut-

être le courage lui avait-il manqué pour refaire sa vie dans un autre foyer, moins glacial et plus accueillant. Timidité, faiblesse ou dévouement au maître et à l'enfant, qu'une femme à son lit de mort lui avait recommandés, elle était restée, victime de son hésitation ou de ses scrupules.

Qui oserait l'en blâmer ?

– Vous avez bien fait, Marine, de ne pas quitter la maison, approuvai-je tout haut.

Ma voix avait résonné, extrêmement grave.

– Vingt ans de trop, murmura la femme. J'escomptais un retour... Ce n'est pas attendre que j'aurais dû faire.

– Sait-on jamais... Nous sommes dans les mains de la Providence.

– Oui, mais il est écrit : « Aide-toi, le Ciel t'aidera... » On doit donc agir, travailler à réaliser ce qu'on désire. La vie est une lutte et non pas une attente... Mais, voilà : c'est quand il était trop tard que j'ai compris.

Elle soupira, puis secoua ses épaules, comme si elle voulait rejeter loin d'elle le fardeau des

regrets.

– Enfin, déplorer une erreur n’aide pas à la réparer. Voulez-vous visiter les chambres, à présent ?

– Je veux bien.

Nous montâmes au premier étage.

– C’est là que cette pauvre dame est morte... C’est là aussi qu’elle a mis au monde son bébé.

Elle me désignait le lit immense, allongé sous le grand baldaquin de bois doré et de soie rouge.

À quelques semaines de distance, je retrouvais la même ambiance mélancolique dans un décor et un pays différents : un lit où un enfant était né... Le même lit où la mère était morte !

Et c’était pour moi la même triste et complexe émotion...

– Monsieur a toujours habité cette chambre... Sans jamais qu’il ait paru vouloir oublier ou remplacer la chère Madame.

Je ne répondis pas.

Debout près de la porte, j’emplissais mes yeux

du décor pour m'en pénétrer.

Mais l'étrange et troublante visite des lieux continuait.

– Venez voir la chambre d'amis.

J'avais frémi.

– Y a-t-il donc eu jamais des amis dans cette triste maison ? observai-je, malgré moi.

– Rarement... Quelquefois un procureur ou un avocat à qui M. le juge offrait l'hospitalité, lors d'un grand procès... Jamais ce qu'il est convenu d'appeler un ami, gai ou jeune. M. le juge est si distant du reste de l'humanité !

– Vous pensez « très supérieur » ou « trop hautain », Marine ? interrogeai-je d'une voix qui s'efforçait d'être calme mais qui, malgré moi, vibrait de reproches inexprimés.

– Ce n'est pas un homme comme les autres... Il ne connaît aucune des petites faiblesses qui forcent les autres à l'indulgence.

Après la chambre d'amis, un peu banale, malgré ses riches tentures de velours marron, la servante ouvrit une troisième porte.

– La petite chambre, expliqua-t-elle... Elle... elle n'a pas servi depuis vingt ans !...

– Ah ! balbutiai-je, bouleversée.

J'avais compris.

C'était la chambre de jeune fille de ma mère.

Oh ! si modeste, si peu chaude ! Presque une cellule de couvent ; un lit de cuivre à rideaux blancs, un grand christ à la tête du lit, un lavabo de porcelaine, une petite table devant laquelle une chaise laquée était placée, un prie-Dieu, dressé en face d'un bénitier, et c'était tout.

Mon cœur était étrangement serré et j'avais du mal à ne pas me mettre à pleurer.

Une enfant avait vécu sans tendresse et sans joie entre ces quatre murs... Et cette enfant était ma jeune maman.

– Rien ne manque, mais c'est monacal, exprimai-je d'une voix basse, qui semblait rouler des sanglots.

– C'est net, c'est hygiénique... Monsieur estimait que la santé de l'âme et du corps exige cette netteté-là.

– L'hygiène exige également du rire et un milieu gai... Il faut du soleil, aussi bien au cœur qu'à la peau... Les enfants ont besoin de chaleur et de lumière.

Humblement, comme s'excusant, la femme me montra un vase sur la cheminée.

– Il y avait des fleurs... Je les renouvelais régulièrement.

– Et vous saviez conter de belles histoires, Marine, répondis-je doucement. Je sais cela et je connais aussi Marcel, le petit espiègle qui jouait de si drôles de tours à ses frères et à ses sœurs.

– Mon Dieu ! balbutia-t-elle, éperdue, pendant que le sillon de deux lourdes larmes coupait ses joues pâles. Elle n'a pas oublié.

– On n'oublie pas la main généreuse qui a nourri votre âme quand elle était affamée... Vous avez été la seule affection et l'unique indulgence qu'elle ait rencontrées dans cette maison...

Je m'aperçus soudain que, sans qu'un mot d'explication eût été prononcé entre nous, nous ne cessions, elle et moi, d'évoquer celle qui

remplissait nos pensées.

– Comment avez-vous deviné, Marine, que...

Je m'arrêtai, hésitant encore à préciser mon rôle dans cette demeure.

– Que vous veniez de sa part ? acheva-t-elle.

– Oui.

– M'était-il permis d'en douter ? Je m'appelle Marinette... Tout le monde me connaît sous ce nom... Une seule bouche m'a jadis appelée Marine... Oui, c'était ainsi qu'elle me nommait... Un nom qui était son privilège... Elle disait qu'elle ne reconnaissait à personne le droit de le prononcer... Quand, dans la rue, vous m'avez abordée en me nommant Marine, pouvais-je douter que vous veniez de sa part ?

– Et c'est pourquoi vous m'avez accueillie ?

– Bien sûr... Puisque vous n'aviez pas besoin d'argent, la demande de travail n'était qu'un prétexte. J'ai compris tout de suite que vous vouliez connaître la maison... la visiter, pour lui rendre compte s'il y avait quelque chose de changé.

On devine l'émoi que me causèrent de telles paroles.

Depuis que j'étais entrée dans cette chambre, j'avais le cœur étrangement serré et mon émotion était si grande que j'aurais voulu pouvoir pleurer librement, à genoux devant le lit, la tête appuyée contre la couverture.

Tout ce qui pouvait m'évoquer ma chère petite maman, son enfance et son adolescence sans gaieté, ses rêves, ses espoirs et aussi ses désillusions, tout semblait condensé entre ces quatre murs.

Mais, retrouver Marine en l'état d'esprit où ma mère semblait l'avoir laissée, entendre cette pauvre femme me parler de l'absente comme si elle l'avait quittée la veille et m'apercevoir, tout à coup, que cette malheureuse attendait son retour depuis vingt ans, avait de quoi me bouleverser jusqu'au suprême degré.

Une profonde pitié et une grande tendresse gonflèrent soudain mon cœur... La pitié me défendait d'apprendre à la pauvre fille que son attente avait été vaine, que ma mère était morte et

qu'elle ne reverrait jamais celle qu'elle avait élevée.

Non, il m'était impossible d'ôter à ce cœur fidèle sa touchante illusion ; mais je pouvais, en revanche, laisser parler la tendresse subite que je ressentais pour l'humble servante qui n'oubliait pas.

Spontanément, j'éprouvai le besoin de l'embrasser.

Mes baisers allaient récompenser son long dévouement à un souvenir si bien entretenu.

J'étais allée vers elle ; déjà, j'avais attiré la pauvre femme dans mes bras et je la pressais sur mon cœur.

— Marine, je vous aimais, sans vous connaître... Maintenant, mon affection vous est acquise...

Une porte qui claqua, en bas, coupa net mes effusions.

Inquiètes, soudain, nous relâchâmes notre étreinte et nous dressâmes l'oreille.

— C'est M. le juge, fit la femme, soudain toute

désespérée. Mon Dieu ! S'il vous trouve ici, que ne dira-t-il pas !

Mais j'avais gardé tout mon sang-froid.

– Je ne pense pas qu'il vienne jamais dans cette chambre, observai-je avec à propos. Allez donc à la rencontre de votre maître, Marine, et faites votre service comme d'habitude... Moi, j'attendrai ici que vous puissiez venir me délivrer... Ne craignez rien, je ne bougerai pas et je ne ferai aucun bruit... Soyez tranquille.

Elle me fit confiance, sans autres explications, et s'éloigna, tout agitée, me laissant seule.

En cette minute, je ne pus m'empêcher d'observer combien la crainte de son maître l'affolait.

Il était probable qu'autrefois ma mère devait avoir la même angoisse devant l'arrivée de son père.

Moi, au contraire, je me sentais très calme en cet instant... Le terrible juge ne me faisait pas peur.

Quoi qu'il arrivât, je me croyais capable de

dominer la situation. C'est que j'avais été élevée dans une tout autre ambiance de sécurité et de chaude affection. J'ignorais les sévérités excessives et le glacial déplaisir de ceux avec qui je vivais. J'avais grandi dans une atmosphère de paix, de tendresse et d'indulgence.

Il n'y a rien qui donne mieux confiance en soi que de sentir l'approbation instinctive de ses proches.

*

J'avais pris place sur la chaise, devant la table où ma mère devait, autrefois, faire ses devoirs et apprendre ses leçons.

Je ne chercherai pas à retracer toutes les pensées amères ou mélancoliques qui m'assaillirent durant les vingt ou trente minutes que je restai enfermée dans la « petite chambre ».

Ce furent, en réalité, des moments très doux, malgré les pénibles souvenirs évoqués.

Je suis heureuse que les événements m'aient

permis de me recueillir aussi longtemps entre ces murs, imprégnés d'un souvenir très cher. Il me semble que je connais vraiment bien ma mère, à présent que j'ai pu vivre quelques instants dans la chambre qui fut la sienne et parcourir la maison qui la vit naître et où s'est écoulée sa vie.

Quand Marine, sur la pointe des pieds, vint me chercher, elle me trouva réfléchissant, assise, la tête dans mes mains et les coudes à la table.

– J'ai dû servir une tasse de thé à Monsieur... Je vous ai fait attendre, pardonnez-moi.

– Je n'ai pas trouvé le temps long... J'ai presque souhaité que vous m'oubliiez jusqu'à demain.

– Oh ! non !... Ce ne serait pas prudent... Mais, tout de même, vous êtes contente d'avoir vu ?

– Oui, Marine... je n'oublierai jamais.

– Alors, venez, maintenant... Et ne faites pas de bruit.

Je la suivis, évitant derrière elle de faire craquer les marches de l'escalier.

Glissant sur le dallage du vestibule, elle

m'entraînait vers la porte de la rue ; mais, là, je l'arrêtai.

– Non, Marine, inutile de me faire sortir. Veuillez, je vous prie, annoncer à votre maître qu'une jeune fille, qui vient d'arriver, demande à lui parler.

– Vous voulez le voir ?... Mon Dieu ! Avez-vous réfléchi à une pareille entrevue ?

– Je ne parlerai pas de vous, Marine, promis-je avec douceur mais avec fermeté. Je ne dirai pas davantage que j'ai visité la maison. Mais je suis venue avec un but bien défini : parler à votre maître ! Et je ne quitterai pas Lyon sans le voir.

– Bien ! fit-elle docilement, car ma fermeté la dominait. Tout de même, reprit-elle, il est bon que vous sachiez que vous n'avez rien à espérer : c'est un homme qui n'oublie et ne pardonne jamais.

– Nul ne peut savoir l'obscur pensée qui sommeille au fond de chacun. Mon devoir exige que je fasse cette démarche ; je la ferai, même si j'ai la conviction qu'elle ne servira à rien.

La femme soupira.

– Je vais lui annoncer la visite d’une personne inconnue.

– C’est ça, mais remettez-lui cette carte ; mon nom l’incitera peut-être à m’entendre.

Je lui remis le mince bristol, sur lequel un nom et un titre étaient gravés : « Gyssie de Wriss, princesse d’Ampolis. » Cette carte, plutôt prétentieuse, s’alliait assez bien avec mon allure un peu altière. Je dois avouer qu’elle répondait réellement à mon caractère personnel ; depuis mon plus jeune âge, ne m’avait-on pas toujours appelée « petite princesse » ?

Marine s’éloigna sans entrain. Elle ne nourrissait guère d’illusions sur les possibilités d’indulgence de son maître et il lui était pénible de m’exposer à un déboire.

Cinq minutes après, j’étais introduite dans le cabinet de travail du juge Désiré Chauzoles.

La pièce était spacieuse. Trois grandes bibliothèques de chêne sombre couvraient les murs, des fauteuils anciens se trouvaient aux

quatre coins, un lourd bureau sculpté occupait le milieu ; devant ce dernier meuble, un homme, vêtu de noir, m'attendait, debout.

Tout de suite, mon regard était allé vers l'occupant.

Celui-ci me dévisagea longuement avant de m'indiquer un siège et il me parut que son examen amenait une crispation sur son visage blême.

Je pensai, en éclair, à la vague ressemblance que j'avais avec ma mère ; mais je ne pus m'appesantir sur cette supposition ; une voix lente, un peu lasse, m'interrogeait :

— Vous avez demandé à me parler, mademoiselle ?

— En effet, monsieur, et je vous remercie d'avoir bien voulu me recevoir, sans me connaître et sans que je vous aie été présentée.

Il eut un geste de la main qui semblait m'inviter à continuer.

— Mon nom, sans doute, ne vous dit rien, monsieur ? demandai-je.

– En effet... C'est la première fois que je le vois.

– Je ne suis pas venue pour vous parler de moi... Pas précisément... Permettez-moi d'aller droit au but... loyalement.

– Je vous écoute, bien que ce mot de « loyalement » me fasse supposer qu'il s'agit de quelque chose... d'assez subtil.

– Pas précisément, monsieur... On m'a appris à ne pas louvoyer et à toujours parler selon ma raison et ma conscience.

Son regard froid s'était vrillé sur le mien.

– Et alors ? fit-il, plus sèchement.

Je pris mon courage à pleines mains :

– Je suis venue vous parler de votre fille Valentine.

– Vous dites ?

Il s'était levé brusquement, pâle et farouche soudain.

Dressé ainsi devant moi, il paraissait très grand, très imposant.

Sa taille, son visage glacial, son regard altier, tout contribuait à le rendre impressionnant.

Malgré moi, ma voix trembla en répétant :

– Je viens évoquer devant vous le souvenir de Valentine Chauzoles...

J'allais peut-être ajouter : « Ma mère », mais son geste autoritaire me coupa la parole.

Son bras se tendit vers la porte.

– Arrêtez ! ordonna-t-il. Il est des noms qu'on ne prononce pas devant moi.

– Mais il en est que j'articule avec amour et avec respect. Ceux-là, vous pouvez les entendre, monsieur ! Celui de Valentine Chauzoles est du nombre.

– Et, moi, je ne veux pas le connaître.

Son bras se tendit vers la porte.

– Sortez, je vous prie, commanda-t-il avec une sorte de violence.

– Oh ! monsieur ! Le nom que j'invoque ne me place-t-il pas sous votre protection ?... Avant de me mettre à la porte, ne me demanderez-vous

pas pourquoi je suis ici ?

Je m'étais levée à mon tour et ma taille élancée, moins grande que la sienne évidemment, mais au-dessus de la moyenne, me faisait vraiment de sa race.

J'avais parlé sans crainte et sans émoi ; mon ton calme parut le surprendre.

Un moment, son regard impérieux sembla vouloir dominer le mien, mais mes yeux se baissèrent à peine... juste assez pour ne pas paraître effrontée.

Mon audace dut cependant lui faire l'effet d'une impardonnable insolence.

Il quitta sa place et alla vers la porte qu'il ouvrit.

– Sortez, si vous ne voulez pas que je vous fasse jeter dehors, dit-il de sa voix glaciale qui ne semblait pas admettre la moindre transgression.

– Comme un chien !... constatai-je en souriant.

– Comme un importun qu'il ne me plaît pas d'écouter plus longtemps.

— Après vingt ans, c'est un peu refaire le même geste inclément, observai-je avec amertume. Vous avez tort, monsieur le juge, d'être si implacable... Je suis venue ici défendre un souvenir qui, malgré tout, devrait vous être cher. Si je quitte cette maison sans que vous m'ayez entendue, il y a bien des chances pour que je n'y remette jamais les pieds.

Mes paroles parurent le suffoquer. Elles devaient aussi lui sembler insensées.

Chez lui, dans sa maison, une femme, une étrangère, osait le tenir en échec. Pis que cela, elle paraissait discuter ses désirs, sa volonté ! Ne le menaçait-elle pas de ne pas revenir chez lui, s'il ne l'écoutait pas ! Comme si un homme de sa valeur et de son autorité pouvait jamais regretter la présence de cette audacieuse, de cette étrangère impertinente.

Je sentis passer en lui toutes ces irritantes réflexions. Mon outrecuidance l'outrageait véritablement !

Une froide colère secouait maintenant le vindicatif vieillard. Ses yeux, brillants de

courroux, parurent vouloir me pulvériser.

– Sortez, répéta-t-il fébrilement.

Sa main, depuis quelques instants, appuyait fortement sur le bouton électrique d'une sonnette qui retentissait dans tous les coins de la maison.

Marine apparut, le visage tourmenté. La pauvre femme était incapable de cacher son émoi et je la vis humblement ployer l'échine sous les yeux impérieux du maître autoritaire.

– Reconduisez jusqu'à la rue et ne laissez jamais revenir, ordonna-t-il, en la foudroyant du regard. Ne savez-vous donc plus écarter de moi les indésirables ?

Elle ne répondit pas. La tête basse, se mordant les lèvres pour retenir les sanglots qui crispaient sa gorge, la malheureuse femme me reconduisit.

Derrière nous, demeuré debout dans le cadre de la porte, le vieil homme assistait à mon exécution, un sourire sardonique aux lèvres.

Une fois dehors, je me retournai vers la servante.

– Au revoir, Marine, je suis heureuse de vous

connaître ; ne m'oubliez pas, fis-je à voix basse, en lui envoyant un baiser d'adieu du bout des doigts.

Pendant qu'elle refermait lentement l'huis, nos regards se croisaient, presque désespérés chez elle, remplis d'une triste désillusion chez moi.

Je ne m'éloignai qu'une fois la porte complètement close.

*

J'avais visité la « grande maison », vu les pièces où ma mère avait vécu, conversé avec mon irritable et austère grand-père ; j'aurais dû m'estimer à peu près satisfaite, puisque jamais je n'avais espéré connaître si bien les lieux et que je ne m'étais pas illusionnée sur le genre de réception que me réservait le père de ma mère.

Eh bien ! je dois l'avouer, en m'éloignant de la maison du juge pour regagner mon hôtel, situé près de la gare de Lyon-Perrache, mon âme était remplie de fiel.

Ah ! j'étais bien la petite-fille du juge impitoyable ! Pendant les vingt minutes que dura ma course, je ne roulai dans ma tête que des projets de vengeance.

Ce ne fut que lorsque je me retrouvai seule dans ma chambre silencieuse, que mes rancœurs s'équilibrèrent dans une unique volonté : venger le souvenir outragé de ma mère en essayant d'atteindre son implacable père.

Et, en précisant ce projet, je sentais déjà comment je pouvais le réaliser.

Froidement, avec calme, sans hésitation et sans pitié, comme l'aurait fait son aïeul, la petite-fille examinait le point sensible qui allait faire souffrir l'autre.

Je dois avouer, pour justifier mon état d'esprit, que je venais d'éprouver une atroce déception, contre laquelle aucune expérience ne m'avait prémunie.

Dans mon existence d'orpheline recueillie par deux femmes seules, je n'avais pas vécu auprès d'un homme. Il n'y en avait pas à Kerlan et je ne

pouvais pas savoir exactement de quelles faiblesses, orgueil, rancœurs, colères ou égoïsmes était fait le caractère masculin.

Un père me paraissait donc doué de toutes les qualités que mon cerveau d'orpheline pouvait attribuer à un être imaginaire dont il rêvait. Je croyais mon grand-père très sévère, mais très juste. Je lui supposais aussi des regrets de sa dureté... Et j'étais venue à Lyon, en dépit de ma volonté de ne rien espérer, remplie à mon insu d'illusions et de confiance.

Mon grand-père, en me recevant si rudement, venait de sabrer d'un seul coup toutes mes croyances et toutes les conceptions que je me faisais d'un père. Tout mon moi intime en semblait écorché à vif.

L'instinct animal, qui fait donner au chien un coup de dent à qui l'agace et au chat un coup de griffe à qui dérange son sommeil, me faisait chercher, dans un même besoin de rendre coup sur coup, le moyen d'atteindre mon grand-père.

Et ce moyen, je l'avais trouvé tout de suite...

J'avais la certitude que l'implacable rancune du juge Chauzoles, vis-à-vis de sa fille, ne pouvait être aussi tenace que parce qu'il croyait Valentine toujours vivante.

Vingt ans sans qu'elle fût revenue le voir, vingt ans sans qu'elle lui eût donné de ses nouvelles ! Il ne pouvait être question pour lui d'absoudre une pareille rébellion ou une semblable indifférence.

De même que je ne lui avais pas dit que j'étais l'enfant de Valentine, de même il ignorait que celle-ci était morte quelques mois seulement après son départ de chez lui.

Eh bien ! j'allais le lui apprendre.

Et le juge inexorable connaîtrait alors toute l'amertume d'une vengeance avortée et d'un courroux sans raison.

Il saurait que c'est vis-à-vis d'une morte que le père irrité a nourri ses rancœurs ; c'est à un être disparu que sont allés ses sévérités et son ressentiment... Or, il n'est pas dans les usages d'en vouloir aux morts ; colère, vengeance,

châtiment, tout s'arrête à la tombe...

Je pris une enveloppe sur laquelle je mis l'adresse de Désiré Chauzoles et, sans un mot pour préparer ou adoucir l'effroyable nouvelle que je lui communiquai, je glissai dans le pli l'acte de décès de ma mère.

Ma main ne trembla pas et mes yeux demeurèrent secs pendant que j'accomplissais ce geste qui me paraissait justicier. J'étais persuadée que je vengeais le souvenir de ma chère morte ; en même temps que j'ouvrais les yeux du juge sur l'inutilité d'être aussi austère et aussi dur.

Dans mon besoin instinctif de justice, je pensai aussi à Marine, qui méritait une bonne pensée de moi.

Sur une feuille de papier, j'écrivis ces quelques lignes :

« Marine, je suis sa fille, et je vous remercie de m'avoir permis le cher pèlerinage que j'ai fait aujourd'hui.

« Soyez bénie de vous être souvenue d'elle !

Je ne vous oublierai jamais...

« GYSSIE DE WRISS, princesse d'Ampolis. »

Cette petite lettre affectueuse partit vers la bonne Marine, par le même courrier que le pli au maître sévère.

J'allai moi-même les jeter à la poste et m'informer de l'heure à laquelle les deux lettres seraient remises à leurs destinataires.

L'employé m'assura qu'elles arriveraient le soir même et cette réponse me donna satisfaction ; il m'aurait été désagréable, en effet, que vengeance ou remerciement missent vingt-quatre heures pour parvenir.

Voici fini mon long récit, Mamie... Tout à l'heure, je vais quitter Lyon et retourner à Paris.

Ne te tracasse pas sur mon état d'esprit ; j'ai été déçue, mais je n'ai pas pleuré. Je ne veux penser à rien... d'ailleurs ! J'ai donné un coup de griffe... il le fallait, tout mon être l'exigeait et il me semble que je suis soulagée depuis que le

bulletin est parti ! Mais c'est fini... Je n'ai plus de famille maternelle. Mon grand-père n'existe plus pour moi... Nous n'en parlerons plus jamais, veux-tu ?... Parce que, vois-tu, ma chère Maryvonne, il y a dans mon cœur une petite fêlure... presque rien... toutes mes illusions sont parties par là ; et la fêlure, je crois qu'elle me ferait un peu de mal, si l'on y touchait...

Ce n'est rien, tu sais : une toute petite fissure qui ne se verra bientôt plus... Le temps qu'elle guérisse et que j'oublie...

Je t'embrasse comme je t'aime, de tout mon cœur.

Ta petite GYSSIE.

*

Dans la grande maison silencieuse où le juge Chauzoles habitait, une fenêtre brillait à cette heure nocturne ; c'était celle de l'austère et glacial cabinet de travail du maître de céans. Celui-ci venait de rentrer d'une promenade faite

en ville.

Après la visite de Gyssie, le vieillard, saisi de doutes tardifs, était allé à la mairie. Il voulut consulter l'état civil de sa fille Valentine, afin de s'assurer qu'aucune naissance d'enfant n'avait été inscrite en marge... une idée, comme ça, qui lui était venue devant l'âge de la visiteuse... Peut-être aussi avait-il été touché par quelque vague ressemblance... Comme un air de famille... La hautaine expression du visage, quand l'inconnue avait osé le menacer de ne plus remettre les pieds chez lui...

– Ma parole, se disait-il, à cette minute-là j'ai trouvé qu'elle me ressemblait.

Et, hanté par une telle supposition, le juge Chauzoles était allé à la mairie.

Grâce à la haute situation qu'il avait longtemps occupée à Lyon, le père de Valentine connaissait énormément de monde. Il put donc, tout de suite et sans difficulté, consulter les registres de l'état civil. L'acte de naissance de sa fille lui apparut vierge de toute inscription : ni mariage, ni naissance, ni décès n'avaient été

mentionnés.

Qu'on ne crie pas à l'impossible ; tout le monde peut facilement, chaque jour, vérifier des cas analogues.

Le juge Chauzoles ne l'ignorait pas ; néanmoins, il était trop respectueux du texte intégral des lois pour supposer que, justement à propos d'un des siens, l'acte d'état civil pût être incomplet.

Rentré chez lui, sans se presser, le vieillard maintenant retirait sa pelisse.

Une seconde, il présenta ses mains maigres à la flamme du foyer, où un feu de bois était soigneusement allumé, lors des nocturnes fraîcheurs.

Sur son bureau, comme tous les jours, son courrier du soir était déposé et l'attendait.

Parmi les journaux, le vieil homme avisa tout de suite une enveloppe bleue... Une enveloppe couverte d'une écriture féminine haute, énergique et nette... nette comme un défi !

Méthodiquement, il s'assit à son bureau avant

de prendre la lettre et, tout d'abord, il la retourna dans ses doigts et en examina le cachet d'un bureau de poste de Lyon ; finalement, du bout d'une lame d'ivoire, il coupa le bord de l'enveloppe.

À mille lieues de comprendre de quoi il s'agissait, le grand-père de Gyssie déplia le papier, qui n'était pas assorti à l'enveloppe bleue... C'était un sévère papier officiel...

Et soudain, les doigts du vieillard lâchèrent le tout, comme si le contact de ce tout avait été mortel...

L'homme était devenu livide ; ses mains, tombées sur le bord du bureau, semblaient pour l'instant incapables de rendre service.

Le vieux juge avait dû appuyer sa tête contre le haut dossier du fauteuil et il restait là, immobile, le regard fixe... terriblement fixe, tendu vers cette porte qu'il avait ouverte lui-même pour chasser la jeune fille inconnue... cette porte qu'il avait défendu, vingt ans auparavant, à Valentine de repasser...

Valentine ?... Sa fille ?... Morte, depuis longtemps ! Morte, celle qu'il avait maudite dans ses nuits sans repos... Maudite parce qu'elle ne revenait pas... parce qu'il croyait qu'aussi tenace que lui, elle lui gardait orgueilleusement rancune !

C'était à une morte que sa colère implacable était allée... une morte innocente de tout ce dont il l'accusait !

Morte, Valentine ! Morte, son unique enfant !... Vingt ans auparavant !...

Quel glas funèbre sonnait à ses oreilles congestionnées !...

Sa vie n'avait plus de but à présent !... À quoi bon vivre puisque la pensée de celle qu'il voulait punir ne le soutiendrait plus... L'enfant échappait au châtiment... Pire ! Elle était innocente de presque tout ce dont il lui en voulait !

Et lui, l'homme intègre, le juge sévère mais juste, il avait accusé l'absente... avait dressé contre elle un réquisitoire sans indulgence d'ingratitude filiale qu'elle ne méritait pas...

Les yeux fixes, l'homme continuait en lui-même son terrible procès où, de père qui accuse, il était passé l'accusé pitoyable pour qui, en cet instant, sa conscience était sans pitié !

Pendant vingt ans, il avait nourri sa rancune, entretenu ses griefs et renouvelé sa malédiction !... Et là-bas, en Bretagne, sous un tertre inconnu, son enfant... sa fille unique... Valentine reposait sans le pardon naturel de son père !

Sa fille !... Partie sans le mot de miséricorde qu'on accorde même aux criminels endurcis... Était-il possible que lui, le père, se fût montré aussi impitoyable ?

Impitoyable, il l'avait encore été tantôt, pour la grande jeune fille blonde et fière qui était venue lui parler de l'absente...

Le juge intègre se découvrait soudain inhumain...

Maintenant, sa pensée passait de sa fille à la visiteuse inconnue.

Son regard alla au bristol resté sur son

bureau : « Gyssie de Wriss, princesse d'Ampolis. » Le même nom, le même titre que ceux attribués par l'acte funèbre à Valentine Chauzoles... Son instinct, après coup, hélas ! l'avait bien guidé : la visiteuse était la fille de Valentine. C'était sa petite-fille, cette jeune femme qui avait osé lui tenir tête... Celle qui, cruellement, sans un mot d'adoucissement, n'avait pas hésité à lui envoyer, nu et implacable dans sa forme officielle, ce terrible acte de décès...

Pour la première fois de sa vie, le vieux juge eut une émotion amollissante. Profondément remué, la voix presque mouillée, il murmura :

– Elle est dure, elle est de ma race... Gyssie, ma petite-fille...

Ses pensées suivaient une pente terrifiante. Quel abîme s'ouvrait devant sa conscience !...

Par trois fois, à la porte du cabinet de travail, Marine avait frappé.

N'entendant aucun bruit intérieur, une inquiétude l'avait saisie.

Timidement, ce qu'elle n'aurait jamais osé faire en temps ordinaire, elle entrouvrit la porte. Son vieux cœur de servante dévouée s'inquiétait déjà.

Avec toutes les émotions que M. le juge devait avoir eues tantôt, le maître pouvait être malade ?

Mais, malgré ses soixante-treize ans, celui-ci savait encore faire face à l'adversité.

Marine le vit droit devant son bureau... Elle remarqua pourtant que son regard était fixe et que ses mains s'agitaient dans un tremblement convulsif...

– Monsieur est servi.

Il ne répondit pas ; il ne l'avait même pas entendue entrer.

– Maître, le dîner est servi.

Il hocha lentement la tête.

– Je n'ai pas faim.

– Monsieur serait-il malade ?

Comme il ne répondait pas, elle insista :

– J'ai justement fait, ce soir, du céleri braisé

que Monsieur le juge aime beaucoup, ordinairement.

Cette fois, l'homme tourna la tête de son côté. Il la regarda.

– Marinette, fit-il, vous n'avez pas trouvé, tantôt, qu'elle ressemblait à quelqu'un ?

La servante se troubla.

– Si, monsieur, dit-elle loyalement, bien que fort gênée. Il m'a semblé que... qu'il y avait un air de famille avec...

Elle n'osa pas prononcer le nom de Valentine.

– Avec Monsieur le juge, acheva-t-elle en baissant la voix.

Désiré Chauzoles ne répondit pas, mais il se leva.

Sa haute silhouette parut à Marinette plus décharnée encore que d'habitude.

Le maître semblait vieilli subitement ; et puis, ce tremblement des mains, ce tremblement sénile... La femme en fut tout agitée.

Le vieillard repoussa son fauteuil et fit

quelques pas dans la pièce. Il dut avoir conscience de sa faiblesse physique.

– Le vieux chêne est touché, murmura-t-il. Sa tête altière ne se redressera plus aussi orgueilleusement... Sa branche principale est morte et son dernier rejeton n'est pas près de lui pour le soutenir...

Il oscillait comme un homme ivre en se dirigeant vers son secrétaire où, sans hésitation, il ouvrit un des tiroirs et en sortit un carton... Un carton serré depuis vingt ans mais dont le vieil homme n'avait pas oublié l'emplacement.

Les yeux dilatés de surprise, Marine le vit, en gestes malhabiles, placer sur son bureau, debout en face du sous-main, c'est-à-dire devant la place où il s'asseyait habituellement, la photo de Valentine.

L'émotion de la malheureuse fut si grande que ses jambes flageolèrent sous elle et qu'elle dut s'appuyer au chambranle de la porte, près de laquelle elle était restée depuis son arrivée.

Que signifiait le geste du maître sévère ? Sa

filles Valentine reprenait-elle place chez lui ?
Cependant, l'après-midi, le vieil homme avait
chassé Gyssie...

Mais le juge ne faisait même pas attention à la
surprise de la servante.

– Il faudra mettre des fleurs devant elle,
ordonna-t-il de sa voix brève. Elle devait aimer
les fleurs.

C'était un ordre, nettement donné.

Hormis le tremblement de ses mains et la
fixité de son regard, le juge Chauzoles n'avait pas
laissé percevoir un seul signe extérieur
d'émotion.

Pour gagner la salle à manger, il écarta d'un
geste machinal la femme qui coupait son passage.

– Servez !

Assis maintenant devant son assiette remplie
de potage, il gardait la même raideur et le même
silence impressionnant.

Marine le vit s'accouder lentement sur la table
et poser son menton sur ses mains réunies. Son
regard allait devant lui, à l'autre extrémité de la

nappe... là où sa femme s'asseyait autrefois... Là, où, plus tard, Valentine, également, se mettait pour manger...

Longtemps, l'homme, immobile, contempla la place vide...

Soudain, d'un geste d'automate, il repoussa son assiette toujours pleine :

– Enlevez !... La suite ?

Il n'avait pas touché au potage ; mais, machinalement, il accomplissait les mouvements habituels...

Marine, toujours troublée, posa devant lui une nouvelle assiette.

Le doigt du vieillard se leva et, désignant en face de lui la place inoccupée depuis vingt ans :

– Mettez aussi son couvert, dit-il. Tous les jours, vous le mettrez... Et, si vous la voyez, vous lui direz que sa place est marquée... en face de moi !

Marine faillit lâcher le plat qu'elle apportait. C'était tellement inattendu ! Tellement invraisemblable !

Sûr, quelque chose s'était passé qu'elle ne soupçonnait pas !

Elle obéit d'instinct, mais elle s'était mise aussi à trembler et elle se mordait les lèvres pour retenir les sanglots qui montaient à sa gorge.

Mon Dieu ! Après vingt ans ! Le père se souvenait qu'il avait une fille... Et il la réclamait... À moins que ce ne fût celle qu'il avait chassée, peu d'heures auparavant !

Quand le couvert fut mis, le vieil homme le contempla d'abord ; puis, lentement, sa taille se courba et son front vint reposer sur son poing crispé.

L'œil hagard, le tablier blanc en tampon sur sa bouche pour étouffer ses pleurs, Marine le regardait, hésitant à comprendre.

Une larme... une lourde larme de détresse vint mouiller l'assiette vide et la servante, bouleversée, discerna enfin que son maître pleurait...

L'austère et glacial juge Chauzoles, pour la première fois de sa vie, laissait percer une

émotion devant quelqu'un... Il n'était plus, ce soir-là, qu'un père malheureux, un père qui venait d'apprendre que son unique enfant était morte... loin de lui !

L'irréremédiable chose !...

*

Par dépêche, Gyssie avait prévenu Le Gurum de son retour à la capitale ; aussi, quand le train stoppa en gare, l'officier de marine arpentait-il déjà le quai où devait descendre la voyageuse.

Avant même d'avoir quitté son compartiment, cette dernière avait rencontré le regard clair et profond d'Alex qui lui souriait.

– Vous avez fait bon voyage, Gyssie ?

– Oui, fit-elle, laconiquement.

– Je suis content que vous soyez revenue très vite.

– Mais, moi, j'aurais préféré être obligée de rester quelques jours de plus.

– Ah ! fit-il.

Il remarqua soudainement qu'elle rapportait de Lyon une expression lasse et tendue qui ne lui était pas habituelle.

Doucement, il l'entraîna dans un café. Elle devait avoir besoin de se réconforter après ce voyage de nuit. Et puis, à l'abri dans une salle chauffée, elle lui livrerait plus facilement le secret de ses ennuis.

– Votre grand-père vit-il encore ? questionna-t-il lorsqu'on leur eut servi un chocolat bien chaud.

– Oui, dit-elle, toujours brièvement.

– Ah ! Et alors ?... Il vous a vue ?

– Il m'a vue.

Elle avait un visage si fermé qu'Alex en fut ému.

– Gyssie, je vous en prie, racontez-moi tout... Cela vous soulagera, mon amie, car je devine que vous n'avez pas rencontré ce que vous alliez chercher là-bas.

Elle ne répondit pas ; elle avait le cœur atrocement serré en cette minute.

Après une nuit pénible où, pendant des heures entières sans dormir, elle avait ressassé toutes les paroles échangées avec son grand-père, elle se réveillait meurtrie et douloureuse.

– Alex, fit-elle enfin, ce voyage a été rude... Je me suis heurtée à un mur de glace et mon cœur en a été comme cuirassé de dureté... Je ne me suis pas reconnue et je n'ai pas encore compris à quel besoin de vengeance venu des tréfonds de moi-même j'ai obéi... J'ai été implacable ! On aurait dit qu'un autre être était en moi et me faisait agir dans un sens contraire à mes sentiments habituels...

– N'exagérez-vous pas, mon amie ? fit le jeune homme avec confiance. Il est impossible que vous ayez été volontairement méchante.

– Et cependant, Alex, cela a été.

– Alors, c'est que quelqu'un vous a cruellement manqué... Vous aurez réagi instinctivement.

– Peut-être... Mon grand-père a été froid... Pis que cela, il m'a fait chasser de chez lui avant que je pusse plaider la cause de ma mère... Ceci, je m'y attendais, j'avais prévu le cas... Aussi je ne comprends pas à quel mobile j'ai obéi en me vengeant aussi impitoyablement d'un acte que j'escomptais et que j'avais pardonné à l'avance.

Il l'enveloppa d'un regard indulgent.

– Qu'est-ce donc que vous avez fait, petite Gyssie, pour être aussi implacable ?

Une horreur fronça les grands yeux bleus qui regardaient fixement, dans le vague.

– Alex, avoua Gyssie avec sa loyauté habituelle, figurez-vous que j'avais compris que mon grand-père ignorait encore la mort de sa fille Valentine...

Elle s'arrêta : l'aveu, malgré tout, lui semblait pénible. Mais il l'encouragea, sachant bien qu'après avoir confessé ce qu'elle nommait ses torts elle retrouverait le calme.

– Alors, petite Gyssie, qu'avez-vous fait ?

– J'ai été aussi vindicative que lui, expliqua-t-

elle à voix basse. J'ai mis dans une enveloppe l'acte de décès de ma mère et, puisqu'il avait refusé de m'entendre, je lui ai envoyé le terrible papier... Sans ménagement... Le papier cruel... Si tristement révélateur... Sans un mot pour préparer mon aïeul... Ah ! quel coup ce dut être pour lui... à son âge !

Le Gurum la regarda avec une douce pitié.

– Gyssie, vous vous faites du mal sans utilité. Votre grand-père était peut-être au courant... Dans tous les cas, puisqu'il fut toute sa vie impitoyable et rancunier, il doit admettre que les autres usent du même procédé à son égard... Il faut envisager qu'il fut sans tendresse et sans indulgence pour votre mère...

– Elle était tout de même sa fille...

– Et il était son père !... Or, justement, je ne crois pas qu'il ait eu pour elle la tendresse paternelle normale... Votre acte impulsif d'hier fut peut-être tout simplement l'inconsciente révolte de votre ardente piété filiale. Vous avez protesté contre l'enfance endeuillée de votre mère, mais je ne crois pas que vous ayez voulu

réellement faire du mal à votre aïeul.

Mais Gyssie l'interrompit et protesta sincèrement :

– Vous vous trompez, Alex ! J'ai réellement envoyé cet acte de décès avec le désir de rendre coup pour coup et de faire souffrir, moi aussi !... Et c'est bien cela qui me fait peur, car réellement, d'habitude, je suis incapable de faire de la peine sciemment à quelqu'un...

– Atavisme, expliqua-t-il, plein de miséricorde devant cet excès de scrupules qui la faisait si humblement s'accuser. À Lyon, vous étiez la petite-fille du juge inflexible et vous avez usé vis-à-vis de lui d'une méthode qui lui est habituelle... C'était de bonne guerre, comprenez-le, mon amie.

– Peut-être avez-vous raison, convint-elle, un peu rassérénée. Je me souviens, en effet, que j'ai été très malheureuse jusqu'à ce que ma lettre fût partie. C'est seulement après l'avoir mise à la poste que je me suis sentie soulagée... On eût dit que, tout à coup, je respirais mieux. Mon aïeul est peut-être, lui aussi, comme je l'ai été hier,

implacable malgré lui... Les gens qui sont affligés d'un tel caractère doivent être très malheureux après coup... Ce matin, je vous l'assure, Alex, je suis absolument navrée de mon geste inhumain et, si je croyais qu'un mot de moi puisse le réparer, j'écirais tout de suite à Lyon pour m'en excuser.

Mais le jeune homme secoua la tête :

– Ceci est une impulsion que vous ne devez pas suivre, protesta-t-il. Votre grand-père ne comprendrait pas les sentiments qui vous feraient agir. Il s'imaginerait que tout ceci n'est qu'un moyen de forcer sa porte et de le contraindre à vous écrire...

– Oh ! j'ai renoncé à le fléchir...

– Justement. Laissons les choses comme elles sont... Vous avez d'ailleurs des démarches assez urgentes à faire ici...

Il voulait forcer sa pensée à suivre un autre cours.

– J'ai des choses très intéressantes à vous dire, précisa-t-il pour la distraire. Pendant que vous

étiez là-bas, je ne suis pas resté inactif et j'ai écrit à tous les docteurs Maudoire dont nous avons relevé les adresses.

– Ah ! Et alors ? questionna la jeune fille en s'efforçant de s'intéresser à ce nouveau sujet.

– Tous m'ont répondu, la courtoisie régnant encore dans le monde médical, paraît-il. Mais neuf réponses n'étaient que des mots brefs de dénégalation polie. Une seule pouvait être celui que nous cherchions,.. Celui-ci dit avoir connu, au temps de ses études, un Hollandais se nommant, croit-il, de Vrize... Ce n'est pas tout à fait l'orthographe du nom de votre père, quoique l'euphonie soit la même. À distance, d'ailleurs, le docteur Maudoire peut se tromper... Il précise, en effet, que le de Vrize dont il parle faisait ses études de droit international, ce qui concorde parfaitement. Pourtant, un doute surgit dans mon esprit, parce que le prénom que le docteur attribue à son ancien camarade est tout à fait différent de celui que nous connaissons.

– Quel est le prénom ? demanda vivement Gyssie.

– Reis, répondit-il.

La jeune fille eut un cri de joie.

– C'est lui ! s'écria-t-elle. C'est bien lui ! Oh ! que je suis heureuse, Alex ! Cela compense les ennuis de ce terrible voyage.

Et, comme il la regardait, étonné, elle lui expliqua ce qu'elle seule savait depuis la lecture du journal de sa mère : c'est que Gys, en réalité, se prononce Reis, et que les amis de de Wriss devaient le nommer comme lui-même le leur avait appris verbalement.

Au lieu d'être une cause de doute, ce détail constituait au contraire une certitude.

– Mais alors, vous-même, vous devriez vous appeler Reissie ? observa Alex avec étonnement.

– Oui, probablement. Mais je ne connais la prononciation de ce nom que depuis quelques mois. Mamie et tout le monde ont pris l'habitude, pendant vingt ans, de prononcer Gyssie à la française. J'ai laissé continuer.

– S'il en est ainsi, tout va bien : il s'agit réellement de votre père, reprit l'officier de

marine. Mais revenons à notre docteur Maudoire... Il m'a dit encore avoir quitté la France vers l'époque où il avait connu ce jeune Hollandais, ce qui fait qu'il l'a complètement perdu de vue... Il suppose, cependant, qu'un de leurs amis communs a pu rester en rapport avec lui. Il m'a donné le nom et l'adresse de ce dernier. C'est un industriel, fabricant d'accessoires d'automobiles assez connu : Raphaël Russin. Il faudra que vous lui demandiez un rendez-vous, petite Gyssie, afin d'aller l'interroger au plus tôt, si c'est possible.

À mesure que son grand ami parlait, les traits de l'orpheline s'étaient détendus. L'espoir et la sécurité lui revenaient auprès de ce garçon loyal et simple qui lui témoignait en toute occasion une si chaude affection. Il lui semblait maintenant que le voyage à Lyon n'était qu'un mauvais cauchemar et que rien de désagréable, auprès d'Alex, ne pouvait l'atteindre.

Certes, il y aurait encore bien des difficultés pour elle ; mais il était doux de pouvoir compter sur cet ami dont la bonne volonté ne lui ferait

jamais défaut...

Elle profita des circonstances pour lui faire part de préoccupations matérielles assez impérieuses.

– Je suis sans travail actuellement et mes ressources ne sont pas grosses... Elles s'épuiseront même très vite si je ne trouvais pas tout de suite une occupation.

– Vous voulez reprendre un autre emploi ?

– Oui... Une place quelconque... J'aimerais bien que ce travail me laissât la liberté d'une partie de ma journée, quitte à être peu payée...

– C'est plus difficile à trouver.

– Peut-être ; mais ne me faut-il pas poursuivre les recherches qui sont le but de mon séjour à Paris ?

Alex l'approuva sans hésiter :

– Il faut même, Gyssie, pour le moment, y consacrer tout votre temps. Vous penserez un peu plus tard à votre situation. Il y a une piste trop importante à suivre, dès maintenant, pour que vous tergiversiez. C'est le plus urgent. Ne vous

inquiétez pas d'autre chose.

– Je serais bien de cet avis, si je le pouvais, Alex. Mais, comme je vous l'explique, mes ressources sont maigres... Surtout après ce voyage !

– Soyez tranquille à ce sujet, petite amie. Je vous ai trouvé, pendant votre absence, une excellente et modeste pension de famille, spéciale pour jeunes filles... C'est très convenable et on a l'avantage de ne payer qu'à la fin du mois. Vous voyez que rien ne presse... Je vais d'ailleurs vous y conduire maintenant. Après tant de fatigues et d'émotions, vous devez avoir besoin de vous reposer. Pour le reste, ayez confiance en moi, je m'occuperai plus tard de cet emploi que vous désirez trouver.

Gyssie se laissa faire. Elle se sentait très lasse et elle était heureuse de cette protection qui l'enveloppait avec sollicitude... Alex mettait tant de délicatesse et de désintéressement dans ses offres de service qu'elle ne cherchait même pas, pour le moment, comment elle pourrait s'en acquitter un jour...



Raphaël Russin était un homme méthodique. Afin de ne pas être débordé par ses multiples occupations, tout était organisé autour de lui pour que chaque minute fût exactement remplie. On ignorait, dans son entourage, la vaine attente, ou le temps perdu en bavardages... Par conséquent, la bousculade, l'énervement et le fameux surmenage y étaient également inconnus.

Ses rendez-vous étaient choses sacrées. À l'heure dite, l'usinier recevait ; il pensait que l'exactitude est toujours la politesse des rois, même de ces rois modernes que sont les grands chefs d'industrie. Par contre, il ne laissait pas les discoureurs se répandre en paroles vaines. S'il ne faisait pas attendre, il était bien clair qu'il ne fallait pas, non plus, abuser de son temps.

Gyssie se félicita d'avoir obtenu un rendez-vous de cet homme méticuleux. À l'heure exacte, elle arriva à son bureau dans un costume tailleur

très simple mais qui prenait sur elle, comme tout ce qu'elle portait, un chic incomparable.

Son élégance tenait à sa longue et souple silhouette, au rayonnement de ses yeux limpides et de ses cheveux blonds et aussi à ce quelque chose d'indéfinissable et de très particulier que lui donnaient son port de tête, son cou admirable et une grâce fière et même un peu hautaine... Un air, il faut le reconnaître, naturellement « très princesse ».

Lorsqu'elle entra dans le cabinet directorial où cet homme, connu du monde entier, brassait des millions, elle eut une pensée rapide devant la grande pièce claire et presque vide :

– C'est plus simple ici que chez Le Für, qui n'était pourtant qu'un petit homme d'affaires.

Mais elle n'eut pas le temps de réfléchir.

Courtois et légèrement surpris devant cette altière et fine beauté, Raphaël Russin saluait la jeune fille et la priait de s'asseoir dans l'un des deux fauteuils qui faisaient face à son bureau.

– Que puis-je faire pour vous, mademoiselle ?

Gyssie, un peu intimidée, répondit cependant aussitôt en entrant dans le vif du sujet :

– Me donner des nouvelles de mon père, monsieur. On m'a dit que vous l'aviez connu lorsque vous étiez tous deux étudiants.

Russin jeta un coup d'œil sur la carte que la jeune fille avait fait passer et qui était restée sur son sous-main. La carte portait, comme toujours, le nom et le titre attribués à la petite princesse.

L'industriel eut d'abord un léger froncement de sourcils. Il essayait évidemment de situer ce nom parmi ses nombreuses connaissances d'autrefois. Puis, il parut hésiter.

– Vous êtes mademoiselle de Wriss ? interrogea-t-il d'une voix indéfinissable.

– Oui, dit Gyssie ; la fille de Gys de Wriss.

Elle avait prononcé Reis comme les amis de son père devaient avoir coutume de le nommer.

Raphaël Russin garda le silence quelques instants ; puis, comme à regret, il reprit :

– Alors, mademoiselle, je pense qu'il y a erreur. J'ai bien connu un de Wriss, mais il

n'était pas prince... Il ne portait même pas ce nom d'Ampolis que je lis sur votre carte.

Il sembla faire un léger effort de mémoire et continua :

– Il était hollandais, je crois, et la particule qui précédait son nom ne devait avoir aucune signification...

– Ce ne devait pas être mon père, balbutia Gyssie, fort déçue.

– C'est probable... Et cependant, mon ancien camarade parlait quelquefois d'un pays où ce nom d'Ampolis prenait place...

– Ah ! fit la jeune fille, désarçonnée. Il... il en parlait ?...

– Oui... Je ne sais plus à quel sujet, mais, ce nom, je l'ai entendu prononcer par lui.

De nouveau, Russin s'arrêta. Son coup d'œil, en un éclair, enveloppa la jeune fille d'un peu de compassion. Puis il reprit :

– Son père avait une bonne situation en Hollande... dans le commerce probablement... Je n'ai jamais su exactement... Je me rappelle que

Gys a résisté plusieurs mois à ce père qui exigeait son départ pour les Indes néerlandaises. Il a fini par quitter Paris brusquement, sans revoir ses amis... Depuis, je l'ai perdu de vue.

Il répéta, comme s'il soulignait ses mots :

— Mais il n'était pas prince... Vous voyez qu'il ne doit pas s'agir de votre père.

Gyssie regarda cet homme qui énonçait une pareille chose d'un ton d'absolue certitude.

Elle songea que, pour être aussi affirmatif, il devait en savoir plus long qu'il n'en disait.

Quoi qu'il en fût, la jeune fille voulait tout connaître ; car, dans son for intérieur, elle n'était pas aussi sûre que l'usinier qu'il ne s'agissait pas de son père.

Elle insista donc :

— Pourquoi votre camarade ne se rendait-il pas aux désirs de son père ? Qui le retenait à Paris ?

— Un grand amour, je crois, répondit évasivement Russin.

— Ah ! oui ! fit-elle.

Et, sans s'apercevoir qu'elle reconnaissait ouvertement son père dans le camarade du fabricant, elle ajouta :

– Ne s'était-il pas marié peu de temps auparavant... au début de novembre ?

Elle avait un air angoissé mais si résolu que l'industriel n'hésita pas davantage. Au surplus, il aimait les situations nettes et les êtres assez forts pour supporter la vérité. Gyssie lui semblait être de ceux-là ; ce fut avec une réelle sympathie qu'il lui dit :

– Mademoiselle, ne voyez en ce que je vais vous dire que le désir sincère de vous aider. Je pense que vous tenez à savoir la vérité, quelle qu'elle soit ?

La jeune fille fit un signe de tête affirmatif.

– Je vais donc vous dire simplement tout ce que je sais de Gys de Wriss : ce sera à vous de conclure d'après ce que vous connaissez vous-même... Vous jugerez s'il est votre père ou non... D'abord, je vous ai dit que Gys, en cette saison qui a précédé son départ, était éperdument

amoureux. De cela, je suis sûr, étant à peu près le seul à avoir reçu ses confidences. Je sais qu'il aimait une jeune fille pure et charmante et qu'elle ne voulait lui appartenir que comme épouse légitime.

« Or, des raisons impérieuses du côté de la famille de celle qu'il aimait rendaient ce mariage impossible avant plusieurs années. Je me rappelle très bien ces détails, parce que j'ai été mêlé personnellement à cette histoire. Il faut vous dire... Je parle en toute loyale simplicité devant une jeune fille moderne, n'est-ce pas ? »

Encore une fois, Gyssie approuva de la tête.

– Bien !... Il faut vous dire qu'en ce temps-là, nous avons imaginé, entre étudiants, une petite comédie pour nous distraire... Une occasion de chahuter un peu... Une sorte de parodie du mariage consacrant nos brèves passades du quartier Latin. Je juge cela idiot maintenant, mais nous n'y voyions alors qu'un prétexte de plus pour nous amuser... Nous avions vingt ans, l'âge de toutes les bêtises !

Gyssie le regarda pensivement.

– J’ai vingt ans aussi, fit-elle à mi-voix.

Il y avait une telle dignité et une telle noblesse dans son maintien que l’industriel s’excusa devant cette enfant :

– Vos vingt ans sont d’une autre qualité, mademoiselle... La jeunesse d’aujourd’hui est plus précoce et connaît des responsabilités que nous avons ignorées. Il y a un abîme entre nos deux générations. Autrefois, nous étions insoucians et très inconscients des résultats de nos actes... De vrais gamins, tant que le service militaire, qui durait alors trois ans, ne nous avait pas assagis... Cependant, je vous l’ai dit, Gys était profondément amoureux... et même très respectueux de sa fiancée. Il se désespérait qu’elle ne pût être à lui... Nos petites comédies matrimoniales lui suggérèrent l’idée d’un faux mariage... Mais la femme que de Wriss aimait ne se serait pas laissée abuser par une cérémonie grotesque, dans une salle de café du quartier. Pour elle, il fallait donner à cette solennité toutes les apparences d’un vrai mariage, ce qui n’était pas nécessaire avec les Mimi Pinson que chacun

de nous épousait pour rire. C'est pour cela que de Wriss vint me trouver. Il avait imaginé toute cette histoire d'Ampolis, de légation et de prince héritier que vous semblez connaître et à laquelle vous paraissez avoir ajouté foi...

Il s'arrêta un instant ; Gyssie avait pâli.

– Je vous demande pardon, je dis les choses sans ménagement...

Mais, malgré la surprise qu'elle venait d'éprouver, l'orpheline se dominait. Très vite, elle implora :

– Continuez, monsieur, je vous en prie... Je veux tout savoir.

Sa voix était blanche, presque aphone.

Raphaël Russin reprit pourtant son récit :

– Pour donner un peu de vraisemblance à ce mariage fictif, il fallait imaginer une légation... avec un cadre convenable. Mes parents habitaient à cette époque une rue tranquille. Ils avaient loué, sur la rive gauche, un bel appartement dans un vieil hôtel qui avait assez bon air. Comme mon père était grand chasseur, la famille restait à la

campagne jusqu'à Noël. J'étais seul, rentré à Paris pour mes études ; je cédai donc au désir de mon ami et prêtai notre appartement pour simuler la légation du Diamantino...

Gyssie le regardait, toujours pâle, les lèvres entrouvertes, figée de stupeur, pendant qu'il continuait :

– Je dois reconnaître que, pendant tout le temps de la pseudo-cérémonie, de Wriss eut un air grave... Un air qui excitait encore la gaieté des autres, car rien n'est plus amusant, quand on est une bande de fous, que de voir un acteur comique prendre son rôle au sérieux...

L'orpheline avait eu un brusque mouvement...
Ruslin se hâta de continuer :

– Je vous parle de l'impression de cette bande joyeuse et inconsciente... Moi, qui savais combien mon ami était sincèrement amoureux, je comprenais le remords qu'il éprouvait à abuser ainsi la femme la plus exquise... Il était même très malheureux d'avoir dû l'exposer aux bouffonneries de toute cette jeunesse un peu folle dont j'étais. Je ne fus pas étonné lorsque Gys

nous invita tous à aller déjeuner sans lui et sans sa ravissante jeune femme, tout émue, qu'il put enfin soustraire à cette mascarade et qu'il emporta jalousement. Après ce jour, il n'a jamais souffert qu'un de nous cherchât à voir cet être délicieux et il se fâchait même quand quelqu'un demandait de ses nouvelles en plaisantant... Voilà tout ce que je sais, mademoiselle, car Gys quitta Paris sans venir me voir, prenant simplement congé de moi par un court et insignifiant billet... J'ai toujours supposé qu'il avait enlevé avec lui la femme qu'il aimait... J'ignorais surtout qu'il avait eu une enfant de cette femme...

Il s'arrêta et un silence un peu pénible succéda à ses explications.

— Je vous remercie, monsieur, dit enfin Gyssie avec effort... Je ne soupçonnais pas le singulier rôle que mon père avait joué vis-à-vis de ma mère ; mais, plus j'examine ce que vous venez de m'apprendre, plus je sens que les faits s'adaptent bien à ce que j'en sais déjà...

Sa voix tremblait en parlant, car c'était pour la jeune fille une foudroyante révélation, d'autant

plus démoralisante que, jusqu'ici, sa confiance en son père avait été absolue.

Tout à coup, elle songea à la cérémonie de Saint-Julien-le-Pauvre, décrite dans le journal de Valentine.

– N'y eut-il pas aussi, fit-elle d'une voix enrouée, la comédie du mariage religieux... dans une église à moitié orthodoxe, je crois ?

– Je ne le pense pas... Du moins, je n'en ai rien su...

Il s'arrêta, puis observa avec vivacité :

– Et pourquoi orthodoxe ? Votre mère n'était-elle pas catholique ?

– Si, elle l'était, en effet...

– D'ailleurs une comédie pareille eût été un sacrilège et, bien que Gys fût un garçon assez incrédule, ce qui faisait de lui un esprit fort irrespectueux de tous les usages culturels, quels qu'ils soient, je ne crois pas qu'il eût joué avec les croyances religieuses de la femme qu'il aimait... Les plaisanteries permises ont leurs limites et de Wriss était un honnête homme.

– Ah ! fit seulement la jeune fille qui n’osait plus espérer que son père n’avait pas franchi ces bornes-là.

À cette minute, d’ailleurs, elle était incapable de juger les « limites permises à la conscience d’un honnête homme », selon le point de vue de son interlocuteur. Il lui semblait, à elle, que le seul fait de tromper la femme que l’on aime, en abusant de sa confiance et de son ingénuité, était suffisamment abominable pour qu’un homme de cœur ne s’y abaissât point.

Russin devina-t-il les réflexions désobligeantes pour son ancien ami que ce récit sincère avait fait naître en l’esprit de la visiteuse ? C’est probable, car il chercha chaleureusement à défendre l’absent.

– Il serait peut-être bon, mademoiselle, que je vous mette en garde contre un jugement téméraire trop facile à formuler...

– Je ne demande pas mieux que de croire que tout est bien, fit Gyssie, désorientée. Je vous écoute, monsieur.

— Oui, reprit-il, il faut que je vous fasse observer que mon camarade était de pure race flamande. Né et élevé à Amsterdam, il raisonnait en véritable Hollandais. Or, là-bas, la liberté de conscience et même la liberté personnelle sont beaucoup plus sacrées qu'ici. Le qu'en-dira-t-on et l'opinion des autres n'ont pas l'importance que nous leur attribuons ; si bien qu'un homme estime que sa volonté intime a beaucoup plus de valeur que, par exemple, une promesse sanctionnée par l'enregistrement d'un acte à la mairie ou par la bénédiction du prêtre dans une église !...

— Oh ! protesta tout bas la jeune fille dont les grands yeux angoissés continuaient de se poser sur l'usinier, dans l'attente des choses inquiétantes qu'il révélait.

— Si j'ajoute, poursuivit Russin fermement, que Gys de Wriss s'était nourri de ce genre de philosophie qui reconnaît à peine aux gouvernements le droit de régir les actes personnels des individus, vous comprendrez facilement que le mariage exigé par son amie,

devant un officier d'état civil, lui apparaissait comme une comédie un peu ridicule...

– Une comédie ! balbutia Gyssie, ayant du mal à suivre de pareilles controverses...

– Eh ! oui... Or, pour de Wriss, comédie pour comédie, la sienne, étant sincère, valait bien celle d'un maire ceint d'une écharpe tricolore.

– Mais la bénédiction du ciel ? murmura l'orpheline, absolument désespérée.

– Ma foi ! fit Russin, je vais beaucoup vous désillusionner, mademoiselle, mais mon camarade ne croyait pas qu'il fût nécessaire d'user d'un intermédiaire entre Dieu et lui... Il m'est très difficile d'expliquer à une jeune fille jusqu'à quel point ses philosophes préférés ont poussé leurs théories dont s'accommode assez bien la mentalité des étudiants nordiques, lesquels, d'ailleurs, la cultivent beaucoup plus en paroles qu'en actions...

« Quoi qu'il en soit, en cette affaire de son mariage, de Wriss était véritablement sincère, je vous l'assure, et cette sincérité de sentiments

excusait pour lui les artifices qu'il dut employer pour posséder votre mère.

Gyssie ne répondit pas. Elle était anéantie par tout ce qu'elle venait d'apprendre.

Son père, qu'elle avait vu jusque-là à travers l'amour qu'il avait su inspirer à sa mère, lui apparaissait maintenant sous un jour odieux. Il avait trompé sa femme, usant vis-à-vis d'elle de procédés absolument inqualifiables... Il était un incrédule... presque un impie... Gyssie n'était pas sûre qu'il ne fût pas un monstre... ou un misérable déclassé.

Mais elle ne livra pas ses réflexions à Raphaël Russin.

Malgré la cruelle désillusion qu'elle venait d'éprouver, elle s'efforçait de demeurer calme et correcte... Devant cet homme qui avait connu son père et sa mère, elle avait la volonté de dominer son profond désarroi.

L'industriel, cependant, remarqua la pâleur extraordinaire du mince visage raidi devant lui et il devina l'impression contenue qu'on cherchait à

lui cacher. Très pitoyable, il répéta :

– Je suis persuadé que Gys ne s'est prêté à ce jeu que parce qu'il ne pouvait obtenir autrement l'amour de celle qu'il aimait. Je suis sûr aussi que, sans l'obéissance qu'il devait à son père et qui était presque obligatoire à cette époque, il aurait renoncé à partir pour les Indes. Je sais qu'il voulait sacrifier la brillante situation qu'on lui offrait ; il était prêt à briser son avenir pour ne pas quitter la femme qui avait confiance en lui.

– Mais il ne l'a pas fait, observa Gyssie, dont la voix blanche semblait jaillir d'un abîme.

– Il faudrait connaître toutes les raisons avant de l'accuser, dit généreusement l'usinier.

– Aussi, je ne l'accuse pas... Je constate seulement, rétorqua-t-elle. Mais savez-vous, monsieur, ce que votre ancien camarade est devenu depuis ?

L'autre eut un geste vague qui voulait signifier son ignorance.

– Nos relations de jeunesse n'ont pas été renouées à son retour en Europe... Je ne puis vous

donner aucun détail.

– Vous ne supposez pas qu’il soit mort, cependant ?

– Oh ! non ou alors, ce serait très récemment. Mes affaires m’ont donné l’occasion, il y a quelque temps, de revoir son nom... Je ne sais plus exactement à propos de quoi. Mais il vit. Il est peut-être à Paris. En tout cas, de Wriss doit occuper une bonne situation. En affaires, les Hollandais sont gens habiles et débrouillards. Certainement, en vous adressant au consulat de Hollande, vous obtiendrez tous les renseignements que vous désirez sur sa résidence actuelle.

Gyssie s’était levée. Avec une gratitude pleine de bravoure, elle remercia Raphaël Russin de ses explications. Grâce à lui, elle y voyait mieux dans sa situation très particulière... Notamment l’origine de ce titre de princesse auquel elle n’avait nul droit...

– Madame votre mère ne s’en était jamais rendu compte ? s’informa son interlocuteur.

– Ma mère est morte à ma naissance, monsieur. Elle a heureusement ignoré le côté scabreux et aléatoire de son mariage... Le plus drôle, essaya-t-elle de railler avec un pauvre sourire, c'est que les braves gens qui m'ont élevée ont cru fermement que j'étais la fille du prince d'Ampolis. C'est sous ce nom que je suis inscrite légitimement à la mairie.

– Mais, alors, ce titre, vous avez le droit de le porter ?

– Oh ! monsieur ! protesta-t-elle douloureusement, vous qui savez ce que cela représente, pouvez-vous croire que je puisse m'en parer désormais ?

L'homme enveloppa la jeune fille d'un regard de profonde pitié. Son attitude était vraiment pleine de dignité malgré la cruelle désillusion qu'elle venait d'essuyer.

– Vous avez raison, mademoiselle. Vous êtes, comme votre mère, une personne trop bien élevée pour vous contenter des apparences.

Les yeux de Gyssie s'emplirent de larmes à ce

compliment décerné à sa chère disparue.

– Je suis vraiment touchée, monsieur, du souvenir honorable que vous avez gardé de ma mère et je vous remercie des paroles que vous venez de prononcer à son sujet. Toute ma reconnaissance aussi vous est acquise pour le bienveillant accueil que vous m’avez réservé... Je ne l’oublierai jamais, monsieur.

Or, ce que l’industriel n’avait pas prévu se produisait : Gyssie montrait une telle dignité qu’elle lui imposait véritablement.

Loin d’être une aventurière sans scrupule, elle se révélait bien élevée, impeccable et méritant tous les respects.

Ce fut avec chaleur qu’il lui tendit la main.

– Veuillez compter sur moi, mademoiselle, si jamais je puis vous être utile...

Très courtoisement, il la reconduisit jusqu’à la porte de ses bureaux, ce qu’il ne faisait que rarement.

Et, lorsqu’il s’inclina en murmurant : « Mes respectueux hommages... », ce n’était pas

seulement une vaine déférence pour cette enfant si jeune et si noble dans sa souffrance imméritée.

*

Gyssie s'éloigna, calme en apparence, mais dans son cœur bouillonnaient les plus pénibles sentiments d'amertume. Sa peine était faite d'indignation et de désillusion profonde. Son père n'était qu'un suborneur. Par un mensonge soutenu et répété, grâce à une comédie inqualifiable, il avait pu séduire sa mère... Sa façon d'agir avait été malhonnête... indigne d'un homme d'honneur.

Et quand Gyssie évoquait la douce et loyale confiance de Valentine en celui qu'elle croyait être son mari, c'était comme une nausée qui noyait l'âme de la jeune fille.

— Mon Dieu ! quelle turpitude ! Et cet homme-là est mon père, et j'étais fière de porter son nom !... Ah ! l'invouable déchéance !

Arrêtée au bord du trottoir, à quelques pas de

l'usine de Raphaël Russin, elle restait immobile, plongée dans l'abîme que ses pensées ouvraient devant elle.

C'était tellement inattendu ce qu'elle venait d'apprendre, qu'elle avait l'impression d'être frappée de folie.

Son père avait pu inventer une telle histoire ? Se parer de noms et de titres ne lui appartenant pas ?

Tout son orgueil se cabrait à l'idée de cette imposture... de ce titre qu'on lui donnait depuis vingt ans et auquel elle n'avait aucun droit.

Voyons, voyons, était-ce bien certain tout cela ? Ne s'agissait-il pas plutôt d'un affreux cauchemar dont elle allait se réveiller ?

Elle avait réellement du mal à se rendre à l'évidence.

Il lui était apparu si beau, cet homme, qu'elle n'avait vu qu'aimable et charmant par les yeux de sa chère maman !... Celui qu'elle cherchait avec une confiance filiale comme le grand ami et le protecteur suprême !

Et ce père, dont elle avait fait un dieu, n'était qu'un aventurier... pis, à sa conception de loyauté, un hypocrite ! Il avait abusé de la confiance d'une femme pure et noble, incapable de soupçonner le mensonge !

Ah ! l'atroce désillusion !

– C'est donc cela, les hommes ? se disait-elle âprement. M. Le Für... Mon père après mon grand-père, cet autre égoïste... Tout l'opposé de Gys, celui-là ! Aussi austère, aussi sévère et raide que l'autre était souriant, enjôleur et trompeur. Mais, chacun dans son genre, ils sont aussi odieux l'un que l'autre.

Les hommes !

Ah ! la détestable mentalité de ce sexe d'en face, avec lequel seulement elle commençait à faire connaissance !

Elle s'était mise en marche, mais elle allait droit devant elle, suivant machinalement n'importe quel chemin sans se rendre compte de l'itinéraire qu'elle prenait.

Alex, qui l'avait conduite jusqu'à la porte de

Russin et qui faisait les cent pas en attendant son retour, l'aperçut de loin au moment où, soudain, elle disparaissait au coin d'une rue.

L'ayant rejointe, il passa son bras sous le sien.

– Eh bien, Gyssie, où allez-vous ? Un peu plus et vous m'oubliez sur le trottoir.

Elle leva sur lui des grands yeux dorés qu'une sorte d'hypnose durcissait... Et ce fut Alex qui reçut le choc de la cruelle déception qu'elle venait d'éprouver.

– Alex, fit-elle un peu nerveusement, c'est abominable ! Jamais je n'aurais pensé que les hommes pussent être si faux et si méprisables !

L'officier eut un haut-le-corps de surprise, mais elle ne lui laissa pas le temps de protester et jeta âprement :

– Ce sont des monstres ! Ils n'ont pas de cœur, les hommes ! Rudesse ou fausseté, c'est toujours le même égoïsme qui les fait agir !... Impossible de croire en ces êtres-là... Impossible d'avoir confiance en eux... Tous pareils !... Oui, ils sont tous aussi méprisables !

Comme elle s'arrêtait pour prendre haleine, car sa colère lui coupait le souffle, Le Gurum réussit à placer quelques mots :

– Voyons, Gyssie ! Calmez-vous, mon amie, et ne généralisez pas ; nous ne sommes pas tous égoïstes et menteurs comme vous le croyez.

– Ah ! Je ne trouve pas, moi ! s'exclama-t-elle avec une nouvelle indignation. Je m'aperçois que, dès que les hommes veulent quelque chose, tous les moyens leur sont bons pour l'obtenir... Ils ne connaissent pas de freins à leurs passions et ils sacrifient n'importe qui à leurs désirs... Les femmes qu'ils aiment ne peuvent même pas avoir confiance en eux : il faut qu'ils mentent, il faut qu'ils trompent !... Ils sont au-dessous de tout, les hommes !

L'officier de marine, profondément gêné des remarques désobligeantes dont son sexe était accablé, baissait la tête comme un coupable. À l'indignation véhémence de Gyssie, il devinait l'ampleur de la déception que la jeune fille avait dû essuyer, mais il n'arrivait pas à savoir ce qui la lui avait causée. Était-ce Raphaël Russin

manquant de tact vis-à-vis de l'orpheline ? Ou ce Gys de Wriss dont la conduite équivoque d'autrefois était soudainement révélée à sa fille ?

Il ne fut pas longtemps incertain des griefs impérieux qui motivaient la colère de Gyssie.

Avec brièveté, mais en termes nets et péremptoirs, l'orpheline le mit au courant des singulières choses que l'industriel lui avait révélées.

– Comprenez-vous, Alex : mon père a indignement trompé ma mère en usant d'un état civil de fantaisie. Je suis affublée d'un titre qui ne m'appartient pas ; je ne suis pas princesse !

– Cela ne vous diminue pas, petite Gyssie. Vous avez toujours la même âme et le même visage !

– Oui, mais quel affreux mensonge... perpétré même par mon acte de naissance ! Je suis absolument écoeurée !

– Pourquoi ? Personne n'a besoin d'être mis au courant de cette histoire. La mairie de Coatderv a validé votre nom... Il est légalisé à

présent ; personne n'y peut rien !

– En réalité, c'est un faux ! L'état civil a été trompé, comme l'a été ma pauvre maman.

– Heureusement, celle-ci ne s'en est pas doutée un seul instant.

– Oui, il est heureux qu'elle ait ignoré toutes ces roueries !... Je n'arrive pas encore à me persuader que tant de choses aient été inventées. Jamais, avant ce jour, je n'aurais pensé que les actes d'un être soi-disant bien élevé pussent cacher tant de perversité. Réellement, votre sexe est méprisable, Alex ! Les hommes manient instinctivement la fourberie !

De nouveau, le jeune officier de marine eut un geste de protestation.

– Je vous assure, Gyssie, que vous vous trompez. Tous les hommes ne sont pas menteurs. La majorité, heureusement, est faite de braves et loyaux garçons.

– Oui, oui ! riposta-t-elle. Vous êtes parfaits tant que vos intérêts ou vos passions ne sont pas en jeu !

– Allons, mon amie, ne soyez pas injuste et ne rendez pas responsable la moitié du genre humain de l'erreur de quelques-uns... Voilà déjà plusieurs mois que vous et moi nous nous connaissons... Il me semble que mon affection et mon dévouement ne vous ont jamais fait défaut... Suis-je réellement aussi méprisable que vous le pensez ? Vous ai-je manqué quelquefois ?

Son ton d'amertume frappa l'orpheline. Elle le regarda avec une nuance d'étonnement, comme si elle s'apercevait seulement de sa présence à ses côtés.

– Vous ? dit-elle avec sincérité... Vous, Alex ? Mais vous n'êtes pas un homme !... Vous êtes...

– Un Iroquois, peut-être ! fit-il, bougon.

De nouveau, elle leva les yeux sur lui et l'examina longuement. Sous une pensée intime, une rougeur envahit son visage.

– Je veux dire, reprit-elle avec moins d'assurance, que vous êtes un grand frère, un ami précieux, un bon chien dévoué...

– Vous vous en apercevez !

– ... Vous ne m'aimez pas d'amour, vous, Alex ! continua-t-elle, imperturbable. Et je ne vous aime pas non plus !...

– Naturellement !

– ... Il n'y a entre nous qu'une chaude et loyale affection... Heureusement... C'est bien meilleur !

– Ah ! bien ! l'interrompit-il rageusement. Vous admettez tout de même qu'il y ait un peu d'affection entre nous !

– Évidemment ! Et c'est assez ! S'il y avait de l'amour, ce serait une calamité ! Vous ne chercheriez plus qu'à me mentir... à me tromper... comme font tous les autres !

– Grand merci !

– Vous seriez jaloux, exigeant... Et peut-être ne me protégeriez-vous pas avec tant de désintéressement... Quant à moi, si je vous aimais, ce serait un vrai désastre !

– Pourquoi ça, un vrai désastre ? fit-il, de plus en plus bourru.

– Parce que j'aurais confiance en vous, répondit-elle avec une moue enfantine, comme

s'il s'agissait d'un grand malheur. Je serais comme ma pauvre maman, je croirais tout ce que vous me diriez !... Je me figurerais que vous avez toutes les qualités et que vous êtes unique au monde à les posséder... Ah ! ce serait une véritable catastrophe ! ajouta-t-elle, en pleurant presque.

Désarmé, il pressa plus tendrement contre lui le bras fragile qui reposait sur le sien.

— Ma chère petite Gyssie qui vient de m'avouer qu'elle aurait confiance en moi... C'est gentil tout de même, de me dire ça... malgré votre mépris des hommes.

Il avait pris sa main dans la sienne sans qu'elle s'en défendît.

Minute grisante, qui mit du vertige dans l'âme de l'officier.

— Ah ! murmurait-il, tout ému, comme c'est heureux que nous ne nous aimions pas, ma petite Gyssie... Je vous demanderais votre main... Nous nous marierions... Vous porteriez un nom, tout simple et roturier ; mais ce serait un nom qui

vous empêcherait de penser à vos origines... à votre grand-père trop sévère... à votre père trop inconséquent. Nous vivrions, égoïstement, pour nous deux... avec, plus tard, de jolis enfants que nous ne décevrons pas... Oh ! ma Gyssie chérie qui aurait confiance en moi !... Ma Gyssie qui me fait une place à part dans son mépris de la moitié du genre humain !... Comme on pourrait être heureux tous les deux si vous vouliez me dire... oui... seulement pour aujourd'hui !...

La jeune fille, un peu gênée, se dégagea de son étreinte.

– Heureusement, fit-elle après un silence, je suis raisonnable pour deux. J'ai trop d'estime pour vous et je ne ferai jamais votre malheur en vous permettant de m'épouser.

– Le rêve était trop beau, soupira-t-il à voix basse.

– Les rêves sont toujours des utopies, riposta-t-elle avec amertume ; la réalité est tout à fait différente. Moi, je suis une pauvre gosse honnête qu'un homme a affublée d'un titre ridicule.

– N’y pensez plus, ma petite Gyssie. Qu’est-ce que ça peut vous faire de n’être plus princesse, puisqu’une fois mariée vous changerez de nom !

– Oui, mais voilà : je ne me marierai jamais...

– Ah ! Gyssie !

– Ou, si vous préférez, ce sera le plus tard possible.

– J’aime mieux ça, quoique ce plus tard n’ait rien de séduisant.

Elle ne répondit pas tout de suite, mais au bout d’une minute, elle observa, comme pour elle seule :

– Plus tard ? Ça peut être aussi bien demain que dans cinquante ans, heureusement !

Et, sans paraître s’apercevoir de l’effarement que montrait son compagnon, elle demanda avec le plus grand sérieux :

– Si vous étiez amoureux, vous, Alex... – mais là, ce qui s’appelle aimer vraiment !... – est-ce que vous seriez capable aussi de mentir... d’inventer ?

Une gravité soudaine assombrit le fin visage du jeune homme.

– Nul être humain ne sait à l'avance de quoi il est capable pour gagner ou conserver l'amour de la femme qu'il aime, répondit-il d'une voix sourde. Pour gagner votre amour, ma Gyssie bien-aimée, je sens que j'accomplirais les plus fols héroïsmes... Mais pour vous conserver à moi tout seul... pour empêcher qu'un autre ne vous prenne... Oh ! malédiction ! je ne suis pas sûr, vraiment, que je ne serais pas capable d'un crime !

– Ah ! l'horreur !... Je le pensais bien !... Tous pareils !... C'est abominable !... Alex, je vous méprise profondément d'être un homme !

Mais, en disant ces mots, elle se suspendait à son bras et, tout en marchant, elle inclinait sa tête vers lui, si bien que sa joue venait s'appuyer avec confiance près de l'épaule de l'officier.

Ils firent ainsi une centaine de mètres en silence.

Alex n'osait dire un mot, de crainte de troubler

le rapprochement exquis qui faisait palpiter tout son être, et Gyssie, enfoncée dans ses réflexions plus ou moins roses, ne se rendait même pas compte de l'émoi délicieux qu'elle ressentait si singulièrement auprès de son affectueux compagnon.

– J'ai bien vu, tout à l'heure, que Raphaël Russin excusait mon père, observa-t-elle tout à coup, à mi-voix. Il m'expliquait les raisons qui l'avaient fait agir... L'influence de sa nationalité, de son éducation... Mon père était d'une mentalité tout à fait différente de la nôtre... Russin disait aussi que son condisciple était loyal... Et, même, il ne paraissait pas du tout mépriser celui-ci.

– Pour juger un autre, petite Gyssie, il faut essayer de se mettre à sa place, en connaissant ses vraies raisons d'agir. Votre père a pu, très bien, être sincère vis-à-vis de votre mère.

– Il l'était ! C'est indiscutable !

– Eh bien ! mon amie, le mot sincère est synonyme de loyauté... Et si l'on commet une erreur, on n'est pas pour ça un être indigne...

– C’est ce que je pensais, approuva-t-elle avec un sourire rasséréné, car il lui en coûtait affreusement de mépriser son père.

Il y eut entre eux un nouveau silence pendant lequel chacun retournait en soi-même le problème. Puis, Le Gurum interrogea :

– Et maintenant, Gyssie, que comptez-vous faire ?

– Eh bien !... continuer mes recherches... C’est évident.

– Vous ne pensez pas qu’avant de les poursuivre, il serait préférable de vous adjoindre un compagnon qui amortirait les mauvais coups, si jamais vous deviez être davantage déçue ?

– Pourquoi le serais-je plus encore ? Qu’est-ce que vous voulez qu’il m’arrive encore de pire ?

– Sait-on jamais...

– Non. Je crois avoir touché aujourd’hui le fond pénible de l’histoire. À présent, je suis prête à tout.

– Cela n’empêche pas qu’un fardeau porté à deux est beaucoup moins lourd.

– Et ce compagnon, naturellement, vous le voyez sous les traits d'un mari ?

– Heu !... Un fiancé, ce serait déjà quelque chose.

La jeune fille s'arrêta et, quittant le bras auquel elle se cramponnait, elle s'exclama :

– Un fiancé ! Rien que ça ! Mais où voudriez-vous que j'en dénêche un... Comme ça !... Tout de suite ?

– Voyons, Gyssie, ne dites pas d'enfantillages. Vous savez très bien que je vous aime et que je ne demande qu'à...

– Vous ? Patatras ! Voilà que vous recommencez à divaguer ! Vous plaisantez avec des choses sérieuses sans vous en rendre compte !

– Pardon ! Je suis très sérieux...

– On ne le dirait pas, mon ami ! Votre folie est manifeste et il serait bon, je crois, de vous faire soigner pour que vous ne menaciez pas plus longtemps la tranquillité des jeunes filles sages !

– Oh ! Gyssie, vous devriez bien cesser ce jeu cruel.

– Je ne vois pas en quoi je suis cruelle... Tout à l'heure, n'étions-nous pas convenus tous les deux que nous ne nous aimions pas ?

– Je n'ai jamais approuvé une aussi mensongère chose !

– Enfin, c'était dans ce genre-là... Il y avait sûrement l'un de nous qui n'aimait pas l'autre !

– Malheureusement !

– Je pense, au contraire, que c'est fort heureux pour vous... et peut-être même pour moi !... Mais voilà que vous recommencez à prendre un air furibond alors que je préfère de beaucoup votre sourire. Séparons-nous vite, mon bon ami, si nous ne voulons pas nous disputer... Me voici d'ailleurs à ma porte...

– Déjà !... Et je n'ai même pas eu le temps de vous convaincre...

– Que j'ai mille raisons, ce soir, d'être mélancolique ! Ah ! je ne le sais que trop, Alex ! La pauvre petite princesse déchue ne va pas faire des rêves très gais cette nuit.

Le visage du jeune officier s'effara aussitôt. Si

près de la quitter, il ne songeait plus qu'à la minute où il la reverrait.

– Gyssie, ne voulez-vous pas terminer la soirée avec moi ? Nous dînerions ensemble au restaurant ; puis, nous irions au cinéma et je vous reconduirais ici après le spectacle. Ce serait beaucoup plus gai pour tous les deux.

Mais la jeune fille secoua la tête tristement :

– Non, fit-elle. Pardonnez-moi de vous décevoir, Alex, mais je préfère ne pas sortir... Je manque d'entrain, ce soir... Je vais écrire à Maryvonne pour lui raconter le piteux résultat de ma visite à Russin ; puis, je me coucherai... J'ai la tête obsédée par cette histoire invraisemblable d'il y a vingt ans !... Si je pouvais dormir, j'oublierais un peu... ça vaudrait mieux !

– Ma pauvre petite Gyssie, comme je voudrais avoir le droit de ne pas vous quitter ce soir... Il me semble que je réussirais à chasser les papillons noirs de votre front.

Elle haussa les épaules avec lassitude.

– J'ai un calice à boire, dit-elle avec

amertume. Il faut que j'aille jusqu'au fond du vase... Après, ça ira mieux, peut-être.

Avant de la quitter, il lui baisa la main. Puis, il la regarda disparaître dans l'obscurité du couloir.

À mesure qu'elle s'éloignait, un poids très lourd semblait tomber sur les épaules du jeune homme.

La tête basse, il se mit en marche.

– Il y a sûrement l'un de nous qui n'aime pas l'autre, répéta-t-il avec désespoir.

Et comme ce n'était pas lui...

Démoralisante constatation ! Ne pourrait-il donc jamais gagner l'affection de Gyssie ?

– Parbleu ! Elle a peur d'aimer ! Avec ça que c'est rassurant, après l'aventure arrivée à sa mère !

Et ses poings se crispèrent au fond de ses poches.

– C'est la faute de son père si elle n'a pas confiance !... Ah ! celui-là, si je le tenais !

Gyssie fut deux jours avant que son esprit et son cœur pussent envisager avec calme la situation nouvelle que le récit de Raphaël Russin créait pour elle.

D'abord, elle n'était plus princesse. Il fallait au plus tôt rayer ce titre de sa vie et ne plus permettre à personne de soupçonner que son état civil le lui attribuait légalement.

Ensuite, elle se demandait s'il convenait encore de rechercher Gys de Wriss, comme sa mère l'y avait conviée.

Du moment qu'elle ne pourrait plus avoir pour lui l'admiration, la confiance et le respect qu'une jeune fille doit réserver à l'auteur de ses jours, était-il raisonnable de s'exposer à la tentation de dire à celui-ci les mordantes vérités qu'il méritait ?

Pendant quarante-huit heures aussi, elle refusa de revoir Alex et, quand elle le retrouva, son regard se posa sur lui avec une sorte de dureté : il

était un homme, lui aussi.

– Oh ! Gyssie ! s'écria le jeune homme d'un ton de reproche, combien vous avez été cruelle de m'éloigner de vous depuis deux jours !

– J'ai été souffrante ! fit-elle laconiquement.

– C'est votre moral qui a été très atteint, petite amie... Ne protestez pas, j'ai bien compris... Mais, justement, parce que vous étiez triste, il fallait vous réfugier auprès de moi. À deux, on supporte mieux l'adversité.

Mais la jeune fille secoua la tête pensivement.

– Il y a des peines dont on a la pudeur. Et puis, vous ne m'auriez pas comprise... Vous êtes un homme et pensez en homme !

– Évidemment, cela m'empêche de juger si une chose est propre ou non... Si un acte est loyal ou pas !... Méchante ! Pourquoi me dites-vous toujours des choses si dures ?

– Parce qu'il faut bien que je vous ouvre les yeux, Alex. Vous vous mettez volontairement un bandeau sur les yeux, à propos de moi !

– Ah ! certes non ! Vous êtes la plus pure et la

plus franche des jeunes filles, Gyssie, et je voudrais que ma mère vécût encore pour pouvoir vous conduire vers elle et la prier de vous considérer désormais comme sa fille.

– Vous oubliez, mon ami, que je suis sans famille, sans argent... La fille d'une femme séduite... Une enfant que son père n'a pas reconnue... Celle qu'un grand-père a chassée de chez lui... Malgré les belles qualités que vous m'attribuez, votre maman vous ferait observer que je suis en marge de la société, moi !

– Oh ! quelle exagération, Gyssie ! Vous, si pondérée d'habitude !

– J'ai du chagrin, s'excusa-t-elle. J'ai eu de telles désillusions depuis quelque temps.

– Parce que vous n'aviez plus droit au titre de princesse ? essaya-t-il de railler.

– Parce que mon père n'était pas du tout ce que je m'étais imaginé ! Je l'avais paré de toutes les qualités, moi ! J'étais fière de lui... et si heureuse d'être la fille d'un tel homme !

– Oubliez-le, petite Gyssie... puisqu'il ne

paraît guère, lui, avoir pensé à vous ! Renoncez une bonne fois à le chercher, votre moral ira beaucoup mieux après !

La réflexion était malheureuse. Gyssie bondit :

– Avant de l'accuser de toutes les turpitudes, il faut savoir ! s'écria-t-elle dans un beau mouvement d'indignation. Puisqu'il vit, je veux le connaître ! Vous ne voudriez pas que j'abandonne l'idée de le retrouver ni que je suspende mes recherches au moment où elles peuvent aboutir ?

Il eut un geste de déplaisir.

– Vous courez après de nouvelles déceptions, petite amie.

– À moins que ce ne soit après un grand bonheur ! riposta-t-elle, sans se rendre compte de sa volte-face singulière. Ah ! voyez-vous, Alex, reprit-elle, mon père n'est pas un homme ordinaire... Il ne faut pas le comparer aux simples mortels que nous sommes. Ma mère le jugeait au-dessus de tous les autres.

– Elle ignorait qu'il avait abusé de sa

confiance.

– Mais elle n’a jamais douté de sa tendresse ! Et son ami Raphaël Russin, qui l’a connu, m’a dit de lui qu’il était éperdument amoureux et sincère. Un grand et véritable amour, c’est une chose si rare et si belle qu’il nous faut être indulgents... Essayons de comprendre ce qu’un être vraiment épris est susceptible de faire.

Ce fut au tour d’Alex de bondir.

– Hein !... Comment avez-vous dit ça, Gyssie ? Un être vraiment épris ?... Mais, d’abord, qu’est-ce que vous appelez un « grand amour » ?

– Dame ! fit-elle en posant sur lui ses grands yeux tranquilles, je pense que tout le monde n’est pas capable de ressentir un sentiment assez puissant pour arriver à inventer une histoire comme celle d’une légation imaginaire !

– Heureusement !

– Il faut être fou d’amour, continua-t-elle, sans remarquer l’interruption, pour oublier qu’on est un homme d’honneur et pour ne pas se rendre

compte, surtout, que la bêtise qu'on va commettre risque de vous aliéner à jamais la confiance de celle qui croit en vous...

– Ah ! fit-il, vous trouvez que le véritable amour permet le mensonge, la trahison et l'hypocrisie ?

– Mon père n'a pas trahi ma mère.

– Mais il a abusé de sa candeur.

– Il l'a passionnément aimée... Vous ne pouvez pas vous rendre compte, Alex, de ce que c'est qu'un pareil amour !

– Non, naturellement, moi, je ne puis pas savoir !... Moi, je ne suis pas un homme comme les autres !... Moi, je suis incapable d'aimer...

Elle le regarda, paraissant absolument stupéfaite de son ton irrité.

– Ah ! bien, dit-elle tranquillement. Qu'est-ce qui vous prend, mon ami ? Vous êtes malade ?

– Ma foi, je commence à croire, en effet, que je suis malade pour accepter patiemment toutes vos réflexions... Votre père ! Il n'y en a que pour lui !... La tête farcie de toutes les qualités que

vous lui attribuez, vous en arrivez à croire qu'il est unique au monde... Ses erreurs, maintenant, le nimrent d'une auréole ! Vous êtes complètement en admiration devant lui ! Vous ne voyez même pas les modestes qualités de ceux qui vous entourent.

Sur le visage de Gyssie passa une lueur de malicieuse tendresse.

– Mon pauvre Alex, observa-t-elle avec douceur, vous m'inquiétez beaucoup !... Seriez-vous jaloux de mon père, par hasard ?

– C'est fort possible ! Je voudrais bien vous éblouir aussi, moi !

Son air de mauvaise humeur la fit sourire bien qu'elle ne fût véritablement pas gaie.

– Vous avez peut-être envie, vous aussi, de créer une légation ? fit-elle pourtant avec drôlerie.

– Ah ! S'il ne suffisait que de me faire nommer empereur de Patagonie pour être aimé de vous, je crois que je m'y résignerais.

– Ce serait, en effet, un titre très glorieux,

répliqua-t-elle sérieusement. Où diable l'ambition masculine va-t-elle se nicher ! Je m'étais toujours figuré que le titre d'ami très cher et de confident fidèle vous suffisait auprès de moi... Je suis tout à fait navrée de voir qu'au contraire vous rêvez de grandeurs et de titres pompeux...

– Ma petite Gyssie, si vous saviez combien je voudrais que vous m'aimiez un peu !

– Mais, puisque je vous aime beaucoup, Alex, qu'est-ce qu'il vous faut encore ?

Il poussa un profond soupir.

– Évidemment, dit-il avec mélancolie. Vous m'aimez beaucoup, cela doit me suffire.

Elle lui tendit affectueusement la main.

– Allons, grand ami, souriez vite à votre petite sœur. Soyez gai, soyez fort, vous, puisqu'elle n'a que de gros soucis actuellement. Qu'est-ce qu'elle aurait fait, tous ces mois-ci, si vous n'aviez pas été près d'elle pour la réconforter ?...

Une amertume soudaine faisait sombrer sa voix. Alex s'en aperçut et, généreusement, il changea le sujet de conversation.

– Vous avez raison, ma Gyssie, je me plains et j’ai le grand bonheur de vous voir librement !
remarqua-t-il d’un ton enjoué. Je possède en vous l’amie la plus précieuse en même temps que la meilleure camarade qu’un homme puisse souhaiter.

– C’est vrai ! convint-elle. Nous nous entendons bien tous les deux !

– Nous nous entendons même divinement, approuva-t-il, ému.

Gyssie perçut le fléchissement de la voix masculine et, dans un geste spontané, sa main vint frapper amicalement l’épaule du garçon.

– Mon grand ami, ne nous attendrissons pas ! Nous sommes deux compagnons épatants !

Puis, changeant de ton pour fuir toute émotion, elle demanda aussitôt :

– Je vais à l’église Saint-Julien-le-Pauvre, m’y accompagnez-vous, Alex ?

– Volontiers ! Mais qu’est-ce que vous allez faire dans cette église ?

– Il faut que je m’assure que le mariage

religieux de mes parents y a bien été célébré.

– Je croyais que votre mère vous l’avait dit.

– En effet, mais ma petite maman aimait beaucoup mon père... Elle était incapable de se rendre compte exactement des choses.

Alex l’entendit pousser un gros soupir et il comprit que la jeune fille était beaucoup moins convaincue que sa mère de la régularité des choses.

– Prenons donc le chemin de Saint-Julien-le-Pauvre... accepta-t-il simplement.

Dans le taxi qui les transportait sur la rive gauche, car il pleuvait très fort ce jour-là et les autobus passaient au complet, Gyssie évoqua l’auto qui avait conduit ses parents de la supposée légation à l’église.

– Il y a vingt ans, ma petite maman, en robe de mariée, était ainsi assise à côté de mon père pour faire un chemin à peu près identique, murmura-t-elle, les yeux embués.

Alex, soudain troublé, murmura :

– Oh ! mon amie ! Combien ce rapprochement

que vous faites m'est doux !

– Combien il m'est cruel, à moi ! Elle était heureuse car elle était confiante... Et moi, je suis désespérée et je n'ai plus la foi !

– Gyssie !

Dans un élan, il lui avait saisi la main et il la serrait affectueusement.

– Gyssie ! répéta-t-il. Quels que soient les soucis que vous ayez actuellement, dites-vous que vous n'avez pas à porter le poids des fautes de vos parents ; vous êtes jeune, l'avenir s'ouvre devant vous et vous êtes digne de toutes les adorations... Un jour vous aimerez et vous serez heureuse.

– L'amour est le plus grand mal qui puisse atteindre une jeune fille, répliqua-t-elle un peu taquine. Que Dieu me préserve d'un tel malheur !

C'était dit si nettement pourtant qu'Alex, qui refusait d'entendre plaisanter à ce sujet, libéra la petite main qu'il retenait prisonnière et se rejeta, rageur, à l'autre encoignure de la voiture.

Le passé fâcheux dans lequel sa petite

compagne se complaisait à vivre devait-il donc se dresser toujours en face d'elle et l'empêcher d'être heureuse ?... Heureuse avec lui, surtout ?

En dehors de l'aventure arrivée à sa mère, vingt ans auparavant, elle semblait se désintéresser totalement du présent et de sa propre vie.

C'est qu'il ne suffisait plus à Alex d'aimer cette enfant si pure et si droite, il la voulait sienne pour toujours. Mais pourrait-il jamais s'en faire aimer avec les lourdes réminiscences qu'elle évoquait sans cesse pour les juxtaposer au présent ?

Il en était là de ses réflexions désagréables, quand la voix de Gyssie rompit le silence, lourd de bouderie, qui les enveloppait :

– Mon grand ami Alex a-t-il quelque raison d'être fâché contre moi ? demandait la jeune fille avec douceur.

– Aucune, personnellement ! C'est évident ! répondit Le Gurum avec amertume. Mais je voudrais bien vous voir vivre avec votre âme

d'aujourd'hui et non avec une mentalité ancestrale, totalement faussée par les aventures arrivées à vos parents.

– Je crois, au contraire, que nous devons profiter de l'expérience contenue dans les événements qu'ils ont eus à traverser.

– Les faits ne se reproduisent jamais exactement pareils. Il est dangereux de vouloir assimiler notre époque à celle totalement périmée d'avant-guerre. Autres personnes, autre milieu, autre mentalité aussi. Dans tous les cas, il n'est pas raisonnable de subordonner sa vie à un passé aboli qui ne demeure que dans l'imagination.

– Mais si je veux, moi, juger la vie avec les mêmes yeux innocents et loyaux qu'avait ma mère pour la regarder ?

– Alors, je ne comprends pas ce que vous allez chercher à Saint-Julien-le-Pauvre, riposta l'officier avec mauvaise humeur. Si votre mère s'est contentée d'un mensonge, pourquoi recherchez-vous la vérité, vous ?

Gyssie en demeura bouche bée. Cet Alex, si

bon garçon, était donc capable, lui aussi, de donner des coups de croc ?

« Il est vrai, convint-elle en elle-même, que je lui donne quelquefois de justes raisons de protester si fort. »

Emportée par son amour filial qui lui faisait admirer tout ce qui venait de sa mère et même de son père, elle n'avait jamais pesé l'admiration qu'elle leur accordait.

Ce diable d'Alex, avec ses appréciations masculines, que stimulait sa passion malheureuse pour Gyssie, la contraignait à regarder la vérité en face.

– Évidemment, convint-elle. Ma mère aurait cru manquer de confiance en mon père et lui faire injure si elle avait contrôlé ses affirmations. Je suis moins crédule, moi, voilà tout !

Ils étaient arrivés au square Viviani. Alex et Gyssie quittèrent le taxi et gagnèrent l'église nichée au fond de la petite place.

La jeune fille connaissait les lieux. Déjà, à plusieurs reprises, elle était venue y faire ses

dévotions en évoquant la douce image de Valentine Chauzoles marchant, en longue robe blanche, sur les dalles de pierre de l'église.

Aujourd'hui, elle traversa la nef sans s'arrêter et gagna tout de suite la sacristie.

Au prêtre qu'elle y trouva, elle demanda timidement s'il pouvait lui donner l'extrait d'un mariage contracté en ces lieux, vingt ans auparavant.

Ce fut avec un battement de cœur angoissé qu'elle fournit les noms de ses parents et la date que sa mère lui avait indiquée comme étant celle de son mariage religieux.

Puis, toute tremblante d'émoi, elle attendit le résultat des recherches de l'ecclésiastique.

Elle n'osait plus espérer que la cérémonie décrite avec tant de minutie et de ferveur dans le journal de Valentine Chauzoles eût été régulière : Gys de Wriss, à Saint-Julien-le-Pauvre comme à la prétendue légation du Diamantino, avait dû abuser de la naïve candeur de sa trop confiante amoureuse.

Et pendant que le prêtre, cherchant dans le registre de l'époque, suivait du doigt la nomenclature des mariages enregistrés, Gyssie, à l'écart, se raidissait pour ne pas laisser deviner ses craintes et son manque de foi.

Elle eut un brusque sursaut quand l'ecclésiastique lut à mi-voix ces quelques lignes :

– Le 2 octobre 1913, mariage de Gys de Wriss et de Valentine Chauzoles... etc.

Gyssie s'était précipitée et, par-dessus l'épaule du prêtre, elle déchiffrait l'écriture minuscule qui attestait le mariage religieux de ses parents.

Ainsi, ce n'était pas un mythe ! Son père avait réellement épousé sa mère à l'église !

L'impression fut si douce pour Gyssie que des larmes d'émotion mouillèrent ses yeux.

– Mon Dieu ! balbutia-t-elle. C'est donc bien vrai !... Ma mère s'est réellement mariée à l'église !

Étonné, l'homme de Dieu se tourna vers la jeune fille :

– Vous en doutiez donc, mon enfant ?

– Ah ! monsieur l'abbé, je ne sais plus ce que je croyais... Parce que je ne retrouve pas trace du mariage civil, je m'imaginai les pires choses.

Le prêtre se remit à lire l'acte concernant les parents de Gyssie.

– Il n'y a rien de notifié à ce sujet... Mais certainement les papiers des conjoints devaient être en ordre... Voyez donc à la mairie du cinquième. Je regrette de ne pouvoir vous fournir plus de renseignements. Dans tous les cas, voici l'extrait du mariage religieux que vous m'avez demandé.

Elle remercia le prêtre avec chaleur, tant elle était satisfaite de ce qu'elle venait d'apprendre ; puis elle rejoignit Alex, qui l'attendait en visitant le saint lieu.

Au sourire rayonnant qu'elle lui décocha, il comprit tout de suite qu'elle était satisfaite.

– Allons ! je devine que ça va bien ! Ma petite amie, cette fois, n'est pas déçue !

– Non, c'est vrai, Alex, je suis radieuse ! Ma

mère s'est bien mariée ici. Et, comme le mariage religieux est le plus important, tout le reste ne compte plus !

Il se garda bien de jeter une douche sur le bel enthousiasme de la jeune fille. Il songeait pourtant qu'aux yeux de la loi et de l'état civil, c'était justement le mariage religieux qui ne comptait pas.

Et, pour la première fois depuis qu'il avait l'âge de raison, Le Gurum envia les peuples étrangers où l'usage était différent du nôtre et où la religion présidait, seule, à la régularité des unions légitimes.

— Vraiment ! On avait bien besoin de changer ça, chez nous ! Hors de France, ma petite Gyssie serait réellement une fille légitime et sa mère une femme vraiment mariée.

Mais il n'exprima pas tout haut sa pensée, de peur de ternir le beau sourire confiant et victorieux que sa petite compagne arborait aussi triomphalement.

Gyssie dut retourner trois fois au consulat hollandais avant de pouvoir se procurer l'adresse de son père.

Pour commencer, on lui avait minutieusement demandé ce qu'elle pouvait savoir elle-même de ce Gys de Wriss, dont elle venait s'informer : quelle était la date approximative de son séjour à Paris ? Connaissait-elle son âge ? Sa profession ?

Dans tout cela, il n'était pas question de sentiments, quels qu'ils fussent. C'était une fiche à établir parmi d'autres fiches. Tout se passait administrativement.

Lorsqu'il eut tout noté, le secrétaire de la légation avait dit à Gyssie :

— Je pense qu'avec ces indications nous pourrons vous donner les renseignements que vous désirez... Nous allons agir le plus diligemment possible ; ce sera sans doute l'affaire de quelques jours.

En réalité, il fallut plus de deux semaines

avant qu'elle eût satisfaction. Mais, en revanche, que de détails inédits lui fournit bénévolement un des attachés de la légation que sa beauté fascinait !

Gys de Wriss, âgé de quarante-quatre ans, né à Amsterdam, était administrateur d'une grande société de navigation hollandaise qui avait son siège à Rotterdam et un bureau français, rue Scribe, à Paris. Il habitait la Hollande, mais venait en France trois ou quatre fois par an. Il était membre du Yachting-Club International, ainsi que du Racing Interallié, etc., etc. Sa situation était solide et parfaitement établie. Très considéré dans son pays, il était également connu de la colonie hollandaise de Paris, qui le jugeait d'une honorabilité absolue.

Vingt fois, Gyssie lut et relut ces notes qui la laissaient pensive.

Elle retournait entre ses mains nerveuses ce papier qui en disait trop... Et pas assez !

Quel rapport avait cet homme riche, bien établi et fort considéré, avec le déraisonnable et tendre amoureux de Valentine ? Avec l'étudiant

presque pauvre ou, tout au moins, assez parcimonieusement subventionné par son père ? Avec ce fantaisiste Prince Charmant qui avait si bien su conquérir le cœur de sa loyale petite mère ?

Tout de même, cette mère était morte dans une situation bien précaire et frisant la misère, alors que celui qui l'avait séduite et trompée sur son état civil, était déjà, vraisemblablement, très riche et susceptible de l'entourer de bien-être !

Évidemment, l'homme avait su s'arranger pour qu'aucun lien légal ne l'attachât à l'humble Valentine et il avait estimé avoir le droit de cacher sa véritable situation à cette sorte d'épouse morganatique... Mais Gyssie calculait avec son cœur et non avec sa raison. Gys de Wriss, riche, honoré et puissant citoyen hollandais, perdait à ses yeux le bénéfice de son auréole d'amoureux sincère et pauvre. En vérité, il n'avait été qu'un imposteur dans le passé.

Aujourd'hui, il était un imprudent personnage ayant piétiné le cœur d'une femme, renié tous ses serments et failli à tous ses devoirs.

C'est dans ces dispositions hostiles qu'elle résolut d'aller voir Gys de Wriss à ses bureaux, à Rotterdam, car la seule pensée qu'elle eût pu essayer de le rencontrer chez lui, où il vivait peut-être au milieu d'une nouvelle famille, la soulevait d'indignation...

Cette seconde partie de la vie paternelle, elle voulait orgueilleusement l'ignorer... avec l'obscur prescience, peut-être, que s'il y avait une femme et des enfants légitimes, ceux-ci la considéreraient elle-même comme inexistante, puisque née en dehors des liens légaux qui les feraient si forts, eux, devant elle.

Toutes ces pensées lui montaient du cœur à la tête, en bouffées de colère, de souffrance, ou de mépris, selon le point d'où elle les envisageait.

*

Alex, qui, au cours de ses pérégrinations maritimes, avait maintes fois visité la Hollande, y accompagna Gyssie.

La jeune fille aurait presque préféré être seule parce que plus libre de ses allées et venues ; mais l'officier, qui n'augurait pas grand-chose de bonnes démarches qu'elle entreprenait, ne voulut pas qu'elle fût isolée dans cette ville dont elle ne connaissait ni la langue ni les habitants.

Ce fut lui qui la guida jusqu'à la compagnie de navigation dont son père était le plus gros manitou.

Gyssie pénétra dans les bureaux de Gys de Wriss sans s'être fait précéder par l'envoi d'une lettre ou d'un coup de téléphone. Rien ne prouvait donc que son père fût présent et acceptât de la recevoir ainsi, du premier coup, sans rendez-vous.

Le cœur battant d'émotion, la visiteuse fit passer sa carte... Non pas une des nouvelles cartes qu'elle s'était fait faire récemment et qui ne portaient plus les titres nobiliaires auxquels elle n'avait pas droit ; ce fut, au contraire, une de ses anciennes cartes, avec ses noms et ses titres bien pompeusement étalés : Gyssie de Wriss, princesse d'Ampolis », qu'elle donna au garçon

pour être transmise à celui qu'elle voulait rencontrer. Ne fallait-il pas tout de suite atteindre l'ancien compagnon de sa mère et qu'il sût bien qu'elle était la personne qui désirait le voir ?

Elle était venue avec l'arrière-pensée que Gys de Wriss ne la recevrait pas. Elle fut presque surprise quand elle vit qu'on l'introduisait.

Jamais le cœur de Gyssie n'avait battu avec autant d'agitation qu'au moment où elle entra dans le bureau de ce père, dont elle rêvait depuis si longtemps. Et son émotion était si forte qu'elle ne remarqua pas le luxe qui l'entourait. Elle ne vit littéralement rien d'autre que cet homme inconnu dont elle portait le nom et qui restait debout, immobile, la regardant lui aussi avec un visage impénétrable.

Quelques secondes, qui lui semblèrent un siècle, se passèrent, ainsi, dans ce réciproque et muet examen.

Chose singulière, ce père, dont elle n'avait vu qu'une seule photographie, datant de vingt ans, elle le reconnaissait. Il lui sembla à peine vieilli. Ce qui avait changé en lui plus que les traits,

c'était l'expression qui s'était durcie et qui était, ce matin-là, plutôt fermée et réfrigérante.

De Wriss, d'ailleurs, se tenait visiblement sur la défensive devant cette jeune fille dont il avait ignoré jusque-là l'existence.

C'est dans une sorte d'indifférence qu'il la regardait.

Ne se rendait-il donc pas compte, du premier coup d'œil, de la ressemblance frappante qu'elle avait avec lui ?

Qui sait ?...

Peut-être !

Quoi qu'il en soit, il ne laissait rien apparaître qui pût encourager la visiteuse. Il ne voulait évidemment pas montrer ce qu'il pensait. Dès l'abord et instinctivement, il élevait un mur de glace entre lui et cette inconnue !

– Que désirez-vous, mademoiselle ?

Le ton était si neutre, si correct, que toute l'émotion de Gyssie tomba d'un coup. Elle se sentit seulement très intimidée pour répondre :

– Je vous ai fait passer ma carte, monsieur...
Vous avez lu mon nom ?

– J'ai lu, en effet, mademoiselle, que vous portiez un nom pareil au mien. Mais je n'ai pas l'avantage de vous connaître, et cela ne m'explique pas le but de votre visite.

Le ton était hautain... Et si distant ! Où était-elle, à cette minute-là, la bonhomie hollandaise si facilement vantée dans les autres pays ?

Il parut à Gyssie qu'elle était repoussée à des millions de lieues de ce salon paisible. Elle s'efforça, cependant, de conserver un air de confiante sérénité, et c'est très simplement qu'elle demanda :

– Vous ne voyez pas quel rapport existe entre vous et moi, monsieur ?

L'homme eut un geste évasif :

– Non... Pas encore ! Mon nom est commun dans les Pays-Bas et je ne suis pas l'allié de tous ceux qui peuvent en porter un semblable.

– Mais tous n'ajoutent peut-être pas à leur patronymique ce titre assez rare de « princesse

d'Ampolis ». Ce qualificatif non plus ne vous dit rien ?...

– Pas quand il s'adresse à vous, mademoiselle.

– Je suis la fille de Valentine Chauzoles, répliqua Gyssie avec une fermeté dont elle ne se serait pas crue capable. Auriez-vous donc oublié Valentine ?

Il se contenta, pour toute réponse, d'un haussement d'épaules, et Gyssie en eut un long frémissement de révolte qui rendit sa voix rauque pendant qu'elle insistait :

– Avez-vous donc si peu de mémoire que vous ne vous souveniez plus de la femme que vous avez épousée... loyalement, correctement... il y a vingt ans... devant cinquante témoins ?

De Wriss n'avait pas bougé, mais un flot de sang avait empourpré son visage immobile comme un masque.

La jeune fille reprit, se laissant de nouveau emporter par son émotion :

– Pouvez-vous avoir oublié la promesse sacrée faite en l'église Saint-Julien-le-Pauvre à la

blanche épousée, couronnée d'oranger, si pure, si candide, si naïvement confiante en votre parole d'honneur ?...

Elle s'arrêta pour reprendre haleine, car elle sentait toutes ses rancœurs remonter à ses lèvres, à l'évocation de sa mère en cette robe immaculée des vierges. Or, elle ne voulait pas perdre le contrôle de ses paroles. Elle devait rester calme et respectueuse devant ce père qu'elle venait retrouver.

Comme il se taisait, elle reprit à nouveau, mais plus sourdement encore :

– Dois-je vous rappeler comment vous avez quitté votre femme... un midi... en l'éloignant de chez vous pour qu'elle allât acheter du linon et de la dentelle pour le petit prince qui devait naître ?... C'est le 5 février 1914 qu'elle obéit à votre loyale et franche suggestion ! C'est ce jour-là qu'elle partit faire les achats que vous conseilliez ! C'est à cette même date que vous avez courageusement quitté le domicile conjugal, laissant derrière vous, pour toujours, la femme confiante que vous aviez rendue mère...

Elle débitait ses griefs d'une voix blanche, mais sans hésitation. Ce père altier, dont le regard glacial fuyait le sien, ne l'intimidait plus. Dès les premières répliques, elle avait compris qu'il rejetait tout son passé et qu'il se retranchait dans sa hautaine indifférence comme dans une tour bien défendue.

Comme il demeurait silencieux, les yeux baissés sur la carte de visite de Gyssie, dont il jouait du bout des doigts, elle acheva presque bas :

– Je suis née le 18 juillet... Le petit prince était une fille, vous voyez !...

De nouveau elle s'arrêta. Elle étouffait d'émotion.

Pendant qu'elle avait parlé, sous le masque impassible de l'homme dont aucun trait ne bougeait, une surprise refoulée... une émotion peut-être... était montée et avait un instant voilé le regard clair. Il répondit d'une voix assourdie et comme se parlant à lui-même, dans une vague songerie :

– Celle dont vous parlez a disparu de ma vie, il y a de bien longues années...

Si faible qu'eût été l'insinuation, il parut à Gyssie qu'elle était monstrueuse. La phrase amphigourique de son père semblait accuser sa mère de leur séparation.

Sa protestation jaillit, comme déclenchée par un ressort :

– Vous savez bien que ce ne fut pas sa faute, si ma mère n'a pas vécu toute sa vie à vos côtés ? C'est vous qui avez quitté votre femme et l'enfant qui allait naître. Avez-vous pu oublier également les responsabilités qui vous incombent ?

À ce reproche nettement formulé, il n'éleva pas la voix et ce fut de son même ton mesuré et calme qu'il répondit :

– Puisqu'il vous a été donné de connaître ces lointains événements, vous devez savoir dans quelles conditions indépendantes de ma volonté j'ai dû quitter une femme que j'aimais, en effet, pour une très longue absence...

Penché vers elle comme pour la défier, il s'accouda pour poursuivre :

– Ce que vous ne savez peut-être pas (et, quelque que vous soyez, je tiens à vous dire), c'est que, lorsque j'ai pu revenir en Europe, en pleine guerre, au moment où toute recherche se compliquait terriblement, j'ai fait cependant tout mon possible pour retrouver cette femme et son enfant...

– Votre enfant, corrigea doucement Gyssie, que ces explications calmaient peu à peu.

– Notre enfant, oui, consentit-il. Je n'ai jamais eu l'idée de l'abandonner... Valentine était seule, isolée, sans défense, sans fortune... J'ai sincèrement souhaité la rejoindre pour pouvoir faire tout mon devoir vis-à-vis d'elle.

– Vous l'avez réellement cherchée ? insista la jeune fille, dont les rancœurs ne demandaient qu'à être apaisées.

Déjà son cœur, dans sa prison de chair, se mettait à battre avec une secrète douceur.

– Évidemment, j'ai cherché ! répliqua

l'homme d'un ton rogne. J'ai cherché pendant de longues années... Ce fut inutilement, hélas ! Je n'ai pas pu savoir seulement si Valentine vivait toujours !

Gyssie se sentait maintenant très faible. C'était tellement bon, cette certitude réconfortante que son père n'avait pas réellement voulu abandonner sa mère, qu'elle en était bouleversée. Des larmes de détente montèrent à ses yeux.

– Alors, fit-elle doucement, dans un élan involontaire d'affection, si vous avez souffert de l'inanité de vos recherches, vous devez être content aujourd'hui ?

– Content ?... Pourquoi content ?

– Content que je sois venue !

Un étonnement sincère couvrit le visage de Gys de Wriss.

– Vous ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce que vous voulez dire ? Pourquoi serais-je content ?

Il l'examinait subitement, comme s'il découvrait devant lui une chose curieuse à voir.

– Vous ! répéta-t-il avec calme. *Mais je ne*

vous connais pas ! C'est la première fois que je vous vois !

Elle le regarda un peu déçue, cinglée par son indifférence qu'un dédain semblait accentuer.

Croyant qu'il n'avait pas encore compris les liens étroits qui les unissaient, elle précisa avec un pauvre sourire... un sourire qui quémandait une réponse pitoyable :

– Je suis l'enfant de Valentine Chauzoles... La fille née de votre mariage avec ma mère.

– Et alors ?

– Alors, fit-elle, désespérée, je suis aussi votre fille... Vous êtes mon père !

L'homme ne broncha pas devant cette précision. Il eut seulement un vague geste d'impuissance.

– C'est possible... Si ce que vous prétendez est vrai, c'est même probable ; mais il n'en est pas moins certain que *je ne vous connais pas*.

Pour Gyssie, cette phrase était tellement inattendue qu'elle en perdit le souffle.

Après quelques instants de silence qu'elle passa à regarder dans une sorte d'hypnose celui qui lui parlait, elle observa avec logique, malgré son désarroi :

– Il est évident que vous ne me connaissez pas. Les événements ne l'ont pas permis. Celles qui m'ont élevée ont essayé en vain de retrouver vos traces et de vous annoncer ma naissance... Vous-même dites m'avoir cherchée...

– Pardon : j'ai cherché Valentine...

– ... Et son enfant...

– Elle d'abord... Elle, avant tout !

– Mais, son enfant ?... protesta la jeune fille, suffoquée. L'enfant qui était aussi à vous et que vous aviez surnommé *le petit Prince* ?

L'homme sourit un peu ironiquement devant cette « toute petite chose » qu'elle tenait à lui faire préciser.

– Il n'était pas très sûr, observa-t-il, que l'enfant fût venu au monde dans de bonnes conditions... Il pouvait ne pas avoir vécu !... En réalité, la mère seule m'intéressait.

— Ah ! fit Gyssie déçue et complètement démontée, car elle ne parvenait pas à comprendre qu'aimant sa mère, Gys de Wriss, du même coup, n'eût pas un peu de tendresse pour elle... pour l'enfant née de la femme aimée...

Ce que la jeune fille ignorait, c'est que les Hollandais sont avant tout des hommes d'affaires, des hommes de chiffres, des hommes qui s'efforcent de ne donner au sentiment que la plus petite place dans leurs préoccupations journalières.

D'autre part, leur caractère placide, et un peu froid ne leur permet pas de s'extérioriser, surtout publiquement. Si bien que leur émotion se traduit plutôt par de la mauvaise humeur ou du silence très lourd que par des larmes ou de l'attendrissement. Pour qui les connaît mal, cette indifférence ou ces marques d'irritation les font croire dénués de sensibilité. Il n'en est rien et leur sécheresse est plus apparente que réelle.

Cette ignorance du véritable caractère hollandais fit commettre une erreur à la jeune fille.

Devant l'indifférente froideur que de Wriss semblait marquer à l'enfant de Valentine, Gyssie crut devoir insister et faire appel aux liens du sang qui unissaient un père à sa fille :

– Comment est-il possible, observa-t-elle, que vous ayez vécu sans ressentir en vous aucun émoi paternel ! La voix du sang ne vous parlait donc pas du petit être qui vous devait la vie et qui grandissait loin de vous, sans vous connaître ?

– La voix du sang !

Cette fois, de Wriss s'était mis à rire, franchement amusé par la ridicule expression.

– La voix du sang ?... Certes non ! je ne crois pas à cette invention-là, créée par vos romanciers français en quête de sujets de copie... La voix du sang ! Mais c'est du mélo de bas étage que vous me servez là !

Sa gaieté paraissait être si naturelle et si justifiée que la jeune fille en fut décontenancée.

Elle avait soudain l'impression que son père et elle ne se comprenaient pas... Comme s'ils parlaient deux langages différents.

– Vous ne croyez peut-être pas que je sois vraiment votre fille ? s'inquiéta-t-elle.

– Je n'en sais rien ! Vous me dites être l'enfant de Valentine ; admettons-le.

– Vous ne niez donc pas que je puisse être votre fille ? insista-t-elle de la même voix inquiète.

– Pas du tout !... Devant les détails que vous me donnez, j'ai reconnu tout à l'heure que la chose était fort probable.

– Alors, fit-elle, perdant pied tout à coup, si... si vous admettez l'idée que vous êtes... mon père, pourquoi m'accueillez-vous... ainsi ?

– Comment, ainsi ?

– Oui... Aussi... froidement !

– Froidement ?... Ai-je donc à prendre une attitude ? Je suis comme il convient d'être, il me semble !

Il s'impatiait tout à coup.

– Qu'espériez-vous en venant ici ? Comment vouliez-vous donc que je vous reçoive ?

Elle posa sur lui ses grands yeux.

– Comme je me figurais qu'un père devait recevoir son enfant après une aussi longue séparation.

Elle avait parlé tristement, car elle avait soudain une grosse envie de pleurer devant ce père si méprisant.

Ce que Gyssie ne savait pas non plus, c'est qu'en Hollande il est de fort mauvais ton d'avoir un enfant en dehors du mariage. Un homme qui oublie cette loi fondamentale des convenances, est fort mal jugé par ses pairs. C'est au point qu'un jeune homme riche, puissant et instruit, qui aurait, en dehors du mariage, un enfant avec une servante, se croirait obligé, pour satisfaire aux usages, d'en épouser la mère, quitte à mépriser ouvertement celle-ci par la suite.

Ajoutons, pour qu'on comprenne bien le caractère de notre héros que, dans les Pays-Bas, si les femmes mariées sont en quelque sorte complètement sous l'autorité maritale, au point que le mariage est un apanage qui donne à l'homme tous les privilèges dans son foyer, les

jeunes filles, en revanche, sont très libres et très protégées par les lois et par l'opinion publique. Il en résulte qu'elles ne rêvent pas, comme en France, du mari à dénicher. Elles vont au mariage, au contraire, le plus tard possible et comme à une fin raisonnable, après qu'elles ont joui de toutes les libertés accordées là-bas aux filles autant qu'aux garçons.

De ce qui précède, il résulte que de Wriss n'avait pas à renier la douce et jolie Valentine. Il lui semblait même tout naturel d'avoir usé de tous les subterfuges pour la posséder ; c'était une affaire entre elle et lui ; personne n'avait rien à y voir et personne, en Hollande, n'aurait songé à y regarder !

Le point sensible, en revanche, c'était l'enfant !... En l'occurrence, c'était Gyssie, c'est-à-dire une jeune fille que tout défendait contre lui, contre son abandon, voire même contre son indifférence.

Armée des lois, des coutumes, de l'opinion publique, elle était très forte ; elle avait en quelque sorte des droits sur lui ; elle pouvait

exiger !...

Et, dans son cerveau en révolte contre tout ce qui était une contrainte à l'individu, de Wriss, abreuvé de philosophisme et qui ne concédait pas qu'un gouvernement puisse, par la force de son armée et de sa gendarmerie, commander en despote à des milliers de citoyens désarmés, de Wriss se révoltait instinctivement à la seule pensée que Gyssie eût un droit — même d'affection — sur lui.

Ce citoyen de la libre Hollande était riche, puissant, entouré de luxe ; mais aurait-il été pauvre, obscur, dénué de tout, qu'il eût eu le même recul devant n'importe quelle sujétion.

L'homme n'admettait pas qu'il pût avoir un maître. L'individu ayant été créé libre, il est incompréhensible qu'un autre individu ou une masse d'individus prétendent le courber sous une loi ou sous une exigence.

Et, pour le moment, son libre arbitre et sa volonté étaient menacés par une enfant inconnue... une faible jeune fille qui, par sa filiation, pouvait exciper des droits ou des devoirs

qu'il n'acceptait pas d'être contraint à remplir. Avant tout autre sensation, c'était ce levain subjectif qui bouillonnait en lui.

Il s'était levé de son siège depuis quelques instants déjà et, nerveusement, arpentait la grande pièce aux lourds tapis de Smyrne.

Tout à coup, il s'arrêta devant Gyssie, prostrée au fond d'un grand fauteuil.

– Vous supposiez peut-être que j'allais vous sauter au cou ou que j'allais larmoyer d'émotion devant votre venue ?... Non !... C'est ridicule !... Est-ce que je vous connais, moi ? Il y a quelques minutes seulement que j'ai appris votre existence. Réfléchissez un peu... Rien ne vous lie à moi, ni passé, ni habitudes, ni affinité de caractère ou d'idées... Rien ! Absolument rien !

– Rien que les liens naturels qui unissent un père à sa fille, interrompit tranquillement Gyssie, car, devant l'emportement de Gys de Wriss, la petite-fille du juge Chauzoles retrouvait, tout à coup, le sang-froid placide et hautain de son aïeul.

– Les liens naturels ? répéta-t-il en se calmant subitement devant la tranquille assurance de la visiteuse. Vous voulez parler de l'hérédité, de la race !... J'avoue humblement que je suis incapable de les distinguer chez quelqu'un... Vous seriez la fille du charbonnier du coin que vous m'apparaîtriez exactement la même, de traits, de taille et de maintien !

Gyssie ne broncha pas.

– Je ne suis pas la fille du charbonnier du coin, observa-t-elle avec douceur. Je suis seulement la vôtre.

– C'est peut-être regrettable pour vous, railla-t-il.

– Probablement, répliqua-t-elle avec flegme, car, naturellement, il ne vous vient pas à l'idée qu'entre vous et moi il pourrait y avoir quelque lien normal ?... De l'affection, par exemple ?... Ma tendresse filiale répondant à votre amour paternel. J'ai ouï dire que cela s'est vu déjà... quelquefois... de père à fille !

Était-ce l'ironie glaciale de Gyssie qui l'avait

souffleté ou les mots qu'elle venait de prononcer heurtaient-ils ses conceptions personnelles, toujours est-il que de Wriss, perdant une seconde fois son apparente impassibilité, bondit littéralement en l'entendant, autant que si elle lui avait adressé la plus formidable des réclamations.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il. Je l'attendais, cette phrase-là. Voilà dix minutes que je la sentais monter à vos lèvres ! De l'amour paternel ! De la tendresse filiale !... Ça existe, ça ? Vous croyez qu'on en rencontre dans la nature ?...

Interdite, ne comprenant pas sa question, elle le regardait en silence.

— Savez-vous ce que c'est que l'affection, la tendresse ou la pitié dont vous parlez si pompeusement ? reprenait-il aigrement. Vous êtes-vous jamais dit que tous ces beaux sentiments dont vous prononciez les noms avec emphase, n'étaient en réalité que des états maladifs de l'individu ?

Une horreur passa dans les beaux yeux levés sur l'homme.

– Oh !... balbutia la douce voix éperdue.
Comment pouvez-vous dire que la tendresse profonde d'une enfant pour son père soit le résultat d'un état maladif ?

– Ce n'est pas autre chose, cependant, affirma-t-il avec force. Le sentiment n'existe pas dans la nature. Il n'a pris naissance que dans nos cerveaux humains dégénérés par une civilisation imbécile et hors nature.

À nouveau il s'arrêta devant elle.

– Quel âge avez-vous, Gyssie ? demanda-t-il brusquement en changeant de ton.

Il avait prononcé « Reissie » et la jeune fille en fut toute remuée.

– J'ai vingt ans, répondit-elle docilement.

– Vingt ans, c'est-à-dire l'âge viril, l'âge où les jeunes gens pensent à l'amour, où les jeunes filles rêvent d'un mari !... Eh bien ! qu'est-ce qu'ils font, les êtres, dans la nature, quand l'instinct de se multiplier les prend ?

Comme elle restait muette sans le comprendre, il insista :

– Regardez autour de vous avec la volonté d’y voir clair et non avec la fausse pudeur de vous voiler la face devant la vérité... Constatez que les animaux quittent leurs tanières, s’isolent des bandes et s’en vont à l’aventure chercher le compagnon ou la femelle de leur choix... Il n’en est pas autrement pour l’espèce humaine : les garçons et les filles en vue de fonder un foyer quittent aussi la maison de leurs parents pour s’établir ailleurs !

– Je ne comprends pas très bien où vous voulez en venir, remarqua Gyssie, un peu interloquée de ces digressions.

– À ceci : c’est qu’à un certain âge, les petits des animaux s’en vont, loin des vieux, s’accoupler et se perpétuer ; de même, les enfants des hommes, quand l’amour se fait entendre, délaissent leurs parents et obéissent à l’instinct qui les pousse vers un autre être pour une vie nouvelle. Allez donc voir ce que pèse l’amour d’un père et d’une mère aux yeux d’un garçon amoureux !

– Et alors ? fit la jeune fille sans se démonter,

en lui retournant la brève interrogation dont il avait usé avec elle au début de leur entretien.

— Alors, conclut l'homme, en tendant le doigt vers elle comme pour la désigner personnellement à la réprobation d'un monde invisible, alors, je ne comprends pas qu'à vingt ans, vous que j'ignorais et qui ne me connaissiez pas davantage, vous veniez m'offrir votre affection et réclamer la mienne ! C'est un peu tard, il me semble !... Est-il naturel qu'à vingt ans vous ayez besoin de la tendresse d'un père ?... Est-ce normal ? Est-ce logique ? Est-il réellement admissible que vous souhaitiez simplement rencontrer mon amour paternel et m'inonder de votre filiale affection ?... Ou, plutôt, ne cherchez-vous pas à faire éclore à votre avantage ce double sentiment... par besoin maladif ?... Parce que votre cœur est libre et que n'est pas encore paru celui pour qui vous me quitteriez bientôt si je vous accueillais auprès de moi, comme vous semblez le désirez ?...

Gyssie ne répondit pas. Elle était un peu désarçonnée par ce long et spécieux

raisonnement.

Devant une logique aussi nouvelle pour elle, il lui était d'ailleurs difficile de se défendre. Les humbles professeurs de Coatsderv qui l'avaient instruite ne lui avaient naturellement pas parlé de Kant, de Schelling ou de Freud, et la métaphysique de ces derniers était un peu trop abstraite pour son cerveau d'ingénue.

Tout à coup, cependant, elle se rappela ce que Raphaël Russin lui avait dit à propos de son père : « De Wriss était un brave garçon, mais il s'était trop nourri de cette philosophie déprimante qui mène ses adeptes à ne plus croire à ce qui fait la force des autres hommes... »

La jeune fille, en évoquant cette opinion d'un homme qui lui était apparu respectable, regarda son père et l'examina curieusement. Elle se rendait compte subitement qu'entre elle et lui il y avait une différence de compréhension difficile à réduire.

Malgré leur ressemblance physique et peut-être leurs affinités, ils se situaient aux antipodes l'un de l'autre. Étrangers, ils l'étaient plus encore

par leurs mentalités différentes que par les frontières des pays respectifs qui les avaient vus naître et grandir.

Toutes ces considérations apparurent subitement à Gyssie comme un film vertigineux qui se serait déroulé sur l'écran de son cerveau enfiévré.

– Nous sommes, vous et moi, murmura-t-elle, les deux pôles opposés d'une formation morale qui fait de vous un Nordique positif et pratique, et de moi une Latine rêveuse et imaginative. Nous ne pourrons jamais nous rejoindre, car les paroles de l'un révolteront toujours l'autre... Pour ma part, je ne saurai jamais assimiler vos théories subjectives... Et vous-même, je suppose, ne condescendrez jamais à croire sincères mes humbles sentiments...

Elle n'ajouta pas ce qu'elle pensait depuis quelques instants : c'est que ce père qu'elle voyait pour la première fois lui faisait l'effet d'un malade... Il n'était pas tout à fait responsable des idées qu'il émettait.

Un excès de philosophie, c'est comme un

excès de morphine, d'opium, de tabac : ça détraque terriblement l'individu... En vérité, l'ancien époux de sa mère était un intoxiqué cérébral.

Elle le regardait pensivement, avec une pitié douloureuse... Avec, aussi, une sorte de crainte horrifiée... comme on en a, malgré soi, devant un fou...

– Je n'aurais pas dû venir, reprit-elle à mi-voix. Vous n'aviez réellement pas besoin de me connaître et je sens maintenant que ce que vous dites est vrai : *vous seriez de trop dans ma vie...*

– Naturellement !

– La fille du charbonnier du coin est probablement de votre race et de votre mentalité, beaucoup plus que moi qui ne parle pas votre langue, bien que j'aie vos yeux clairs, vos cheveux cendrés et votre longue silhouette...

Une amertume montait en elle devant ce père qui acceptait placidement que sa fille lui fût étrangère. De quel limon insensible était-il fait, cet être qui, comme ces surhommes teutons dont

l'idéalisme abstrait le délectait, se croyait pour le moins un demi-dieu ?

Elle leva sa main pâle, aux fines attaches et aux doigts allongés, où toute une race semblait se révéler.

Curieusement, elle la regarda :

– C'est très drôle, observa-t-elle avec un mélancolique sourire, le même sang coule dans nos veines ; je suis, selon l'expression classique, la « chair de votre chair » ; or, ma main n'a jamais touché la vôtre... nos doigts ne se sont jamais rencontrés... Vous n'avez jamais souhaité ce contact... Et moi, je ne le désire plus !

– Nous ne nous connaissons pas, je vous l'ai déjà dit ! interrompit-il brusquement, une poussée de sang colorant subitement sa face pâle.

– Et vos paroles ont été convaincantes, puisque je ne souhaite plus vous connaître... ni vous aimer ! J'ai compris que nous étions, irrévocablement, deux étrangers...

Elle s'arrêta pour respirer. En réalité, elle suffoquait de détresse devant cette constatation

qui précisait bien le piteux résultat de son entrevue avec son père.

– Désormais, continua-t-elle, un peu mordante, en pensant à moi, vous évoquerez avec mépris mes sentiments maladifs et anormaux... Et, moi, je penserai, avec indifférence... à votre philosophie dissolvante.

De Wriss se mit à rire. Les dernières réflexions de Gyssie paraissaient le mettre en gaieté.

– Vous êtes très drôle, ma fille ! Vous dites ça sur le ton d'une oraison funèbre.

Un éclair de défi fonça les grands yeux féminins.

– C'en est peut-être une ! riposta la jeune fille avec vivacité. Vingt années de séparation totale et d'ignorance absolue n'avaient pu affaiblir en moi l'image très belle que je me faisais d'un père... Un père !... C'est presque un créateur ! C'est la race, l'hérédité, la tradition, tout le passé !... C'est aussi l'avenir, la tendresse, le refuge, le dévouement. Un père, mot immense qui

s'apparente à Dieu !...

Son regard très triste enveloppa un instant la belle tête grave de l'homme et sa voix fut moins ferme pour continuer :

– Je vous avais bâti un autel mystique... Une heure a suffi pour démolir l'idole si merveilleusement préservée. Du rêve, de ce qui aurait pu être une réalité, il ne reste rien... sinon un cadavre que je heurte du pied !... Ne riez pas de moi, si j'en regarde les débris... gravement... avec tristesse... Comme on regarde un mort !...

Elle fit une pause ; puis, très bas, acheva :

– C'était bien une oraison funèbre, vous voyez...

– Des phrases, tout ça ! grogna de Wriss avec un haussement d'épaules plein de colère. Vous êtes absolument ridicule, Gyssie, de prendre les choses pareillement au tragique... Il est vrai, heureusement, que vous ne croyez pas la moitié de ce que vous venez de débiter !...

– Le pensez-vous ?

– Mais oui ! J'en ai la certitude ! L'espèce

humaine a reçu le don funeste de la parole et elle se grise de mots conventionnels qui ne répondent presque jamais à la réalité. Je vous ai laissée me raconter tous vos petits boniments. Vous avez eu des mots mordants et des tirades épatantes qui auraient fait merveille dans un théâtre populaire... Remettons les choses au point, voulez-vous... Il n'y a pas du tout de cadavre dans cette pièce, ni d'étrangers irrévocablement séparés. Il y a simplement un homme qui ne veut pas être importuné par des manifestations d'amour filial intempestives et, en face de lui, il y a une petite jeune fille qui avait espéré qu'elle allait être reçue comme l'enfant prodigue. Ainsi ramené à de plus justes proportions, le problème est beaucoup moins tragique, mais beaucoup plus facile à résoudre.

– Si vous trouvez que votre accueil ainsi expliqué soit plus encourageant ! observa-t-elle, un peu vexée de ses sarcasmes.

– Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit d'abord, avant de venir ? Si j'avais pu, à l'avance, étudier la question, ma réception aurait peut-être été

meilleure...

– Je n'avais pas pensé qu'un père eût besoin de réfléchir pour savoir comment il accueillerait son enfant !...

– Il est des surprises qui sont désagréables... Tous les hommes me comprendront ! Depuis votre arrivée, je n'ai pas cessé de vous répéter que je ne vous connaissais pas. C'est bien là une vérité !...

– Soit ! Je suis pour vous l'inconnue.

– Indiscutablement !... Et comme la sympathie, ou plus simplement la confiance, ne sont pas marchandise qu'on achète dans un magasin, je vous ai reçue comme j'aurais accueilli n'importe quelle visiteuse inconnue et indésirable !

Il fit une pause ; puis, se calant mieux sur son siège, les mains à plat sur son bureau, comme un homme qui va débattre une affaire, il commanda :

– Et, maintenant, donnez-moi vos papiers.

La fermeté du ton fit sursauter Gyssie.

– Mes papiers ? dit-elle, indécise. Quels

papiers ?

– Ceux que vous devez posséder. Vous n’êtes pas venue me voir sans m’apporter des preuves d’identité ? On ne vient pas se réclamer d’une parenté sans montrer patte blanche. Vous avez sûrement en poche des actes d’état civil.

– J’en ai quelques-uns dans mon sac, avoua-t-elle, dominée par son ton autoritaire.

– Eh bien ! montrez-les-moi.

Interdite et hésitante, elle ouvrit son sac, et, d’une liasse de papiers réunis par un élastique, elle tira son passeport, puis son acte de naissance.

De Wriss s’en était saisi, et, rapidement, les examinait.

En homme d’affaires, habitué à déchiffrer les grimoires, il passait sur les détails inutiles et ne s’arrêtait qu’aux passages intéressants.

Le titre nobiliaire, respecté par l’état civil, le fit sourire.

– Hé ! hé ! dit-il, goguenard. Vous êtes légitimé, et princesse. C’est merveilleux !... Mes compliments, ma fille, votre part est belle !

L'œil de Gyssie s'éclaira d'une lueur dure.

– Je ne trouve pas que la chose soit plaisante.

– Elle m'amuse, moi ! C'est inattendu et c'est très drôle.

– C'est plutôt pénible pour qui est obligé de s'affubler d'un titre qui n'est pas à lui !

– Vos scrupules sont hors de mise ! Comment ! Vous portez officiellement – légalement en vérité – un titre ronflant qui fait de vous un être d'exception, et vous n'êtes pas contente ?... Ingrate !... Il y a des gens qui donneraient une fortune pour posséder un pareil acte de naissance.

– Un faux !... Un titre usurpé !

– Pas du tout ! Vos noms ne doivent rien à personne, nul ne peut les revendiquer ou les contester, et l'état civil les a validés ! Vous devriez me remercier d'avoir fait de vous cette créature privilégiée qu'est, à notre époque, une princesse née princesse.

Elle ne répondit pas.

« Une créature privilégiée » ? avait-il dit.

Gyssie songeait subitement à son enfance d'orpheline, à sa mère, morte de chagrin et de privations, aux braves gens qui l'avaient élevée.

Une créature privilégiée, la petite-fille du juge Chauzoles ? La secrétaire de Le Für ? La fille de Gys de Wriss, le père si extraordinaire que la nature lui avait donné ?

La jeune fille soupira. Jusqu'ici, son titre légal, bien qu'usurpé, ne lui avait guère valu de privilèges.

– Votre mère se fait-elle toujours appeler M^{me} de Wriss ?

Gyssie sursauta. Sa pensée était si loin que les mots seuls la touchèrent, et elle ne perçut pas le fléchissement de la voix masculine qui posait la question.

– Ma mère ? fit-elle, le cœur soudain très lourd, ma mère est morte à ma naissance... il y a vingt ans.

L'homme ne fit pas un mouvement, mais ses traits parurent se figer dans un visage devenu d'ivoire et il sembla qu'il avalait plus

difficilement sa salive.

– Si votre mère est morte, qui donc vous a élevée ? demanda-t-il, après un long silence.

Son ton restait le même, mais sa voix était plus lente... comme devenue soudain très lasse.

– Une humble femme de Bretagne m'a recueillie dès ma naissance... Une autre a eu pitié du petit être sans famille et a assuré mon existence. Grâce à leur double générosité, je n'ai connu ni la faim ni la misère... Qu'elles soient bénies !... Je n'ai manqué de rien, jusqu'ici.

De Wriss, de nouveau, se redressa. Ses yeux hautains regardaient très loin... dans le vide.

Cet homme était manifestement orgueilleux, mais l'adversité ou les coups du sort qui font plier les autres êtres ne faisaient pas courber sa tête. Au contraire, il défiait facilement le destin. Que l'enfant née de son amour ait eu besoin des autres pour vivre, ce n'était pas un tort qui lui fût imputable : il n'en était pas amoindri ! Et, avec hauteur, il regardait son passé, où la part du travail et de la conscience professionnelle avait

toujours été la plus large.

– Il n’y eut pas de ma faute dans votre enfance isolée, s’excusa-t-il enfin. Je vous ai dit que je n’avais pu retrouver les traces de Valentine.

– Je ne vous accuse pas, fit-elle plus doucement. J’ai d’ailleurs recueilli tendresse et bien-être auprès des chères femmes qui m’ont élevée.

– Néanmoins, si je comprends bien, vous êtes sans fortune ?

– Absolument ! Mais ceci ne signifie rien : j’ai un métier.

– Lequel ?

– La sténo-dactylographie.

– Vous avez déjà travaillé ?

– Un mois à peine... En réalité, la question de gagner ma vie ne s’est pas encore posée pour moi.

– Sachant cela, je m’explique mieux votre démarche...

Gyssie leva la tête avec étonnement.

– Vous voulez parler de ma présence chez vous, aujourd’hui ?

– Oui.

– Parce que vous êtes riche et que je suis pauvre ?

– Évidemment.

– Eh bien ! vous vous trompez ! Votre fortune n’a aucunement posé sur ma décision de venir vous trouver. Vous êtes riche, c’est peut-être regrettable, pour moi : un père pauvre aurait pu mieux m’accueillir... Je suis venue pour obéir à la volonté de ma mère, tout simplement !

– De votre mère ?

– Oui. Avant de mourir, elle avait décidé : « Il faut que Gyssie retrouve son père... » Alors, je vous ai cherché, et, quand j’ai eu votre adresse, je suis venue vous trouver.

– Vous y avez mis le temps !

– Il n’y a que quelques semaines que je connais votre existence. Jusque-là, je ne savais rien de mon père et j’ignorais le triste roman de ma pauvre petite maman. C’est quand j’ai eu

vingt ans que j'ai tout appris.

– Mais, vous dites être pauvre ?... N'avez-vous pas, à Lyon, un grand-père assez fortuné ?

Elle acquiesça de la tête en disant :

– Le juge Chauzoles ?

– N'est-il pas mort ?

– Non, il vit toujours.

– Et il n'a rien fait pour vous ?

– Il n'avait pas à se substituer à vous, répliqua-t-elle un peu sèchement, car elle avait horreur des questions d'argent et la pensée qu'elle eût pu recevoir assistance de son aïeul la révoltait. Ce ne fut pas la faute du juge Chauzoles si ma mère vous a rencontré ! Il ne me devait rien, à moi !

« La vérité, reprit-elle plus doucement, c'est que mon grand-père n'a pas pardonné à ma mère, qu'il n'a jamais revue... Il a ignoré jusqu'ici mon existence, et, moi... je ne désire rien recevoir de lui... »

– Oui. Évidemment !... Quoiqu'il soit tout de

même votre grand-père !

Il fit entendre un petit sifflement moqueur.

— Le drôle de bonhomme ! Tout le mal, en réalité, vient de lui. Sans son despotisme, j'aurais pu vraiment épouser votre mère ! Mais ne prétendait-il pas régir la vie entière de sa fille et la contraindre à obéir à toutes ses volontés ?

— Il portait intérêt à l'avenir de son enfant, celui-là, observa Gyssie un peu sèchement, car il lui était pénible que l'artisan de son malheur pût se décharger de ses responsabilités sur l'aïeul dont on avait piétiné les volontés.

— Il portait intérêt ? C'est une façon de parler ! répliqua de Wriss qui, sans y paraître, pesait tous les mots prononcés par la jeune fille. Le juge Chauzoles aurait peut-être mieux fait de s'en désintéresser... comme moi ! précisa-t-il, avec un coup d'œil ironique vers la visiteuse.

« Mais continua-t-il, en reprenant sa gravité, comment pouvez-vous dire qu'en venant me trouver en Hollande, aujourd'hui, vous obéissez aux ordres de votre mère, puisque celle-ci est

morte il y a vingt ans ! »

– Elle a laissé pour moi une lettre et un cahier où elle m’expliquait sa vie... ma naissance... son mariage... la légation... l’église... son doux roman de jeune mariée. Ma pauvre mère s’était rendu compte qu’elle ne vivrait pas longtemps... Le chagrin de votre départ la minait peu à peu... et elle avait voulu que je n’ignore rien de ce qui la concernait : « Pour ma fille, quand elle aura vingt ans », avait-elle écrit...

– Et elle vous a dit de venir me trouver ?

– Oui... De vous rechercher et de vous rejoindre. Elle voulait que ce fût vous qui m’éleviez... triste cadeau qu’elle me faisait là... à vous aussi... d’un père comme vous et d’une fille telle que moi !... Mais elle ne savait pas... Elle ne s’est jamais rendu compte que vous n’étiez pas ce que vous disiez être... Alors, elle avait confiance... Elle n’a jamais douté de vous !

Avec un certain raffinement, Gyssie insistait sur ces détails. Elle voyait de Wriss un peu pâle et très grave et elle avait conscience de lui faire du mal, malgré son apparente insensibilité et

peut-être même à cause d'elle.

Devina-t-il le jeu cruel qui guidait la visiteuse ? C'est probable, car il l'interrompit un peu vertement :

– Cessez donc de vous complaire dans ces détails morbides et revenez aux faits : votre mère vous a raconté tout ce qui la concernait, dites-vous ?

– Oui, dans le journal de sa vie.

– Ce journal est-il long ?

– Un cahier d'une cinquantaine de feuilles.

– Et ce cahier ? Vous l'avez là ?

– ... Non...

– Vous ne l'avez pas pris avec vous ?

Elle hésita, n'ayant pas l'habitude de mentir. Et puis, ce père au ton autoritaire l'intimidait.

– Je n'ai pas pensé, balbutia-t-elle, en louvoyant... Pouvais-je croire... Je sentais peut-être qu'il ne vous intéresserait pas...

De Wriss avait perçu son hésitation.

– Allons donc !... Vous l’avez apporté. C’était votre plus fort argument auprès de moi.

Instinctivement, les mains de Gyssie se crispèrent sur son sac.

– Ma mère ne vous connaissait pas réellement... Moi-même, je vous ignorais... Les naïves pages d’amour où elle livre son âme de vingt ans n’auraient eu probablement aucun sens pour vous.

– Pourquoi ?

– Parce que... dame !... Dans la nature, les animaux n’écrivent pas...

Elle se leva soudain en serrant contre sa poitrine le sac qui contenait le précieux dépôt laissé par Valentine.

Au regard aigu de son père, fixé sur ses mains agrippées, elle avait subitement compris qu’il devinait que le cahier de sa mère était là et qu’il allait s’en emparer ou exiger qu’elle le lui donnât.

– Non ! non ! se défendit-elle instinctivement. Ne me le demandez pas... Ce serait un sacrilège que livrer cet acte de foi à vos incrédulités ou à

vos sarcasmes...

« Ma mère a écrit pour une jeune fille pareille à elle... Pour moi, qui pouvais la comprendre, mais pas... pas pour un homme !... Pas pour vous ! »

Ils étaient face à face, maintenant.

Si de Wriss avait réellement voulu connaître ce que contenait le cahier de Valentine, il n'aurait eu qu'à serrer un peu fort les fragiles poignets offerts à ses doigts musclés.

Il n'en fit rien.

Son dédain pour la force brutale ou ses théories sur la liberté individuelle ne lui permettaient pas un pareil geste.

Il regarda Gyssie, puis le sac, puis les belles mains longues, finement veinées de bleu... et son regard clair qui ne laissait passer aucun sentiment sous l'acier des prunelles, revint se poser sur les grands yeux mauves, si complètement pareils aux siens.

— Vous êtes sotte, Gyssie, de me refuser la lecture de ce cahier, observa-t-il d'une voix

moins claire. C'était sûrement votre meilleur atout.

Malgré le ton engageant de la voix, la jeune fille hocha la tête ; elle n'espérait plus rien de ce père qui l'avait déçue.

– Puisque je n'ai pas besoin d'atout... Que la partie est jouée et que ni l'un ni l'autre ne désirons la poursuivre...

Elle aurait voulu lui servir d'autres arguments... Elle en avait plein l'âme, d'amers et de douloureux ! Mais, instinctivement, le respect lui fermait la bouche devant cet homme qui était tout de même son père.

Et cette réserve qu'elle s'imposait lui coûta soudainement.

Elle regarda autour d'elle avec le désir d'être loin de ce somptueux bureau. Elle était très lasse tout à coup et elle avait l'impression que ses nerfs seuls la soutenaient, correcte et calme, en face de cet homme si pondéré et si froid.

– Je vais m'en aller, maintenant... Ne pas vous déranger davantage...

Mais il l'interrompit à nouveau, brusquement :

– Vous êtes descendue à l'hôtel ?

– Oui... au Mass'Hôtel.

– Pour longtemps ?

Elle crut qu'il s'inquiétait de sa présence si près de lui et, amèrement, le rassura :

– Oh ! pour quelques heures ! Je vais repartir ce soir... Soyez tranquille, vous ne me reverrez pas... Je ne vous importunerai plus jamais... Ni de ma tendresse, ni de ma présence !

Il ne répondit pas ; il la regardait gravement, presque durement.

Et Gyssie se détourna de lui, gênée par ce regard trop lourd de pensées qu'elle ne pénétrait pas.

Elle hésitait sur le geste à faire... Puis, troublée, perdant un peu la tête au moment d'abandonner ce père qu'elle ne reverrait plus, elle se dirigea vers la porte, après un simple et timide salut, ses mains toujours croisées sur le sac qu'elle emportait, serré contre elle comme un trésor.

Elle allait quitter la pièce.

De Wriss la retint d'un geste :

– Une seconde, s'il vous plaît... Vous oubliez votre passeport et il vous est indispensable.

– Oh ! c'est vrai.

Posément, il le plia et le lui tendit.

Elle le prit du bout des doigts. On eût dit qu'elle faisait attention à ce que sa main tremblante ne frôlât pas celle de son père en cette ultime minute.

N'étaient-ils pas et n'allaient-ils pas rester à jamais étrangers ?

– J'oublie aussi mon acte de naissance, s'aperçut-elle d'une voix que l'émotion rendait aphone.

– Non, celui là, je le garde. Vous vous en procurerez facilement un autre.

Déjà, il le jetait au fond d'un tiroir, aussi vite refermé à clef.

Comme elle suivait ses gestes, un peu interdite, il expliqua :

– Vous admettez que ce papier me concerne autant que vous ! Mon nom y figure tout entier...

Avec quelle maîtrise formidable de ton et de gestes il pouvait parler et agir !

– Maintenant, avant de partir, donnez-moi votre adresse.

– Oh !... À quoi bon, puisque...

– Vous connaissez bien la mienne, vous !... Je désire, d'ailleurs, avoir la possibilité de vous rejoindre... Ne serait-ce que pour savoir d'où viennent les coups que vous pourriez me porter...

Comme avec horreur elle protestait d'un geste de la main, il haussa les épaules, désabusé :

– Peut-on savoir ?... Nous disons donc : vous habitez à... ?

Comme un automate, la tête vide, lasse à ne plus pouvoir réfléchir, elle débita machinalement l'adresse de Maryvonne, le nom du village, du département.

Elle était bouleversée... Presque hypnotisée par ce qui se passait en elle... entre eux... à cette minute finale d'une séparation qui allait être

définitive.

Était-ce la certitude qu'elle ne reverrait plus jamais ce père dont elle avait rêvé si longtemps ?... Dont son imagination filiale avait fait un héros magnifié ?... Ou l'inexprimable regret de tout ce qui aurait pu être, s'il l'avait voulu ?... Ou l'inutilité de ces vingt ans d'espoir et d'attente ?

Elle ne comprenait pas son trouble et sa pensée chancelait.

Peut-être, après tout, son émoi était-il fait d'une impondérable double vue... Véritable télépathie aux connexions secrètes... comme si, sous l'attitude insensible de Gys de Wriss et à son insu, un sans-fil mystérieux, né d'une affinité impalpable, lui révélait à cette minute-là une émotion pareille à la sienne.

Inconsciente, elle restait debout, oppressée, hésitante, attendant elle ne savait quoi.

Et de Wriss lui-même, sous son habituelle nonchalance, faite de mutisme et d'impassibilité, ne cherchait-il pas à reculer la limite extrême de

son départ ?

Qui peut le dire ?

Il paraissait subitement accablé sous une influence que sa nature nordique ne lui permettait pas d'extérioriser.

– Une dernière formalité, ajouta-t-il, en effet, avec moins d'assurance. Vous ne m'avez pas précisé quelle somme vous était nécessaire ?

– Nécessaire ? répéta-t-elle en un songe, sans que les mots eussent troublé son extase douloureuse.

– Oui ; le chiffre de compensation que vous désirez obtenir.

– Compensation...

Était-ce cela qu'elle attendait... attendait toujours ? Quelque chose qu'elle ne savait pas... qu'elle souhaitait et redoutait en même temps... qui devait se produire... avant que la porte se fût refermée définitivement sur elle...

– Évidemment !... J'admets que j'ai des devoirs à remplir vis-à-vis de vous... Je ne les renie pas ! Un homme qui force une créature à

vivre est un malhonnête homme, s'il ne s'acquitte pas auprès d'elle. Je vous dois un dédommagement.

– Un dédommagement ?

Elle avait fini par entendre la voix basse, aux modulations si rauques, et elle s'efforçait de comprendre :

– La vie n'est pas un bien beau cadeau ! Loin de là ! Et, puisque tout individu qui cause un tort à autrui lui doit réparation...

– Vous voulez réparer ce tort-là ?... Le tort de m'avoir mise au monde ?

– C'est mon plus strict devoir... N'est-ce pas votre avis ?

Elle sentit comme une houle dans sa poitrine... Un poids qui l'oppressait... Une houle qui montait... montait toujours... en grossissant... et qui allait éclater.

Son père exprimait du regret de l'avoir procréée... Son père !

L'amour filial, fait de rêves fabuleux et d'illusions sublimes, qu'elle avait cultivé en elle

pendant de longues années, équivalait terriblement, poussé à ce point d'adoration, à l'amour tout court ; et l'enfant fragile, devant l'effondrement de tous ses espoirs de tendresse, n'était plus qu'une toute petite chose, sans résistance, prête à tous les désespoirs.

– Dites-moi un chiffre, Gyssie, reprenait la voix lasse. Je suis riche et puis vous satisfaire... Au moins, à ce sujet ! Puisse cette compensation payer ma dette...

– De l'argent !...

Elle avait, enfin, bien saisi sa pensée !

– Ah ! ah ! ah !

Ce fut comme un long hurlement de bête à l'agonie.

D'un seul coup, son chagrin éclatait, violent, impétueux.

C'était peut-être cette libératrice détente nerveuse que tout son être sentait venir depuis quelques minutes ?

– De l'argent ! cria-t-elle, éperdue. Mon père m'offre de l'argent en compensation de ma

naissance indésirable !

Sous le ruisseau de larmes incoercibles, elle hoquetait, toute congestionnée.

– De l'argent ! répétait-elle entre ses sanglots. Mais vous n'avez donc pas compris ?... Vous ne comprenez donc rien ! Et c'est de moi que vous pensez « un état maladif » !... De l'argent ! C'est tout ce que vous avez trouvé ?...

Hors d'elle, maintenant, ne calculant plus ses actes, ni ses paroles, et sans s'apercevoir des gestes de dénégation de son compagnon, elle ouvrit son sac et saisit le cahier de sa mère qu'elle lança devant l'homme, immobile, médusé de son explosion.

– Ah ! Tenez ! Le voilà ! Lisez-le et vous comprendrez peut-être !... Vous comprendrez tout. *Si vous pouvez comprendre !*

Et, hagarde, le visage inondé de pleurs, elle s'enfuit, affolée, ne voulant pas qu'il pût jouir plus longtemps de ses larmes et de son désespoir.

Dans la nuit noire, le train roulait et franchissait stations et frontières.

Tassée dans le coin du compartiment de première classe où elle avait pris place avec Alex, Gyssie, les yeux dans le vague des glaces obscures, demeurait silencieuse.

Ennuyé de l'air sombre de sa compagne, Le Gurum se livrait à toutes les suppositions, car, de son entrevue avec de Wriss, elle ne lui avait rien raconté.

Lorsque la jeune fille l'avait rejoint, au café où il l'attendait, elle portait des traces de larmes encore mal séchées et, au tremblement de ses mains, au trouble de ses grands yeux angoissés, à son air désabusé, il avait compris qu'elle venait d'essuyer, à nouveau, une amère déception. Pourtant, elle ne lui avait rien dit, en dehors de cette supplication tragique :

– Partons !... Partons tout de suite... Ce pays, je l'ai en horreur !...

Exagération naturelle et humaine qui amplifie

les causes de la peine jusqu'à l'ambiance de celui à qui vous la devez.

Et Le Gurum, en grand frère attentif et miséricordieux, n'avait pu qu'obéir à ce cri de désespoir, tant la pauvre Gyssie semblait incapable, dans son besoin de fuir, de faire la part des événements et des choses.

Au restaurant où il l'avait conduite en attendant l'heure du train, elle n'avait pas mangé. Devant son assiette pleine, elle restait immobile, si loin en pensée de la salle coquette aux lumignons voilés de soies multicolores.

Maintenant, elle était là, affaissée dans son coin, le visage raidi sous de secrètes et pénibles réminiscences... ne répondant à aucune question... Et l'officier en était réduit à faire des suppositions.

Comment de Wriss avait-il reçu sa fille ?... Ce père inconnu était-il l'homme correct que sa situation de fortune permettait d'espérer ? Ou n'était-il, en réalité, qu'un vulgaire aventurier sans scrupule, comme le pouvait faire craindre son romanesque mariage avec Valentine

Chauzoles ?

Pour que la jeune fille fût pareillement désespérée, il fallait qu'elle eût été terriblement déçue... Injuriée ou chassée, peut-être ? Dans tous les cas, ce n'était pas en fille heureuse d'avoir retrouvé un père bien-aimé qu'elle revenait.

Peut-être celui-ci avait-il une nouvelle famille que la présence de Gyssie pouvait gêner ?... Avait-il craint un chantage ?... Une vengeance ?... Avait-il proféré des menaces ?... Parlé de faire arrêter la visiteuse ?... Toutes les suppositions étaient permises. Sait-on jamais comment un homme accueille la visite inattendue d'une enfant abandonnée dont il pouvait espérer, après vingt ans, ne jamais entendre parler ?

Il y a des êtres timorés, hypocrites ou lâches, qui ne reculeraient devant rien pour cacher une liaison de jeunesse.

Alex ne connaissait pas assez la mentalité hollandaise pour se rendre compte, par elle, de ce qu'un homme de ce pays était capable de penser dans une semblable situation, ou tout au moins de ce que les coutumes locales pouvaient l'obliger à

faire, même malgré lui.

D'ailleurs, la mentalité d'un peuple ne fait pas celle d'un individu ; c'est bien assez qu'elle lui confère certains aspects qui semblent copiés sur un moule particulier à la race. Ainsi, en général, l'Anglais est maigre et flegmatique, l'Allemand plutôt fort et lourd ; le Français est vif et léger, le Hollandais plus calme et plus froid ; mais ceci est une apparence qui n'influe guère, en vérité, sur le caractère particulier de chacun.

Et c'était là le gros point d'interrogation où se heurtait Le Gurum devant le retour énigmatique de Gyssie en larmes.

Qu'est-ce que ce de Wriss avait pu dire à la jeune fille pour qu'elle gardât si longtemps un silence pénible et une mine tragique après cette entrevue qui, normalement, aurait dû pour le moins être correcte ? Gyssie étant charmante, bien élevée, jolie et élégante, ne pouvait, en vérité, que flatter l'orgueil d'un père !

Ne résistant plus au besoin de la réconforter coûte que coûte, le jeune officier se pencha vers elle et l'interrogea une fois encore :

– Ma petite Gyssie, ne demeurez pas ainsi silencieuse, enfermée dans un cercle d'idées déprimantes... Livrez-vous un peu, je vous en supplie... Ne suis-je pas toujours l'ami et le confident sur qui vous pouvez vous appuyer ? Tenez, dites-moi donc un peu du mal des hommes. Il y a longtemps que vous ne les avez pas attaqués. Ne sont-ils donc plus des monstres et des êtres dénaturés ?

Elle eut, malgré elle, un pauvre sourire, à cette évocation de ses rancœurs passées.

Puis, elle secoua pensivement la tête :

– Non, Alex, je n'attaquerai plus les hommes. Ils ne sont pas si méchants que je le disais !

– Réellement ! fit-il, interloqué, car il ne s'attendait pas à une pareille réponse après la déception que semblait avoir amenée son entrevue avec de Wriss. Est-il possible, Gyssie chérie, que vous soyez réconciliée avec mon sexe ?

– C'est presque ça, fit-elle tristement. J'ai réfléchi et... je comprends mieux vos pareils.

– Votre conversion tient du miracle !... observa-t-il gaiement, pour ne pas laisser tomber le sujet de conversation qui pouvait la faire dévier de ses pensées trop lourdes.

– Non, pas du miracle... D'un peu d'indulgence seulement, convint-elle.

Puis, après un silence, elle expliqua, s'animant peu à peu :

– Les hommes sont, comme les femmes, de pauvres êtres ballottés par la vie, c'est-à-dire touchés tour à tour par des joies et par des douleurs. Ils ont des désirs souvent inassouvis, des aspirations qu'ils ne peuvent atteindre, des désillusions qu'ils ne savent pas empêcher, des instincts qu'ils ne peuvent satisfaire et, par là-dessus, une grande propension à vouloir, malgré tout, connaître le bonheur. Alors, ils essayent, par tous les moyens, de l'obtenir... Et, souvent, ce sont de petits moyens : le mensonge, la trahison, l'ingratitude, etc. Mais, tels quels, ils se ressemblent et ils sont humains ! c'est-à-dire qu'ils ont un cœur qui bat, une âme qui se révolte...

Elle s'arrêta et fronça ses fins sourcils sous une réflexion dure à creuser. Puis, du même ton doux et lointain à la fois, elle reprit :

– Ils vivent, les hommes !... ai-je dit. C'est-à-dire qu'ils sont susceptibles d'admettre, chez les autres, les mêmes faiblesses et les mêmes troubles... Ils peuvent haïr, s'ils savent aimer ! Ils ont le droit d'être sévères, s'ils connaissent l'amour dans ses plus petites manifestations et poussent le dévouement jusqu'au sacrifice.

– Mais c'est de la haute philosophie, cela, ma petite Gyssie... Comment avez-vous pu devenir si indulgente, tout à coup ?

– Parce que j'ai compris ce qu'était véritablement la vie ! Ah ! Alex ! Ce qui serait épouvantable, c'est que les hommes cessassent d'aimer et de croire à l'amour, à la tendresse, au dévouement !... Qu'ils ne se rappellent plus véritablement la vie ! Ah ! Alex ! ce que serait le genre humain, si le sentiment n'existait plus et si l'individu n'obéissait plus qu'à l'instinct naturel ?

– Si une pareille aberration était possible, mon amie, nous deviendrions tout simplement des

animaux...

– Oh ! taisez-vous, Alex, car, avec le cerveau et le don de la parole qui nous ont été donnés, nous ne serions même pas dignes d'être des bêtes, nous serions des monstres, exactement !

Elle s'était tue et Le Gurum, le front barré d'un pli soucieux, essayait de deviner sous les mots articulés tout ce que la jeune fille ne disait pas.

N'étaient-elles pas étranges, les pensées qu'elle exprimait quelques heures après son entrevue avec de Wriss ? Était-il possible que ce fût ce dernier qui les eût fait naître en elle ? Par quelle aberration complète du sentiment paternel, alors ?

Le Gurum se rappelait le jugement porté par Raphaël Russin sur son ancien condisciple... À l'adorable tendresse filiale qui s'offrait naïvement, mais si sincèrement à lui, un père avait-il pu opposer l'abstrait d'une philosophie pessimiste et dissolvante ?

Cette supposition lui paraissait tellement

pénible et si peu en rapport avec les devoirs d'un père et le caractère délicat de sa compagne, qu'il la rejeta comme un sacrilège.

Pourtant, cette crainte le tracassait si fort qu'il osa demander :

– Votre père a-t-il répondu à l'image toute particulière que vous vous étiez faite de lui, petite Gyssie ?

Elle hésita, puis dit lentement :

– Physiquement, oui. J'ai eu l'impression de le reconnaître.

– Et... et moralement ?

– Très froid, très mesuré... Un homme du Nord, n'est-ce pas ?

– C'est juste ! Dans ce diable de pays, on ne sait pas extérioriser ses sentiments et quand, par malchance, on a été nourri, dès son enfance, de littérature stérilisante, il n'est pas drôle d'être, à la fois, fort ému et incapable de l'exprimer... Réellement, vous a-t-il mal reçue ?

– Même pas !... Sa correction a été infinie... C'est moi, je crois bien, qui ai été la plus

agressive. J'avais l'âme emplie de rancœur, à l'idée qu'il avait trompé ma pauvre petite maman, et je lui ai servi quelques dures vérités... Peut-être maladroitement et irrévérencieusement.

– Il aura compris, néanmoins, l'idée maîtresse qui vous faisait parler... Il a dû chercher à excuser sa conduite ?

– Heu... Je ne crois pas... Il a plutôt trouvé que j'exagérais !

L'expression argotique lui parut résumer si drôlement son entrevue avec Gys de Wriss qu'elle eut, malgré sa peine, un pâle sourire.

– Je veux dire, reprit-elle, que mon père a estimé que je me plaisais dans le tragique... Je crois, qu'au fond, il n'a jamais eu aucun remords d'avoir joué autrefois une telle comédie à celle qu'il aimait... Je commence à me rendre compte qu'un homme a beaucoup de droits sur la femme qui répond à son amour... Même quand elle ne lui accorde aucune faveur.

– Peut-être, en effet, le fait d'être aimé confère-t-il des privilèges exceptionnels,

reconnut Le Gurum, qui aurait bien voulu en posséder quelques-uns sur Gyssie. Mais, de là à jouer l'insigne comédie d'un mariage au consulat, il y a de la marge...

– C'est mon avis.

– Et, vis-à-vis de vous, Gyssie, votre père ?...

– De moi ?.. Eh bien !... Eh bien ! c'est ça... Il a été parfait ! Il me fera riche, si je le désire.

– Ah !

– Oui... Il a beaucoup d'argent !... Il me couvrira d'or, de fourrures, de bijoux... Je n'ai qu'à exprimer un souhait.

Alex était, cette fois, interloqué.

– Mais alors, Gyssie, votre père vous a très bien reçue ?

– Je vous ai dit qu'il avait été parfait... Vous-même en convenez tout de suite, devant ses offres mirobolantes.

Un peu de nervosité, cependant, rendait la voix légèrement saccadée. L'officier perçut cette altération, à peine sensible.

Il n'insista pas sur le sujet qui paraissait brûlant.

— Ne demandons aux gens que ce qu'ils peuvent nous donner, fit-il, conciliant. Est-ce que chacun de nous n'offre pas toujours ce qui lui paraît meilleur quand il désire donner satisfaction à quelqu'un ? Votre père est un homme d'affaires. Il a dû songer tout de suite que si l'argent ne fait pas le bonheur, du moins y contribue-t-il largement. Son offre prouve qu'il a cherché pour vous, à son point de vue, le mieux qu'il pouvait vous assurer...

— Probablement ! approuva la jeune fille.

Mais la flamme aiguë qui, soudainement, assombrissait ses yeux clairs, donnait un démenti à son approbation.

*

Dans le wagon, lumière en veilleuse, le silence était de nouveau tombé, chacun s'efforçant de demander au sommeil réparateur la détente des

soucis journaliers.

Gyssie ne dormait pas cependant et, en face d'elle, sous le rebord baissé du chapeau, les yeux de Le Gurum s'efforçaient de sonder le pâle visage qu'un pli de tristesse aux lèvres rendait parfois tragique.

La jeune fille devait sentir peser sur elle cette vigilante observation car, tout à coup, elle se pencha vers l'officier sans avoir la crainte de troubler son repos. Et, comme s'il devait deviner les pensées qui l'assiégeaient, elle observa à mi-voix :

– Somme toute, Alex, on ne devrait jamais se rendre dans un pays étranger sans avoir d'abord étudié le caractère et la mentalité des gens qu'on va visiter.

– Évidemment, ce serait plus sage. Heureusement, la Hollande est assez près de nous. Elle jouit comme nous du code Napoléon et les différences de mœurs et de coutumes ne sont pas tellement exagérées.

– Peut-être plus qu'elles n'apparaissent !...

Quoi qu'il en soit, j'ai l'impression, après coup, d'avoir été trop rigoriste... Mes griefs, justifiés en France, ne devaient pas l'être en Hollande. Et, à mon insu, j'ai dû être injuste et ridicule.

– À quel propos faites-vous ce retour en arrière, mon amie ?

– À propos de la froideur de mon père... Je lui ai dit que j'étais déçue... Que j'avais rêvé d'un père qui eût été affectueux et accueillant !... Est-ce que je sais, moi, tout ce que j'avais rêvé ?

– Probablement d'un père selon notre point de vue à nous, Français !

– Oui, c'est ça... Un père ayant notre mentalité de sentimentaux.

– Et Gys de Wriss fut plutôt... un calme !

– On ne peut, peut-être, pas lui en faire grief... exposa-t-elle timidement. Si dans son pays... on ne sait pas... N'est-ce pas ?

Alex Le Gurum regarda avec douceur sa jeune compagne. Dans les grands yeux limpides levés vers lui il y avait une telle tristesse filiale qu'il ne voulut pas la décevoir. L'admirable enfant

raccrochait son âme à un fil et elle aimait mieux penser qu'elle avait été maladroite vis-à-vis de ce père énigmatique que de lui attribuer tous les torts. Pour alléger sa peine, l'officier n'avait généreusement qu'à abonder dans son sens, ce qu'il fit :

– Écoutez, petite amie, je vais vous raconter une conversation que j'ai entendue, tantôt, entre trois jeunes hommes, dans le café où je vous attendais.

« Ces messieurs, qui, je le compris, étaient de Rotterdam, avaient été voir, au cinéma, un film français. Il s'agissait justement du premier film que nous avons vu ensemble, vous et moi, à Paris... Vous vous rappelez ?... »

Comme elle hésitait, il précisa :

– Il s'agissait d'une jeune fille, qui quitte, un soir, la maison de ses parents pour suivre son amoureux... Un an après, l'héroïne revient au logis paternel, la tête basse, avec un enfant dans les bras... Elle n'est pas mariée, l'homme l'a abandonnée...

– Ah ! oui ! Je me souviens.

– Bon ! Vous n’avez donc pas oublié la révolte du vieux père, sa colère contre celle qui a déshonoré ses cheveux blancs... Bref, quand un jeune homme, plus tard, vient lui demander la main de sa fille, le père répond qu’elle n’est pas digne d’entrer dans une honnête famille.

– C’était très beau, interrompit Gyssie. Un peu Spartiate, peut-être...

– Oui, un peu sévère...

– Mais, c’est assez juste...

– Enfin, c’est notre façon de voir, à nous, Latins !... Ce ne devait pas être celle des trois jeunes gens du café, car ils ont commenté ce film en termes très vifs. Je connais assez de flamand pour avoir pu suivre leur conversation, et je vous assure qu’ils ont fait de singulières réflexions sur notre mentalité.

Gyssie, malgré elle, fronça les sourcils. Son chauvinisme ingénu n’acceptait aucune critique dirigée contre la France ou contre nos mœurs.

– Qu’est-ce qu’ils nous reprochaient au juste,

ces gens-là ? questionna-t-elle sans aménité.

– Que nous retardions... de deux siècles au moins en arrière des autres peuples ! Nos familles étaient étroites d'esprit... hypocrites ou trop pudibondes ! Nous manquions de justice... Le sens des véritables responsabilités était atrophié chez nous... Est-ce que je sais, moi !

– Qu'est-ce donc qu'ils auraient voulu ?

– Que le père considérât sa fille comme une victime... l'homme qui l'avait rendue mère sans l'épouser étant seul coupable.

– Mais la jeune fille aussi avait des torts ? insista Gyssie que cette question passionnait, car son esprit inquiet revenait toujours à l'aventure arrivée à sa mère.

– Ah ! la jeune fille ? répéta Alex, un peu perplexe. Eh bien ! ils la jugent différemment de nous... un peu comme nous jugeons nos fils quand ceux-ci sont trop légers... avec une sévérité nuancée d'indulgence... ou de compréhension !

– Comment dites-vous ?... Je ne comprends pas très bien que, sur cette question, l'indulgence

soit permise !

– C'est que c'est difficile de bien définir la pensée des trois hommes de tantôt ! Ils semblaient à la fois très puritains et très larges d'idées... Ainsi, l'un d'eux demanda sérieusement si les pères français se préoccupaient aussi des... détails intimes... concernant leurs filles... Comprenez-vous ? Un père qui se respecte doit éviter certains reproches... scabreux...

– Parce que les pères de là-bas sont plus indulgents que les nôtres.

– Hum ! se contenta de faire Alex, qui était là-dessus moins convaincu que Gyssie.

– Et vous avez pu écouter ces trois hommes sans vous en mêler ? Vous n'avez pas protesté ? Il fallait leur dire quelque chose, voyons !

Alex regarda en souriant sa petite compagne dont les joues se fardaient du rouge de l'indignation.

Elle avait les yeux si clairs, si ingénus, que l'officier, pour lui complaire, aurait accepté de

pourfendre tous les habitants des Pays-Bas !

– J’ai failli leur rentrer dedans ! fit-il le plus sérieusement qu’il put.

– Mais vous ne l’avez pas fait ! protesta-t-elle avec regret.

– Non, répliqua-t-il, amusé. Je n’étais qu’un hôte de passage... Il s’agissait d’ailleurs d’une œuvre de cinéma et je ne pouvais pas me colleter avec eux parce qu’ils critiquaient un scénario... La critique est libre aussi chez nous !... Au surplus, je partageais un peu leurs idées...

– Oh ! par exemple !

– Oui, il me semble que, même chez nous, dans le même cas, un père serait trop heureux de trouver un mari qui épouse sa fille compromise.

Gyssie resta rêveuse un instant.

– C’est vrai, convint-elle. Le rôle d’un père est d’arranger au mieux l’avenir de son enfant.

Comme elle redevenait soudain très calme, sous l’idée fixe que sa réflexion faisait renaître, Alex s’empressa de reprendre l’entretien :

– Je n'en ai pas fini avec mes trois messieurs du café...

– Qu'est-ce qu'ils ont encore dit, mon Dieu ?

– Des choses bien amusantes, à propos d'un autre film qui faisait partie du même spectacle.

– Un film français ?

– Oui, comme le premier. Mais, cette fois, il s'agissait d'une histoire d'amour...

– C'était plutôt gai !

– Justement ! Or, il paraît que le héros – un artiste très aimé des Parisiens – avait un rôle où il devait se montrer fort empressé auprès de celle qu'il aimait... Il allait l'attendre devant la porte de son atelier ; il l'accompagnait partout ; il lui offrait des fleurs, des friandises...

– C'était tout à fait naturel !

– Bref ! il l'entourait de mille soins... et même il lui baisait les mains, les cheveux, etc.

– Et alors ? questionna Gyssie qui buvait les paroles d'Alex.

– Alors, les trois messieurs de Rotterdam ont

trouvé ça ridicule !... Ils ont ri, mon amie !... Ah ! je vous affirme qu'ils riaient de bon cœur ! La pensée qu'un jeune homme puisse baiser la main d'une femme et se mettre à genoux devant elle pour lui dire son adoration les plongeait dans une douce hilarité... Cette attitude leur paraissait des plus cocasses... Ils en tiraient mille images comiques ! J'aurais voulu, Gyssie, que vous pussiez entendre leurs réflexions... Elles étaient telles que, moi-même, je ne pus m'empêcher de rire.

– Comment, protesta Gyssie, indignée, vous aussi trouviez risible le sujet ?

– Leurs remarques et leur point de vue seulement, petite amie !

– Et naturellement, vous ne voudrez plus jamais donner à une fiancée des marques visibles d'attachement.

– Oh ! cela est autre chose ! Tout de même, il me semble que je ne saurais plus me mettre aux genoux d'une femme sans évoquer les réflexions burlesques des trois Hollandais de tantôt.

– Ce qui revient à dire que vous saurez moins encore que jamais convaincre une jeune fille de votre amour.

– J’aurai d’autres arguments.

– Qui n’auront pas la même valeur !

– Mais si !... J’en trouverai de bien plus forts !

– On dit ça !

– On le prouve !

– Comment ?

– Comment ? répéta Le Gurum, un peu désarçonné. Ah ! tenez ! reprit-il aussitôt avec assurance. C’est bien simple ! Si vous voulez me promettre de me récompenser par un baiser... un vrai, sans réticence, je vous assure, Gyssie, que je fais n’importe quelle pitrerie, devant vous, sur le quai de la gare du Nord.

– Oh ! protesta la jeune fille, devenue cramoisie, vous ne voudriez pas que je vous embrasse... comme ça... devant tout le monde !

– Au contraire, je ne demanderais pas mieux. Après ça, nous serions fiancés... Et comme c’est

mon plus cher désir... Est-ce dit ?

– Oh ! répéta-t-elle en se rejetant, toute confuse, dans son coin, vous dites des abominations, Alex !

– Convenez que je ne recule devant rien pour vous gagner, mon amie ?

– Vous êtes surtout prêt à nous rendre ridicules tous les deux. C'est ça le plus certain ! Heureusement, voici Paris et vous n'aurez plus le temps d'imaginer les pires propositions. Nous arrivons en gare.

Quelques minutes après, un taxi les emmenait à leurs domiciles respectifs.

– Vous allez essayer de dormir, Gyssie, recommanda l'officier à sa compagne quand elle prit congé de lui pour regagner sa chambre. Les nuits en chemin de fer sont très déprimantes pour qui n'en a pas l'habitude.

– C'est vrai ! convint-elle. Le sommeil me fera du bien, j'ai un peu mal à la tête...

Ses yeux lumineux se levèrent sur son compagnon.

– Je vous remercie de m’avoir accompagnée là-bas, Alex. Je n’ai pas obtenu tout ce que j’espérais de ce voyage, mais vous avez fait tout ce que vous avez pu pour me le rendre confortable... et moins décevant ! Maintenant, c’est fini ; ma tâche est remplie...

– Vous pourrez penser un peu à vous, mon amie.

– Oui... plus tard !... Auparavant, il faut que je sois forte... que j’oublie !

– Je vous aiderai à ne plus vous souvenir...

– Avec le temps, peut-être...

Elle fit une pause, sa pensée lointaine parcourait le cycle des heures écoulées.

– J’ai réfléchi, Alex... Tout bien examiné, c’est moi qui ai tort vis-à-vis de mon père. Je n’ai pas su le comprendre ! Lui, il a été très convenable... très correct. Malheureusement, moi, j’ai été intolérante... comme le père de votre histoire !... Un peu de patience, de conciliation, et rien n’aurait été brisé !... Enfin, n’en parlons plus ; ce qui est fait est fait et il n’y a pas à

revenir là-dessus...

– Chez nous, en Bretagne, on dit que le sort de chacun de nous est écrit au grand livre de la Destinée et que nous ne pouvons pas empêcher les événements de s’accomplir... Donc, Gyssie, acceptez les choses comme elles se présentent et ne vous accusez pas... Il était dit que, quoi que vous fassiez, votre père vous recevrait comme il l’a fait.

Elle soupira profondément.

– Oui !... C’est le Ciel qui a voulu que les choses se passent ainsi... pour mon bien, peut-être !... Tout de même, insista-t-elle, c’est ma faute... Je vous assure, Alex, c’est ma faute !... Alors... malgré tout, n’est-ce pas... j’ai du chagrin !

Elle essaya un pauvre sourire, mais, comme elle rencontrait le regard grave et inquiet de Le Gurum, elle détourna la tête pour qu’il ne vît pas les larmes qui, subitement, noyaient ses grands yeux clairs.

– À ce soir, mon ami. Nous dînerons

ensemble !

Et d'un bond, le quittant, elle disparut dans le couloir sombre de sa maison, où elle allait, enfin, pouvoir laisser couler, en toute liberté, les larmes accumulées en elle depuis des heures.

*

Sur la route bretonne aux côtes raides et courtes, la route qui va tout droit, escaladant les pentes et les redescendant sans louvoyer, une auto roulait, étincelante de nickels neufs, sous le beau soleil de printemps.

C'était une voiture de sport, élégante et rapide, le dernier modèle du dernier Salon de l'Automobile. Son propriétaire n'osait pas lui faire donner le maximum de vitesse, le rodage du moteur étant à peine terminé.

Il fallait aussi ménager les émotions et les nerfs de la passagère qui se blottissait silencieusement à côté de l'homme jeune, aux traits virils, tenant le volant.

Tous deux se taisaient : le conducteur attentif à la route et sa compagne perdue dans ses pensées...

Ses pensées ?

Pouvait-on appeler ainsi le rêve assez vague où tout finissait par se confondre dans un souvenir : les émotions si dures, si pénibles des derniers temps, et puis la détente nerveuse, le désespoir, qui avaient suivi la dernière épreuve.

De toute cette souffrance, Gyssie, car c'était elle, n'avait heureusement conservé qu'une immense mais confuse meurtrissure morale. Ce qu'elle voyait de plus net, à présent, ce à quoi elle se raccrochait dans sa détresse, c'était l'intervention d'Alex, de cet admirable ami, de ce frère indulgent et sincère qui, en toute circonstance, avait toujours montré, vis-à-vis d'elle, un si affectueux et si désintéressé dévouement.

Elle était une bien pitoyable chose, brisée d'émotions et si lasse, si dégoûtée de la vie, après sa cruelle entrevue avec son père !

À Alex consterné, elle avait répété :

– Tout me manque... je n'ai plus de famille et je n'ai plus d'espoir en rien... Je suis toute seule... affreusement seule !

Et lui, le bon, l'excellent ami, n'avait pas essayé de la contredire ni de la raisonner. Il avait senti que tous les discours seraient inutiles, qu'il fallait avant tout sortir la jeune fille de sa solitude douloureuse et la sauver du désespoir où commençaient à sombrer ses pensées.

La neurasthénie et son cortège de multiples faiblesses viennent vite, quand on n'y prend garde.

Très simplement, le jeune officier avait dit :

– Il ne faut pas rester à Paris, Gyssie. Vous n'avez rien à y faire pour le moment.

Elle n'avait pas répondu, ne voulant pas s'en aller pour être seule ailleurs, ne tenant pas surtout dans sa désolation à quitter le seul être qui avait été bon pour elle.

Évidemment, cette dernière considération, la jeune fille ne l'avait pas exprimée à l'officier ;

mais celui-ci, qui ne songeait pas du tout, de son côté, à quitter sa petite compagne, avait expliqué aussitôt :

– J’irai vous conduire en Bretagne... Justement, j’ai des affaires qui m’appellent là-bas ; je dois y aller de toute façon. D’ailleurs, on vient de me livrer ma voiture neuve et j’ai hâte de l’essayer... Un essai sérieux, sur une grand-route. Vous comprenez, Gyssie : je serai le pilote et vous la passagère.

Il souriait... Elle avait souri aussi, à la douce perspective de cet autre voyage avec lui... et, très simplement, elle avait accepté.

Ils s’étaient mis en route, le lendemain matin.

Maintenant, dans la salle à manger du meilleur restaurant mansois, ils déjeunaient en tête à tête après avoir, depuis l’aube, parcouru la première partie du chemin.

Alex Le Gurum était heureux ; sa petite amie rentrait au pays breton, là où lui-même avait toutes ses attaches et où il comptait vivre à l’ombre du clocher qui avait vu naître et mourir

tous les siens... là où, surtout, il échafauderait de consolants projets d'avenir à réaliser avec celle qu'il aimait de l'amour le plus pur et le plus désintéressé... D'un autre côté, il se réjouissait que Gyssie n'eût plus aucun motif de retourner dans la capitale... Toutes les questions familiales qui l'avaient écartée de Kerlan étaient réglées... mal réglées, évidemment, et l'amour d'Alex était trop profond pour s'en réjouir ; mais enfin, à présent, rien n'empêcherait plus Gyssie de songer à l'avenir... Elle finirait peut-être par écouter les suggestions de son grand ami et par accepter de mettre, pour la vie, sa petite main dans celle qu'il lui tendait si largement, et si amoureusement.

En mangeant, il la regardait et il la trouvait belle, sa petite compagne de voyage ! Et plus encore que belle, elle était nimbée d'un irrésistible charme, avec ses grands yeux clairs qui reflétaient le ciel et son expression rayonnante de douceur réfléchie.

Comme ils s'attardaient un peu à table, en buvant le café si généreusement versé dans de grands verres, Alex ne put s'empêcher de

remettre la conversation sur le sujet qui l'intéressait le plus depuis quelque temps.

– La vie est belle quand on veut la voir belle, disait-il, et il est facile, quand on n'est pas trop exigeant, de la rendre véritablement douce et acceptable : une femme charmante et simple, de beaux enfants qu'on élève dans l'amour de la famille et du devoir, une maison confortable et accueillante où la femme jouit de tout le confort moderne, une voiture qui permet les randonnées dans le voisinage et même les escapades lointaines... A-t-on besoin de rien de plus pour être heureux et faut-il souhaiter d'avantage : le bal, le cinéma, les cafés de Montparnasse, par exemple ?

– Évidemment, convint Gyssie, la vie est possible pour ceux qui peuvent s'offrir les divers avantages que vous énumérez.

– Ils sont à votre portée, petite Gyssie, il vous suffit de vouloir...

– Oui, je sais, fit-elle, en feignant de ne pas le comprendre. Mon père m'a dit de lui fixer un chiffre...

– Mais, sans qu’il soit besoin de votre père, un mari qui vous aimerait et que vous ne dédaigneriez pas, peut essayer de vous rendre heureuse...

– Un mariage riche ? J’y ai pensé.

Elle avait parlé avec tant d’apparente sincérité qu’Alex sursauta : il ne s’attendait pas à une semblable réponse.

– Oui, reprit-elle, le plus sérieusement possible, pour moi qui suis sans famille et sans fortune, le mieux, évidemment, serait que j’épouse un homme riche.

Cette fois, le jeune homme resta interloqué, Gyssie ne l’ayant pas habitué jusqu’ici à de pareils calculs.

– Vous avez réellement pensé à ce... à cette solution pratique ?

– Comme les autres ! affirma-t-elle sans broncher devant son air offusqué. C’est-à-dire que ma nourrice a formé des projets pour moi... n’est-ce pas !

– Ah ! votre nourrice a... ?

– Oui, c’est une brave femme et elle connaît la vie.

À mesure que la jeune fille paraissait secouer sa mélancolie, en acceptant de bavarder, – et elle y mettait même pas mal de malice et un certain entrain ! – le visage de Le Gurum s’allongeait singulièrement.

Qu’est-ce que c’était que cette histoire-là dont Gyssie ne lui avait jamais parlé ? Cette Maryvonne qu’il ne connaissait pas, mais qu’il avait cru jusqu’ici la plus brave femme qu’on puisse rencontrer, se permettait de donner à Gyssie des conseils bien intéressés...

– Vous ne m’aviez pas dit, Gyssie, que votre nourrice avait certains projets... C’est sérieux, vraiment ?

– Tout ce qu’il y a de plus sérieux ! Voici des mois que Mamie rumine ça !

– Et ils consistent en quoi exactement, ces projets ?

La jeune fille prit un air mystérieux et, mettant son doigt sur ses lèvres :

– Chut ! fit-elle gravement. *Le péril jaune*, tout simplement.

– Hein ?

– Oui, un monsieur de là-bas... du côté de la Chine... un homme de... je ne sais plus où !

– D'Asie ?

– C'est ça ! Ce garçon en arrive !... Il a dû débarquer en France ces jours-ci.

– Et cet homme pourrait vous épouser ?

– Il paraît !... Mamie est ravie ! Il est fabuleusement riche : des terres, des châteaux, des esclaves ; un vrai « magot » chinois.

Le jeu de mots lui permit de sourire. Elle en éprouvait l'impérieux besoin depuis quelques instants devant la mine renfrognée d'Alex.

– Ah ! ça, par exemple, ce n'est pas ordinaire !

Le jeune homme, en effet, était de plus en plus interloqué.

– Qu'est-ce qui n'est pas naturel, mon grand ami ? s'informa la jeune fille de l'air le plus innocent du monde.

- Ce projet de mariage !
- À mon âge, voyons, il faut s’y attendre !
- ... Et ce prétendant singulier dont vous me parlez tout à coup.

Elle souriait toujours.

– Je ne pouvais tout de même pas vous entretenir des espoirs de Mamie avant que ceux-ci aient quelque chance de se réaliser.

– Et maintenant, ce que vous appelez une chance... ça y est ? Il marche, ce projet-là ?

– Mamie l’affirme.

Devant sa placide assurance, l’officier de marine bondit de déplaisir :

– Et vous m’annoncez ça tranquillement !... Mille millions de tonnerres ! De bon sang ! de...

Mais elle l’interrompt, indignée :

– Oh ! Alex, c’est très mal de jurer.

– Le moyen de faire autrement quand je vous vois me parler si calmement des projets ridicules de votre nourrice !

– D’abord, répliqua-t-elle avec une vivacité exagérée, ils ne sont pas si ridicules que ça, les projets de ma brave nounou : elle me veut riche, cette femme ! C’est bien son droit !... Ensuite, j’ai horreur... vous entendez, Alex... j’ai absolument horreur des messieurs qui ont des millions de tonnerres dans le gosier... Ça n’augmente pas leurs arguments, je vous assure !

– Je suis tellement révolté. Ça me met hors de moi ! Bon sang !...

Il s’arrêta, rageur et se mordant les lèvres.

Du coin de l’œil, la fine mouche paraissait se délecter du mécontentement de son camarade et, avec une compassion véritablement provocante, elle se pencha vers lui :

– Mon grand ami, mon grand frère, dites-moi ce qui ne va pas... ce qui vous déplaît en ce moment dans mes paroles ?

S’il avait été moins épris, Alex aurait remarqué la petite lueur de malice qui brillait innocemment dans les deux yeux féminins levés vers lui ; mais, pour le moment, il était tout au

désappointement que lui causait la nouvelle.

– Gyssie ! fit-il presque tragiquement, dites-moi que vous ne songez pas sérieusement à épouser ce bonhomme en pain d'épice ?

– Mon Dieu !... moi, je ne sais pas ! C'est ma nourrice qui insiste !... Il paraît que ce monsieur est pétri de toutes les qualités qui font un bon époux.

– Si vous n'aimez pas cet homme, toutes ses qualités de mari parfait vous sembleront déplaisantes. Elles vous taperont sur les nerfs.

– La chose est tout à fait possible ! soupira-t-elle, convaincue. Elles doivent être bien agaçantes, les qualités d'un mari qu'on n'aime pas.

– Je ne vous le fais pas dire !

– C'est bien embarrassant ! Maryvonne tient beaucoup à ce mariage. Est-ce que, mon ami, vous me conseillez fermement de repousser ce... le péril jaune ?

– Sans hésitation, voyons !

– Il faudrait persuader ce brave Asiatique de

choisir une femme en Cochinchine !

– Ah ! il est de Cochinchine ?...

– Oui ! Il est de race blanche, évidemment !
Mais ça ne le rend pas plus sympathique !

– Aucunement.

– Il faudrait m'aider, mon grand ami, à faire comprendre à Mamie qu'elle ne doit pas m'imposer un pareil mariage...

– Elle veut donc vous marier de force !... Il ferait beau voir !

– C'est qu'il est très riche, vous savez, le monsieur !

– Oh ! Gyssie, ne parlez pas d'argent !

– Ce n'est pas toujours à dédaigner !... Enfin, soit, n'en parlons plus !... Mais vous allez dire à Mamie...

– Tout ce que vous voudrez !

– Non, pas ce que je veux, car moi, je ne sais pas ! C'est tout ce que vous pensez contre un pareil projet de mariage qu'il faut exposer !... Vous lui expliquerez... lui ferez comprendre...

– Je serai éloquent. Ah ! ma petite Gyssie, quand je pense que cette vilaine Maryvonne est capable de nourrir de pareilles intentions !

– Oui, hein ! C'est incroyable !

– Absolument renversant ! Et ridicule ! Il n'y a pas d'autre mot.

Gyssie soupira ; puis, les mains bien sagement croisées, de l'autre côté de la table, elle regarda pensivement Alex.

– Voilà donc une question réglée ! C'est encore vous, mon bon ami, qui allez arranger cette grosse affaire.

– Ma petite Gyssie, je voudrais tant arranger moi-même toute votre existence... que vous n'ayez plus qu'à vous laisser vivre... sans un souci, sans un ennui.

– Évidemment ! Ça serait parfait !

La perfide Gyssie paraissait si docilement se plier à ses conseils qu'Alex, ébloui par son sourire et par la facilité avec laquelle elle l'écoutait, se pencha vers la jeune fille et, les yeux dans les yeux, entama chaleureusement une

déclaration d'amour qui ne supportait plus d'attendre davantage :

– Écoutez-moi, mon amie chérie... Laissez-moi vous dire...

D'un geste, elle l'arrêta :

– Mais non, Alex, c'est à moi de vous expliquer, fit-elle vivement. Il faut que je vous fasse connaître le Cochinchinois pour que vous puissiez parler à Mamie... N'avons-nous pas décidé que, dès notre arrivée à Kerlan, vous raisonneriez ma nourrice ?

– C'est entendu, je n'y manquerai pas.

– C'est promis ?

– C'est juré !

Une douce gaieté passa dans les yeux clairs de Gyssie qui dut faire effort pour garder son sérieux.

– J'ai confiance en vous, Alex, affirma-t-elle cependant avec gravité. Mais ne soyez pas trop sévère pour ma pauvre Maryvonne ; cette brave femme est persuadée qu'elle me rend service.

– Je devine. Cette paysanne croit bien faire. Elle est sincère ! Mais les vieilles gens ont quelquefois de drôles d'idées...

– Extraordinaires !... Figurez-vous...

Elle le regarda à la dérobée, puis, craignant de ne pouvoir conserver son sérieux si elle continuait d'examiner ses jeux de physionomie, elle baissa les yeux et parut s'absorber dans la contemplation de son sac de cuir repoussé, posé sur la table, devant elle.

– Figurez-vous, reprenait-elle avec plus d'assurance, que ce monsieur chinois n'est, en réalité, qu'un brave garçon du Finistère...

– Ah !

– Oui... Un enfant de « chez nous » qui a passé une partie de sa jeunesse là-bas... c'est le neveu et l'héritier de ma marraine...

Alex sursauta :

– Vous dites ? s'exclama-t-il, abasourdi.

Il n'en croyait pas ses oreilles !

– Je précise, répéta-t-elle complaisamment. Il

s'agit du neveu de M^{me} Le Kérec, l'héritier de Kerlan. Ce monsieur a déjà été très gentil pour moi puisqu'il m'a permis de continuer à résider au château, où j'avais été élevée, jusqu'à son retour en France. Alors, de tant d'amabilités, ma brave Maryvonne a conclu qu'il ferait un mari acceptable.

Le Gurum l'écoutait, subitement de bonne humeur, bien qu'il s'efforçât de garder son sérieux pendant qu'elle continuait :

– Il paraît que ce jeune homme est maintenant de retour en Bretagne ; Mamie me l'annonçait dans sa dernière lettre et elle me disait que le notaire, consulté, estimait lui aussi ce mariage très faisable.

– Pourquoi croit-il cela ? interrogea Alex qui écoutait sa compagne avec une mine réjouie.

– Dame ! probablement qu'il est très naïf, ce garçon élevé là-bas... Mamie et le notaire sauront le persuader de m'épouser.

– Mais vous, Gyssie ?... interrogea l'autre curieusement.

Alex avait allumé une cigarette et, l'air béat, lançait des ronds de fumée vers le plafond.

– Vous accepteriez un mari choisi dans ces conditions ? insistait-il.

– Pourquoi pas ?... Il est riche ! fit l'orpheline avec le plus grand sérieux. D'un autre côté, poursuivit-elle, il ne me connaît pas... Je n'aurai pas besoin de lui parler de mon père ni du mariage de ma mère... Il me croira princesse et, pour peu qu'il soit bête à souhait, il sera en extase devant moi... Ça n'arrive pas tous les jours ni à tout le monde d'épouser une princesse !

– Cet homme n'est peut-être pas aussi sot que vous le supposez.

– Dans ce cas, il ne m'épousera pas.

– Cette fois, vous allez peut-être vite à en décider ! Pourquoi ne vous choisirait-il pas... de lui-même... sans qu'on vous impose à lui ?

– Parce que, premièrement, on n'épouse pas une femme sans la connaître et que, secondement, à moins d'être dépourvu de bon sens, on ne prend pas une princesse sans le sou,

sans famille et désenchantée !... Essayez donc d'offrir une telle femme à un garçon moderne ? Vous allez voir s'il ne fait pas la moue et s'il ne rejette pas votre proposition en vous prévenant qu'il n'est pas un idiot.

– D'où vous concluez que si ce monsieur... cochinchinois, comme vous dites, vous épouse, c'est qu'il n'est qu'un faible d'esprit ?

– Parfaitement !

– Très amusant, votre raisonnement ! observa Alex, qui souriait à quelque vision intérieure en faisant tomber soigneusement, du bout de son petit doigt, la cendre de sa cigarette.

Alors, seulement, la petite Gyssie leva les yeux et osa regarder son camarade.

Celui-ci n'était plus triste ni inquiet. Il lui parut même qu'il faisait effort pour être indigné comme il sied en pareil cas.

– Ainsi, Gyssie, s'écria-t-il, c'est tout ce que ce projet de mariage vous inspire ! Ce garçon est riche, peut-être stupide, si vous pouvez lui faire avaler toutes les bourdes possibles. Ça suffit pour

vous décider !

– Est-ce que ce n'est pas un peu ça, Alex, quand les jeunes gens se marient ?

– Oh ! tout de même, pas si nettement exposé ! De votre part, il n'est pas très reluisant que vous pensiez ainsi !... Vous me surprenez et me peinez, je vous l'avoue !... Réellement, vous préférez conclure un tel mariage que de répondre à mon amour et d'accepter l'offre que je vous ai faite ?

Elle marqua une surprise bien jouée et parut très ennuyée :

– Oh ! c'est vrai ! Je ne pensais plus que vous vouliez m'épouser...

Elle avait l'air d'être toute confuse.

– Et je vous raconte... Mon Dieu ! comme j'ai pu être maladroite ! Alex, je suis totalement désolée !

Il la regarda, absolument stupéfait de la comédie qu'elle lui jouait et dont, cette fois, il n'était pas dupe.

– Vous avez oublié et vous êtes désolée, fit-il, un peu cabré. Enfin !... Admettons votre oubli et

vos regrets... Mais prouvez-les en répondant à ma proposition... Une bonne fois, au moins, dites-moi ce que vous pensez et que je sois fixé !

– Qu'est-ce qu'il faut que je vous dise, mon grand ami ? interrogea-t-elle avec une douceur imperturbable, ses mains toujours sagement croisées sur la table.

Il la fixa, décontenancé.

– Oh ! Gyssie, protesta-t-il avec reproche, ne me dites pas que vous ne savez pas ce que je veux dire ! Cessez ce jeu cruel ! Voici des mois que je vous supplie d'accepter mon amour et de devenir ma femme.

– C'est même terrible comme vous avez de la suite dans les idées, observa-t-elle tranquillement.

– C'est tout ce que vous trouvez à dire ?... Oh ! je vous en prie, mon amie, finissons-en !... Parlez !... Moi, je vous adore... Donnez-moi une réponse ferme !

– C'est-à-dire un oui ou un non ?

– Dites oui tout simplement, ma Gyssie.

– J'hésite ! C'est tellement grave !

– Mais vous acceptez cependant, ma bien aimée ?

– Hélas ! non !...

Alex s'était dressé, le visage soudain tout décomposé.

– Oh ! oh !... Gyssie... vous ne voulez pas dire...

– Que je répons négativement à votre proposition ? Mais si... c'est exactement « non » que je veux que vous entendiez !

– Vous ne voulez pas ?... Vous repoussez ma demande ?

– Je repousse.

– Mais pourquoi ?... Pourquoi n'acceptez-vous pas ? s'écria-t-il soudain, tout frémissant. Voici des semaines que j'espère... que vous me laissez espérer...

– Oh ! je proteste ! Je ne vous ai jamais laissé espérer quelque chose !

– Enfin ! vous ne m'avez jamais découragé ! s'écria-t-il avec désespoir.

– Peut-être, en effet, aurais-je dû, plus tôt, être plus affirmative... plus nette ! Seulement, voilà... au fond, j'hésitais... Vous me plaisiez...

– Gyssie !

– Oui, là... je reconnais que vous ne me déplaisiez pas... même, je vous préférais à tous les autres...

– Eh bien ! alors ?

Suppliant, il cherchait, par-dessus la table, à lui prendre la main ; mais, fermement, elle se déroba.

– Non, Alex, c'est impossible : je sens que je manque de confiance en vous.

– Voyons, Gyssie, qu'est-ce que vous dites là ?

– La vérité, hélas ! Vous m'avez trompée, mon ami... depuis des semaines, depuis des mois !

– Ah ça ! je proteste !

– Si, Alex... Depuis le premier jour, vous m'avez menti impudemment.

– C'est impossible !... Il s'agit d'un affreux malentendu.

– J'ai dit : un mensonge... un mensonge soutenu... répété...

– Non ! non ! Ce n'est pas vrai ! Dites-moi ce que vous me reprochez, mais, d'avance, je soutiens et je répète qu'il s'agit d'un terrible malentendu !... Tenez, je vous défie de faire la preuve que j'aie jamais cherché à vous mentir...

– Oui, eh bien ! toutes vos dénégations prouvent tout simplement que vous trompez les gens très naturellement... avec autant d'inconscience que vous respirez ! Quand, autrefois, il m'arrivait de dire que tous les hommes éprouvent le besoin de mentir, même aux femmes qu'ils aiment, eh bien ! je vous comptais du nombre.

– Oh !

Le jeune homme la regardait, véritablement suffoqué.

Le reproche qu'elle lui adressait était de ceux qu'un homme bien élevé n'accepte pas. Et, en

qualité d'amoureux, l'insistance qu'elle mettait à l'accuser de cette mauvaise action lui était doublement désagréable.

Il s'accouda sur la table, un peu boudeur.

– C'est bien simple. À présent, je vous laisse dire. Je ne me défends même plus, tant je sens que votre grief est injustifié.

Au contraire de lui qui paraissait rageur, Gyssie, elle, souriait avec une sorte de satisfaction intime.

– Il y a longtemps que j'avais envie de vous démasquer, Alex, reprenait-elle tranquillement... surtout quand vous me demandiez d'avoir confiance en vous... pour la vie !... Enfin, chacun a son tempérament. Moi, tout de suite, je vous ai raconté tout ce qui me concernait... même tous les ennuis par lesquels j'ai passé ! Ce n'est pas comme vous...

Il ne répondit pas. Il affectait même de ne pas l'entendre.

– Voilà, fit-elle piteusement, bien que l'éclat amusé de ses prunelles démentît son air navré.

Vous êtes fâché, maintenant. Alors, il aurait fallu que je continue à feindre... que j'aie toujours l'air de croire ce que vous vouliez... Ce n'est pas facile, vous savez... surtout quand un garçon vous demande en mariage et qu'on examine toutes les données du problème...

– Écoutez, Gyssie, fit-il, un peu pâle. Brisons là-dessus, voulez-vous... On dirait que c'est une mauvaise querelle que vous me cherchez et que ça vous amuse... Je ne vous cache pas que, moi, je comprends beaucoup moins bien que vous la plaisanterie. En ce moment, je me sens très irritable... et je ne voudrais pas manquer de patience... involontairement... avec vous !

– J'aurais pensé qu'il valait mieux, tout de suite, en finir avec cette pénible affaire... Du moment que vous préférez qu'on remette à plus tard... c'est bon ! Je vais recommencer à paraître croire tout ce que vous direz...

Alex se mordit les lèvres. Il faisait des efforts visibles pour demeurer calme ; mais cette petite Gyssie, si conciliante et si douce habituellement, le mettait véritablement hors de lui, en ce

moment.

Et, justement, voilà qu'elle reprenait :

– Moi, au fond, ça m'est égal que vous essayiez de me tromper. Je ne croirai, en vérité, que tout juste ce qu'il faudra... Quoi ?... Vous dites ?

Il n'avait pas parlé, mais il sauta tout de suite sur la perche qu'elle lui tendait :

– Je dis que vous allez immédiatement m'expliquer ce que vous me reprochez ! Je commence à en avoir assez de vos insinuations !

– Chut, chut ! Soyez calme, Alex ! Si vous criez si fort, tout le monde, dans le restaurant va croire que nous ne sommes pas d'accord... Et ça, ce ne serait pas la vérité, car nous nous sommes toujours bien entendus tous les deux... N'est-il pas vrai, mon grand ami ?

Jamais la jeune fille n'avait mis autant de coquetterie dans son sourire et dans la caresse insinuante de sa voix.

Et, comble d'impudence, par-dessus la table, sa main était allée se poser sur celle du jeune

homme, dont les doigts tambourinaient nerveusement la nappe de toile blanche.

Or, ce contact troublant, ce doux regard rivé sur le sien, firent plus pour calmer notre amoureux que tous les mots qu'elle pouvait dire.

– Ma petite Gyssie... Ma chère petite Gyssie... balbutia-t-il, tout retourné.

– Oui, votre petite Gyssie... mais que vous avez trompée tout de même avec une sorte de satisfaction...

– Oh !... Encore !

– Toujours.

La mâtime ne lâchait rien de ses reproches. Mais, parce qu'elle ne retirait pas sa main, sur laquelle il venait de risquer un baiser, l'homme était prêt à toutes les concessions et pas loin d'admettre qu'il avait tous les défauts.

– Vous comprenez, Alex, je ne pourrai jamais vous pardonner vos torts tant que vous ne m'en aurez pas expliqué la raison.

– Je vous expliquerai tout... tout, ma chérie ! Tout ce que vous voudrez !

– Alors, pourquoi, dès la première minute que vous m’avez vue, ne m’avez-vous pas dit la vérité ?

– La vérité ?... Moi, je... Oui, enfin !... Vous êtes sûre ?... Dès la première minute ?

Il avait réussi à emprisonner la chère menotte entre ses deux mains et, l’un après l’autre, il s’amusait à embrasser les petits doigts aux ongles roses. Comment, dans ces conditions, aurait-il pu discuter de ce qu’elle lui reprochait ?

– Alex, soyez sérieux. On nous regarde.

– Les gens de ce pays sont affreusement curieux !

– Je le crois ! Mais lâchez ma main, ce serait mieux de ne pas causer à notre prochain des distractions intempestives...

– Je lâcherai votre main quand vous vous serez expliquée ! On n’accuse pas les gens de choses abominables sans leur permettre de se disculper !

– C’est tout à fait juste, en effet !... Cela n’empêche pas que le premier jour quand je vous

ai dit qui j'étais et où j'avais été élevée, vous auriez pu me prévenir que vous connaissiez Coatderv.

– Ça avait si peu d'importance !

– Mais je vous ai aussi parlé de Kerlan et de ma chère marraine. Vous avez eu l'air de les ignorer !

– L'air seulement, Gyssie !... En vérité, je n'allais pas insister sur un sujet qui pouvait vous être pénible, votre marraine étant morte.

– Eh bien ! je n'étais pas morte, moi ! Et quand je vous ai fait connaître mon nom et mon titre ?...

– Je vous ai félicitée, ma chérie. Vous portiez divinement votre titre !... Rappelez-vous ?... Tout de suite, j'ai eu besoin de vous dire que je vous trouvais adorable.

– Voyons, Alex ! La loyauté aurait dû vous faire dire autre chose.

– La loyauté !... Le mot splendide !... Ah !... vous exprimez de belles choses, Gyssie !... Seulement, ce mot-là n'a rien à voir entre nous.

J'ai toujours été sincère, moi, en disant que vous étiez fort à mon goût.

– Vous étiez un grand cachottier, alors, car je ne m'en suis jamais aperçue !... Mais laissez donc ma main tranquille, Alex !... Qu'est-ce que vous faites en ce moment ?

– Je prends la mesure de votre doigt... Une bague, Gyssie !... Une simple petite bague de rien du tout que je veux y passer... pour la vie !

– Eh bien ! vous en avez, des distractions, vous, quand on vous parle de loyauté !

– Parce que vous tenez absolument à mêler le premier jour que nous nous sommes rencontrés avec aujourd'hui où je voudrais nous fiancer ! Que voulez-vous, moi, je ne sais plus où j'en suis des explications à vous fournir !

– Je vous reproche de ne pas avoir dévoilé que vous connaissiez mon nom avant notre première rencontre !

– C'est bien possible... puisque vous le dites !

– Et vous ne voyez pas ce que vous auriez dû faire, ce jour-là ?

– Hélas !... En dehors de mon amour, ma Gyssie, je ne vois rien !

– Eh bien ! apprenez, monsieur, que tout de suite et dès le premier instant, il fallait faire cesser l'équivoque et dire loyalement...

– Loyalement ! Vous y tenez, à ce mot, mon amie.

– J'ai de la suite aussi dans les idées, moi !... Je disais donc qu'au début de nos relations, vous auriez dû me tenir ce petit discours : « Je vous connais, mademoiselle. J'ai déjà eu le plaisir de correspondre avec vous, au sujet du manoir de Kerlan que m'a laissé en héritage ma tante Le Kérec... Car ma tante fut votre marraine, mademoiselle ! Eh bien que nous nous voyions pour la première fois, nous sommes de vieilles connaissances quand même, car ma tante me parlait énormément de ce qui vous concernait ! »

La foudre, tombant aux pieds d'Alex, ne l'aurait pas décontenancé davantage.

– Ah !... vous savez ? balbutia-t-il.

– Que vous n'ignoriez pas ?... Oui, je sais,

vous voyez !

– C'est dommage ! Je comptais vous en faire la surprise, demain !

Le premier moment de stupeur passé, le jeune homme essayait de reprendre son aisance naturelle, cependant qu'en lui-même il se demandait comment Gyssie avait pu apprendre la vérité.

Avait-il commis quelque imprudence ?... Laisse à sa portée une lettre compromettante ? À moins que quelqu'un ne l'eût prévenue ? Mais qui ? Elle ne voyait personne et il ne la quittait guère !

D'autre part, il ne songeait pas à nier qu'au début de leurs relations il avait su ce que représentait pour lui la jolie princesse d'Ampolis que le hasard mettait sur son chemin, si loin de Kerlan.

Pourquoi n'avait-il rien dit le premier jour ? Il n'en savait véritablement rien et c'est justement ce que Gyssie exigeait qu'il lui expliquât.

– Pourquoi n'avez-vous pas parlé, Alex ?

Pourquoi avez-vous préféré ne rien dire ? C'était pour me surprendre... pour m'étudier... à l'abri de votre incognito, n'est-ce pas ?... c'est presque de l'espionnage, cela, monsieur !

Gyssie avait une telle manière de présenter les choses, avec ses grands yeux sévères posés sur lui, que l'officier faisait figure de grand coupable ! Malgré son assurance, il en arrivait à se sentir littéralement dans son tort ! Et, pourtant, il se rendait compte que s'il avait agi ainsi, presque instinctivement, c'était tout simplement parce que Gyssie lui avait plu tout de suite.

– L'amour, ça vient en coup de vent, essaya-t-il d'expliquer pour s'excuser. Dès le premier regard, j'ai compris que j'allais adorer la pupille de ma tante !...

– Mais depuis, Alex ? Depuis ?... Vous avez eu mille fois l'occasion de me parler... de me dire la vérité ?

– Ah ! depuis ?...

« Depuis, ma foi, l'idylle était trop douce pour qu'une affaire de gratitude ou d'intérêt vînt s'y

mêler... Je n'ai eu qu'une idée en tête, Gyssie, gagner votre cœur sans que vous sachiez qui j'étais. Voyez-vous qu'à cause du souvenir gardé à M^{me} Le Kérec, vous acceptiez le neveu ?... Par pure reconnaissance ! »

– Belle avance, toutes vos roueries ! J'ai bien vite deviné, moi aussi, qui vous étiez.

– Oh ! naturellement !... C'est Le Für qui vous a raconté !... Il était gaffeur, ce vieux satyre !

– Mais non, c'est Mamie qui m'a écrit... Elle avait appris le retour en France de M. Le Gurum... J'ai rapproché les dates, les noms et les circonstances... J'ai tout de suite compris...

– Assurément ! Pour comprendre quelque chose qui pouvait me nuire, il n'y avait pas besoin de longues explications !... Tandis que moi, pendant des semaines et des mois, j'essayais en vain de vous faire entendre combien je vous aimais...

Elle se mit à rire.

– Mais, cela, je l'avais bien compris aussi !

Il lui jeta un regard noir de reproches.

– Pourquoi vous dérober, alors, avec tant de malice ?

– Est-ce qu'une jeune fille sérieuse saisit ces choses-là du premier coup ?

– Ah ! Gyssie, vous m'avez rendu souvent très malheureux !...

– L'air du pays vous guérira, Alex !

– C'est votre amour qu'il me faut, ma Gyssie !

Car, depuis qu'il tenait si longuement, entre les siennes, la petite main qui jusque-là s'était impérativement dérobée, le jeune homme se croyait bien près du résultat.

– Ma Gyssie chérie... ma femme bien-aimée ! Ah ! la douce réalité, murmura-t-il, le visage extasié.

– Mais vous vous trompez, Alex ! protestait la jeune fille, coquettement indignée. Ce mariage est impossible !... N'oubliez pas que vous avez promis de me protéger contre le péril jaune. Vous devez parler dans le sens voulu à Maryvonne. J'ai votre parole : vous avez juré !

Mais il se défendit comme un beau diable :

– Vous m’avez arraché cette promesse avec mauvaise foi ! Vous saviez bien que je croyais vraiment à l’existence d’un rival ! Vous n’ignoriez pas que j’étais moi-même ce fameux « Cochinchinois »...

– Quand on a juré une chose, mon ami, on ne s’abrite pas derrière d’aussi misérables excuses...

– Gyssie, comprenez...

– Non, non !... Tenez d’abord vos promesses.

Avec sa voix coupante et son sourcil froncé, la jeune fille avait l’air d’un grave juge d’instruction pesant les faits et confondant le coupable.

– Si dur que soit le devoir, mon grand ami, il faut en passer par là !

– Soit, admit Alex, soudain très sérieux. Je parlerai à Maryvonne, puisque je vous l’ai promis... Je lui dirai d’ailleurs beaucoup de mal des partis : Alex est un garçon sans volonté, qui serait incapable de diriger dans la vie une aussi volontaire et despote créature que M^{lle} Gyssie... en égard à quoi, Alex retourne sur son bateau,

avec un nouvel engagement de quinze ans, ce qui lui permettra, ce laps de temps écoulé, de revenir en France de n'importe quelle autre contrée que la Chine.

– Ça peut aller ! fit-elle, moqueuse.

– Naturellement ! Du moment que vous êtes débarrassée de moi, vous trouvez que c'est parfait !

C'était dit avec une si visible mauvaise humeur que Gyssie se mit à rire très gaminement.

– Oh ! Alex, voilà que vous révélez un fort vilain caractère ! J'observe, en passant, que dans l'adversité, vous serez un monsieur bougon et désagréable... Ce n'est pas du tout encourageant pour une jeune fille qui envisage le mariage.

– Puisque vous refusez de devenir ma femme, je n'ai pas besoin d'être aimable !

– Je repousse le péril jaune, tout simplement... Vous même, tout à l'heure, me le conseilliez fortement !

– Ce que vous pouvez être cruelle, Gyssie, quand vous vous y mettez ! Vous vous amusez de

mes sentiments comme un chat joue avec une souris.

– Oh ! Alex, tout à l’heure, vous affirmiez que j’étais adorable ! Les hommes varient décidément beaucoup dans leurs opinions... Cela explique d’ailleurs les merveilleux résultats du suffrage universel !

– Il n’y a que mes sentiments pour vous, Gyssie, qui ne changeront jamais !

– Je l’espère bien.

Elle regarda l’heure à sa montre de poignet.

– Pour le moment, reprit-elle, contentons-nous de gagner la Bretagne au plus vite. Voici deux heures que nous sommes à table ; c’est formidable, mon pauvre ami, combien il vous faut de temps pour manger !

Elle se levait, mais, doucement, Alex la retint devant lui.

– Gyssie, vous ne m’avez pas répondu... Je veux être fixé tout de suite.

En même temps, il se penchait vers elle et plongeait ses yeux dans les siens.

– Je vous aime, Gyssie, ne me désespérez pas.

Sa voix était si grave, si troublante, et son regard si près du sien, que la jeune fille rougit, perdit contenance et détourna la tête. Elle était soudain très émue.

– Écoutez, Alex, fit-elle faiblement, il me semble qu'il n'est pas convenable qu'une jeune fille dispose toute seule de sa vie... Vous parlerez à Maryvonne... Et je crois... oui, je crois qu'elle vous dira oui !... À moins que, depuis peu, elle n'ait trouvé à m'offrir un mari beaucoup plus riche que vous.

Et cette flèche du Parthe lancée, Gyssie, toute confuse, se précipita dehors et regagna l'auto pendant qu'Alex, plein d'espoir, enfin, acquittait la note de restaurant et laissait un royal pourboire au garçon qui n'en revenait pas de cette aubaine inattendue.

*

– Mamie ! Oh ! Mamie !

La vieille femme avait pris dans ses bras l'enfant fragile qui rentrait au nid après tant de cruelles aventures et elle la serrait étroitement contre elle, comme si elle voulait lui communiquer un peu de sa force ou la protéger contre d'invisibles adversaires.

– Si tu savais, Mamie, combien, par moments, j'ai été malheureuse depuis que je t'ai quittée.

– Je m'en doute, mon trésor. Tes petites lettres avaient beau être vaillantes, je devinais entre les lignes tout ce que tu ne me disais pas.

– Jamais je n'aurais pensé que la connaissance de ma famille pût me causer tant de déceptions... Avant de rencontrer les miens, tout me paraissait si merveilleux !

La vieille femme hocha la tête pensivement :

– La vie apporte plus de mécomptes que de réelles satisfactions ! Depuis ton départ, j'ai eu beaucoup de regrets, ma chérie... Si j'avais soupçonné la vérité sur le mariage de ta mère, je n'aurais pas permis que tu t'éloignes de moi... Ce n'était pas la peine que tu ailles si loin cueillir des

larmes et des soucis ! Mieux valait vivre dans l'ignorance...

– Nous ne pouvions pas, Mamie ! Je n'aurais pas pu rester ici sans être fixée sur le sort de mon grand-père et sans savoir ce qu'était devenu mon père... Dans l'état d'esprit où j'étais après mon anniversaire, je serais allée jusqu'à dans l'Amérique du Sud chercher les traces de celui qui avait disparu.

La vieille femme soupira :

– Évidemment, il était fatal que tu veuilles retrouver ton père... Ta mère, elle-même, t'avait donné l'ordre de le rejoindre... Il fallait obéir, c'était ta destinée ! Enfin, ma princesse, tout cela est bien triste.

Mais, à cette qualité que la vieille femme lui donnait encore, la jeune fille tressaillit :

– Oh ! non !... non, Mamie, pas ce nom !... Il ne faut pas ; je n'y ai aucun droit... Je ne veux plus que jamais ce titre résonne à mes oreilles.

La bonne femme secoua la tête et devint grave.

– Écoute-moi, Gyssie, dit-elle, en forçant l'orpheline à prendre place sur une chaise, en face du banc sculpté où elle-même était assise. J'ai beaucoup réfléchi à tout ça depuis que tu m'as écrit, le soir de la visite à M. Ruffin. Tu devines que je n'ai parlé de ta lettre à personne... pas même à M. le curé, car j'estimais que le secret de ta naissance ne m'appartenait pas... qu'il était avant tout à la pauvre Madame, morte en te mettant au monde... Toi-même, tu n'as pas le droit d'en disposer et de salir la mémoire de celle qui t'a donné la vie... Les enfants sont solidaires des parents et, si ceux-ci ont commis une erreur ou subi un tort qui les amoindrit, ce n'est pas aux premiers d'en faire état.

– Je n'ai parlé de tout cela qu'à toi, Mamie... et à Alex... parce que, lui, il fallait qu'il sache... Tu comprends ! Je ne pouvais pas le lui cacher.

La Bretonne enveloppa la jeune fille d'un regard attendri.

– Oui, convint-elle. Lui, il devait savoir !... Mais tout cela, c'est pour te dire que, moi, je n'en ai parlé à personne. Nul ne sait donc que le titre

enregistré par la mairie d'ici n'a aucune valeur... Or, ma Gyssie ce nom de de Wriss, ce titre de princesse d'Ampolis, il faut que tu continues à les porter afin que personne ne soupçonne la vérité.

– Oh ! Mamie ! protesta la jeune fille. Toi, si droite, comment peux-tu me conseiller de me parer d'un faux état civil ?

– D'abord, Gyssie, il n'y a pas de faux état civil. C'est le tien !... Si tu étais une enfant trouvée et que le secrétaire de la mairie t'ait appelée ironiquement Reine ou Renée du Buisson-Vert ou des Trois-Étoiles, il aurait bien fallu que, toute ta vie, tu sois Renée du Buisson-Vert ou Reine des Trois-Étoiles, parce que tel aurait été ton véritable et seul état civil... Gyssie de Wriss, princesse d'Ampolis, tu es et dois rester toujours... Comprends-tu bien, mon petit ?

– Oui, fit Gyssie, ébranlée.

– Mais, il est une autre raison qui doit t'obliger à porter ce nom sans affectation et honorablement, c'est que tu ne pourrais pas le désavouer sans salir la mémoire de ta mère et sans apprendre à tous que, véritablement mariée à

l'église, la pauvre dame ne l'était pas devant la loi... Te vois-tu étalant toutes ces choses au grand jour ? remuant tous ces souvenirs ?... révélant à chacun l'infâme comédie de ton père et la naïve mais ridicule confiance de ta mère ?

– Non, non ! Jamais ! s'écria Gyssie que la perspective envisagée par la vieille femme révoltait. Que ma petite maman repose en paix et que mon père vive tranquille. Mes lèvres seront muettes et je porterai bravement le nom qui m'a été donné, bien qu'il m'en coûte de me parer des plumes du paon et de paraître issue d'une aristocratie princière, alors que je ne suis, en réalité, qu'une pauvre gosse sans père !

– J'étais bien sûre, ma Gyssie, que tu me comprendrais et que tu accepterais raisonnablement la situation où le destin t'a placée. Que personne donc ne se doute jamais de ce qu'il en est réellement... même vis-à-vis de ton grand-père... Il faudra te taire aussi, mon petit.

– Oh ! lui, Mamie, tu peux être assurée que je ne lui dirai jamais rien, pour la bonne raison que je ne le reverrai plus ! Tu sais bien que mon aïeul

n'a pas voulu m'entendre et qu'il m'a fait jeter à la porte de chez lui ! Je me propose, même, de ne jamais remettre les pieds à Lyon, qui me rappelle de trop mauvais souvenirs !

La vieille Bretonne ne répondit pas tout de suite. Songeuse, elle regardait Gyssie dont le visage, sombre tout à coup, exprimait des pensées douloureuses. Puis, un sourire entrouvrit la bouche édentée de l'humble paysanne.

– Il est écrit, je crois, ma pauvre Gyssie, que tu retourneras à Lyon... Sais-tu quelle est la personne qui est venue à Coatsderv il y a quelques jours ?

Le regard de la jeune fille se posa presque avec angoisse sur celui de Maryvonne.

– Je ne sais pas... Je n'ose même pas faire une supposition... Je pense à Marine, cependant...

Mais la femme hocha la tête.

– Non !... fit-elle. C'était un homme... un vieil homme... bien grave et bien malheureux !

– Mon grand-père ? balbutia Gyssie, devenue toute pâle.

– Oui... Le juge Chauzoles.

Un silence les unit sur une commune vision : celle d'un grand vieillard qu'un irréparable malheur accablait.

Gyssie interrogea :

– Raconte, Mamie ?... Est-il possible, réellement, que mon aïeul soit venu à Coatderv ?

– Il est venu, je te l'affirme.

– Qu'est-ce qu'il venait faire ici ?... Vérifier sans doute l'acte de décès de ma mère ?

– Non... Prier sur sa tombe...

– Ah !

De nouveau, l'image sévère et triste du juge lyonnais s'imposait entre elles ; mais auprès de lui se dressait un autre doux visage que vingt années d'ombre estompaient. L'ancienne servante pensait à sa maîtresse et la jeune fille évoquait sa jeune mère.

En s'animant un peu, Maryvonne expliqua :

– C'était un matin... J'étais allée au bourg acheter quelques provisions... Je voulus passer au

cimetière comme je le fais souvent... Mais, lorsque j'arrivai près de la tombe de cette pauvre Madame, je vis qu'il y avait quelqu'un au pied de la dalle... un grand vieillard... très droit, très grave... Il se tenait debout, sous la pluie fine, sans remuer, sans paraître prier...

– Il t'a parlé ?

– Non... Je me suis détournée de la tombe... pour ne pas le gêner, tu comprends ? Je suis entrée faire ma prière à l'église en attendant qu'il soit parti.

– Tu devais te demander qui il était ?

– Du tout... À sa taille, à son air... et puis, il était étranger au pays où je connais tout le monde... j'ai deviné sans penser que je pouvais me tromper... Il était si sévère et si triste que le nom du juge Chauzoles m'était venu tout de suite à l'esprit...

– Et alors ?... Quand tu es sortie de l'église ?

– Il était toujours là... toujours debout, à la même place. J'en avais le cœur serré de le voir immobile sous la bruine qui « crachinait » fort et

qu'il paraissait ne pas sentir... Qu'est-ce qu'il pouvait bien lui dire, tout bas, à sa fille qu'il retrouvait là, après vingt ans ?... Le pauvre vieux !... On n'est pas des sensitifs, nous, les Bretons ! On ne pleure pas facilement ! Tout de même, ça me chavirait l'âme de le voir comme ça... silencieux... sans remuer !... On sentait tellement qu'il « voyait » la morte et qu'il devait lui dire des choses !... Je suis partie sans oser m'approcher de lui, et le sacristain m'a dit, le lendemain, qu'il était resté plus de deux heures dans le cimetière.

Pendant qu'elle parlait, de grosses larmes roulaient sur les joues de Gyssie. C'est que celle-ci se sentait responsable de la peine ressentie par son grand-père et chaque parole de Maryvonne lui tombait lourdement sur le cœur ! Elle qui n'avait souhaité que réconcilier son aïeul avec la pensée de sa mère Valentine se rendait compte qu'elle avait, dans son geste de dépit, crucifié un cœur de père.

– Oh ! Mamie, c'est atroce !... Son chagrin... C'est ma faute !

– Mais non, ma princesse, fit la vieille femme gravement. C'est une épreuve qu'il devait subir... Tous les pères pleurent les enfants qu'ils perdent !... Lui, il a attendu longtemps la vérité sur le sort de sa fille... Il fallait bien qu'il sache, un jour ou l'autre.

Mais Gyssie n'acceptait pas le fatalisme de la vieille femme ; son âme sensible s'exagérait ses torts. Et, le cœur gros d'une infinie tristesse, la jeune fille réfutait les arguments de sa nourrice :

– Oui, il est vrai, comme tu le dis, que les pères pleurent les enfants qu'ils perdent, mais il est habituel, aussi, qu'ils ne soient pas seuls à pleurer. Autour d'eux, il y a des affections qui s'efforcent d'adoucir leur peine : une femme, une mère, d'autres enfants, des amis, des connaissances... une masse de gens qui ont pitié de leur douleur... Mon grand-père, lui, était tout seul quand il a reçu ma lettre... Il était seul, encore au cimetière... J'aurais dû prévoir sa solitude et ne pas lui porter un tel coup...

Maryvonne ne pouvait admettre que « sa princesse » ait eu un tort, aussi répliqua-t-elle

aussitôt :

– S'il avait agi comme doit agir un père, tu aurais été à ses côtés... à Lyon, comme à Coatderv ! Le ciel lui avait pris son unique enfant, mais il lui envoyait une petite-fille à aimer et à protéger. Sa part était belle, car Dieu est infini dans sa miséricorde et il place toujours le remède à côté du mal... À nous de ne pas mésestimer ses bienfaits...

– Le juge Chauzoles ne pouvait pas deviner que j'étais l'enfant de sa fille, remarqua généreusement Gyssie, que les considérations de la Bretonne ne convainquaient pas encore.

– Tu t'es présentée à lui en prononçant le nom de Valentine. Il était père... Ce nom devait exprimer quelque chose pour lui... sa paternité lui faisait un devoir de t'entendre !

– Il a été surpris par ma visite... Il n'a peut-être pas calculé, tout de suite, ce qu'elle pouvait signifier ?

– Il a surtout fait passer son ressentiment avant son devoir... En réalité, il a été l'auteur de son

mal !

Gyssie hocha la tête pensivement :

– Admettons, si tu veux... Il t’a fait pitié quand même, Maryvonne, quand tu l’as vu là-bas ?

Réflexion qui amena cette protestation instinctive de la généreuse Mamie :

– Il eût fallu avoir un cœur de pierre pour ne pas s’émouvoir devant ce malheureux vieillard victime de son intransigence...

Elle s’arrêta, regarda Gyssie qui s’essuyait les yeux, puis, quittant son ton sévère de paysanne incorruptible, elle ajouta doucement, heureuse d’annoncer la bonne nouvelle :

– Il est venu ici.

– À Kerlan ?

– Oui... Dans le bourg, il s’était informé. On lui avait donné mon nom et montré ma demeure.

– Et alors ?

– Il a franchi la grille en regardant tout autour de lui... Moi, je n’en croyais pas mes yeux et, un peu gênée, j’attendais qu’il parlât... Oh ! il n’est

pas bavard ! Il a fini par me demander si ce n'était pas moi qui avais soigné M^{me} Valentine Chauzoles et élevé la fille qu'elle avait laissée... Il avait hésité devant le nom et il n'a pas prononcé de Wriss...

– Mon Dieu ! murmura Gyssie avec angoisse, saurait-il tout ?

– Non... Je m'en suis rendu compte au cours de notre entretien... Il venait simplement pour entendre parler de ta mère et de toi... Tu devines que, tout en lui racontant fidèlement la vérité, je n'ai dit que les choses qu'il pouvait entendre... comme on écoute, à l'église, quand le prêtre parle des anges !... Puis, quand j'ai prononcé ton nom, il s'est agité et il m'a posé bien des questions...

Elle sourit à la jeune fille dont les grands yeux sombres étaient rivés sur ses lèvres.

– Tu comprends, une petite-fille lui restait, alors qu'il croyait avoir tout perdu... Le pauvre homme ne se lassait pas d'entendre parler de cette enfant inconnue que le Ciel lui envoyait... J'aurais pu lui en raconter pendant des heures, il m'aurait toujours écoutée, je crois bien.

– Il n’a rien dit quand tu as eu fini ?

– Oh ! que si, mon trésor ! Il m’a remerciée d’abord, puis, après, il m’a chargée d’une commission pour toi : « Dites à Gyssie qu’il lui reste encore un grand-père... pour peu de temps, car je suis bien vieux ! Mais répétez-lui, surtout, qu’elle n’est pas sans famille et que mon vieux cœur réclame sa présence auprès de moi... »

« Voilà le récit de la visite de ton aïeul, ma princesse ! C’est regrettable que tu n’aies pas été là... Mais, enfin, il est venu... Es-tu contente, mon petit ?... Vois-tu, il a tout de même du cœur, le juge Chauzoles !... »

Elle s’arrêta, car Gyssie sanglotait.

– Oh ! ma princesse !... Ne pleure pas !... Tu n’es donc pas heureuse que ton grand-père soit venu ?

– Je... je pleure de joie ! balbutia la jeune fille à travers ses larmes... Tu ne peux pas comprendre, Mamie... Je faisais la brave et je ne voulais pas dire que j’avais du chagrin d’être sans famille ; mais, au fond, je ne pouvais pas penser à

mon aïeul sans avoir le cœur serré... c'était trop dur d'avoir un grand-père et qu'il ne m'aime pas.

– Pauvre chérie ! fit la vieille femme en attirant la tête blonde sur son épaule.

Et, avec la main, lissant doucement ses cheveux, elle expliquait à sa petite :

– Le sort eût été vraiment injuste pour toi s'il ne t'avait pas donné l'affection de ton aïeul. Quand je pensais que ma Gyssie possédait encore, quelque part, un père et un grand-père, ça me révolutionnait de voir que tous les deux faisaient faux bond à ton attente. Tout de même, que je me disais, les hommes ne sont pas toujours de la meilleure espèce, mais que tous les deux ne valaient rien, ça, c'est trop de malchance et ma Gyssie n'a rien fait au bon Dieu pour qu'il la partage si mal !

La phrase naïve de sa nourrice fit sourire Gyssie.

– Comment, Mamie, il t'arrive aussi, à toi, de dire du mal des hommes ?

– Oh ! pas souvent ! protesta la Bretonne en

riant. Il a fallu toutes tes mésaventures pour que je m'avise de leurs défauts... Évidemment, ils en ont quelques-uns !...

– Mais pas autant que je leur en accordais !
répliqua Gyssie, redevenue enjouée. Brave Alex, il en a eu de la patience avec moi...

Son regard s'illumina au souvenir de certaines joyeuses querelles.

– C'est un bon garçon... Il m'a réconciliée avec le sexe d'en face, car vois-tu, Mamie, lui... il a réellement toutes les qualités !

La vieille femme secoua la tête, convaincue, et dit avec attendrissement :

– J'en suis sûre, ma princesse !

Tout à coup, Gyssie éclata de rire et, à sa nourrice qui en cherchait la cause, elle expliqua :

– Je pense à la tête qu'Alex va faire quand je vais lui dire que je repars en voyage pour Lyon ! Il faudra aussi que je lui rappelle que la correction exige qu'il demande ma main à mon grand-père... C'est ça qui lui fera sûrement le plus de plaisir !... Ah ! Mamie, ce que je vais

m'amuser encore une fois !

*

Au loin, la cloche de la grille d'entrée tinta.

– Écoute, Mamie ! On a sonné !

– Tu as de meilleures oreilles que moi, petite !
Je n'ai rien entendu.

– On a sonné énergiquement... Qui est-ce qui
peut venir à cette heure ?

– M. Alex, peut-être.

– Non, Alex m'a prévenu, hier, qu'il
n'arriverait qu'à la fin de l'après-midi et il est à
peine deux heures.

– Je vais voir, se décida Maryvonne.

Elle s'éloignait déjà dans l'allée sinueuse que
les chênes centenaires couvraient de leurs
feuillages dentelés, quand elle jeta de loin à sa
compagne, immobile :

– Et si c'est un importun, je l'éconduis, ma

princesse !

Gyssie approuva de la tête.

Le parc était beau dans sa splendeur printanière. Les arbres, vêtus d'émeraude et de pourpre, étincelaient d'or sous le soleil de juin, déjà chaud. Tout était féerie dans la nature...

La jeune fille, après avoir suivi des yeux sa nourrice qui n'était plus qu'un point sombre sur le somptueux tapis d'herbes vertes où disparaissait l'allée, reprit lentement sa promenade vers la terrasse pavée de granit millénaire.

Sous son poids, l'humus de feuilles tombées et de brindilles desséchées, vieux déjà de siècles multipliés, craquait en pétillement sec sans permettre à ses pas de marquer leur empreinte dans l'épaisseur de sa couche.

La terrasse se dressait devant un paysage splendide, bosselé de creux et d'éminences, planté d'ajoncs et de genêts qui mouchetaient l'espace de grands damiers jaunes jusqu'aux confins de l'horizon.

Gagnée par la splendeur des choses, Gyssie s'accouda langoureusement sur le mur qui servait de garde-fou.

L'ambiance féerique faisait rêver la jeune fille et, dans une douce évocation, elle imaginait le parc de Bagatelle où sa mère, le jour de ses illusoires fiançailles, avait mis sa main dans celle de Gys de Wriss...

Tout à l'heure, Alex Le Gurum allait venir...

Dans un même cadre splendide, Gyssie, à son tour, n'accepterait-elle pas que l'ami fidèle mît à son doigt l'anneau symbolique qui les lierait pour toute la vie ?

Un sourire flotta sur les lèvres féminines : du bonheur était proche !... L'enfant esseulée que les siens avaient ignorée si longtemps arrivait au havre secourable où un fiancé attentif l'attirait impérieusement.

Mariée, ce serait la fin de son angoissante solitude... La sécurité de son état civil reconquis... Un foyer familial recréé.

Pour celle qu'un père avait repoussée, qu'un

aïeul avait, tout d'abord, éconduite, cette certitude d'un foyer stable était lumineuse et attendrissante.

– Alex !... Oh ! Alex ! Comme je vous ferai la vie douce, vous, ami bien cher qui me rendrez tout ce dont la destinée m'a privée !

L'amour d'Alex était un grand flambeau qui illuminait tout l'avenir devant elle.

– Mon fiancé !... Mon mari bien-aimé !

Évocation bien douce qui brouillait ses yeux d'une humidité consolante.

Et Gyssie, attendrie et joyeuse à la fois, souriait à la vision éblouissante du fiancé qui allait bientôt venir et dont elle accepterait enfin, pour toute la vie, la tendresse et la protection...

Comme elle se tournait vers le parc profond au bout duquel le château de Kerlan s'allongeait derrière ses corbeilles de rhododendrons et où sa vie entière coulerait en paix, Gyssie tressaillit.

Une silhouette masculine se dessinait dans l'allée parcourue tout à l'heure par Maryvonne.

« Alex, déjà ! pensa la jeune fille dans un élan

joyeux aussitôt réprimé.

« Non... je me trompe ! »

En effet, ce n'était pas celui qu'elle attendait... L'officier était moins grand, moins large d'épaules... La carrure de celui qui venait là-bas était massive, imposante, dominatrice...

L'importun que Mamie devait éconduire continuait d'avancer, tranquillement, sous les grands chênes...

Donc, ce n'était pas un importun, mais un visiteur agréé.

Et tout à coup, sans même qu'elle se rendît compte de son émoi, son cœur, une seconde arrêté dans sa course nostalgique par une étrange appréhension, son cœur se mit à battre un peu plus vite... plus vite encore... avec de grands coups qui martelaient sa poitrine et lui faisaient presque mal.

– Lui !... Mon Dieu ! Ce n'est pas possible !...

Et, cependant, cela était...

Gys de Wriss, en personne, se dirigeait vers elle.

Pâlie soudain, incapable de faire un mouvement, tant une faiblesse singulière l'envahissait toute, la jeune fille le laissa s'approcher.

À quelques pas, l'homme ralentit sa marche. Ses yeux perçants s'enfonçaient dans les siens et Gyssie, sans force, son regard rivé sur celui qui la pénétrait, sentit un gros sanglot lui monter à la gorge.

— Mon père ! balbutia-t-elle dans un gémissement.

L'homme ouvrit les bras :

— Ma Gyssie !... Ma petite fille.

La jeune fille n'eut qu'à se laisser tomber sur cette poitrine d'homme qui s'offrait à elle, sa tête nichée au creux de l'épaule virile où elle avait rêvé si longtemps de se blottir un jour.

— Mon père ! Mon père !...

Ce nom n'était qu'un mot d'amour au milieu d'un sanglot, mais il contenait tant de foi, tant d'oubli, tant de promesse, que l'homme en fut troublé plus qu'il ne l'aurait été par de belles

phrases, plus ému qu'il ne s'en croyait capable.

Instinctivement, il serra bien fort contre lui l'enfant fragile qu'il venait de reconquérir par sa seule présence en ces lieux.

– Ma petite Gyssie...

Cependant, par un sursaut d'énergie admirable, Gyssie domina très vite la violence de son émotion.

Elle se rappelait, judicieusement, que de Wriss, n'étant pas un sentimental, serait gêné de ses trop bruyants épanchements.

Et, redressant la tête, se tamponnant les yeux, elle essaya de lui sourire :

– Oh ! je suis si contente, mon père. Je n'en croyais pas mes yeux de vous voir !

– Je suis venu te rapporter le manuscrit de ta chère maman, mon enfant. Tu es partie si vite, l'autre jour, que nous n'avons pas eu le temps de décider comment je te le renverrais.

Le tutoiement dont il usait avec elle surprit un peu Gyssie par son inattendu, bien qu'il résonnât doucement à ses oreilles.

Si elle avait mieux connu les mœurs hollandaises, elle aurait su que ce tutoiement signifiait une acceptation bienveillante. De Wriss jugeait favorablement sa fille ; il admettait son entrée dans sa vie ; il lui signifiait enfin, qu'elle faisait partie, désormais, de ses familiers.

Voilà tout ce que ce « tu » inusité voulait dire.

En Hollande, effectivement, les enfants qui présentent des camarades à leurs parents, attendent impatiemment ce tutoiement qui sera digne du bon accueil après lequel leurs amis pourront revenir à la maison aussi souvent qu'ils le voudront. Ce « tu » des parents scelle les promesses de mariage, comme il confirme les amitiés ; c'est la forme de conversation qui épanouit le cœur et met chacun à l'aise.

Et très simplement, ce jour-là, de Wriss en usait avec sa fille.

Il l'avait prise par le bras et, très grand auprès d'elle, l'entraînant, s'était mis à arpenter la terrasse.

Jamais les yeux pervenche n'avaient été si

lumineux. Pour Gyssie, l'heure était un enchantement merveilleux qui rachetait tous les chagrins passés.

– Vois-tu mon enfant, expliquait de Wriss avec scrupule, j'ai essayé l'autre jour de te téléphoner à Mass'Hôtel. Déjà, m'a-t-on dit, tu étais repartie... Il ne me restait donc qu'à te rejoindre ici, si je ne voulais pas faire durer le malentendu...

– Oh ! père, je suis si heureuse que vous soyez venu. C'est tellement beau ! tellement doux ! Soyez béni pour me donner ce grand bonheur !

– Si tu nous avais laissé, à Rotterdam, le temps de nous connaître un peu plus, nous aurions eu ce plaisir huit jours plus tôt... Tu es impétueuse, exubérante... Comme l'était ma chère Valentine ! Moi, je suis plus calme, et je m'attendais si peu à ta visite... Les premières minutes de surprise passées, je commençais à m'habituer un peu à l'idée d'avoir une fille et c'est justement ce moment-là que tu choisis pour me lancer tous tes anathèmes.

– Oh ! père ! Je vous demande pardon de ma

vivacité. J'ai pensé depuis que j'avais commis avec vous toutes les maladresses !

Il sourit avec indulgence.

– Non, pas maladroite précisément... Au contraire ! Tu étais simplement terrible dans ta logique de sentimentale. Je crois bien que tu aurais fini par me convaincre que j'avais tous les torts.

Elle baissa la tête, pleine de confusion.

– Ne m'en veuillez pas trop, je vous en prie !

– Loin de là ! Tu m'as rappelé Valentine, quand quelque chose n'allait pas selon ses conceptions de jeune fille française...

Prudemment, Gyssie garda le silence... Tant de choses dans la conduite de son père auraient dû choquer sa mère !

De Wriss, d'ailleurs, ne paraissait pas s'en rendre compte... Lui aussi avait sa morale et son honnêteté. S'il y avait eu heurt, quelquefois, entre sa conscience et celle de la morte, c'était question de latitude, sans que jamais leur double volonté y eût contribué.

Et justement, très simplement, il disait à Gyssie :

– Tu m’as adressé certains reproches, l’autre jour, auxquels je veux répondre. Il faut que nous nous expliquions...

– Oubliez-les, mon père... Je n’aurais pas dû... J’ai compris que personne n’était qualifié pour juger les actes des autres.

Sans qu’elle l’eût voulu, la phrase était habile. Elle plut à Wriss qui approuva :

– C’est très juste... Nul ne devrait s’ériger en censeur !... Aujourd’hui, pourtant, je veux répondre à tes objections... Je suis prêt à me défendre parce que sachant, maintenant, que tu es bien ma fille, je veux qu’aucune méprise demeure entre nous ; parce que... surtout, la volonté de ta mère nous rassemble et nous unit dans le même doux et cruel souvenir de sa disparition.

Il soupira, puis dit, la voix rauque :

– Le journal de ta mère m’a profondément remué... C’est toute ma jeunesse qu’il a évoquée pour moi. Valentine est la seule femme que j’aie

aimée... Je ne me suis jamais marié...

En apprenant cette nouvelle de la bouche même de son père, il parut à Gyssie qu'une main de fer l'étreignait à la gorge. Sous une poussée de larmes, elle ferma les yeux, chavirée d'émotion.

Ses pieds, soudain très las, butèrent contre la terre.

La main de l'homme étreignit plus fermement le bras qui tremblait sous le sien pendant qu'il continuait :

– Parlons positivement : je sais, mon enfant, tout ce que tu crois avoir à me reprocher dans ma conduite vis-à-vis d'elle... Je n'ai qu'une chose à dire : j'étais amoureux... follement amoureux de ta mère !... Là est le mobile de tous mes actes et leur excuse, s'ils en ont besoin. Comprends-tu ?

Gyssie avait écouté, pensive. Maintenant, elle regardait dans le vague, sans répondre.

Le père, alors, posa doucement sa main sur la sienne.

– Peut-être ne peux-tu pas comprendre ? Tu ne sais pas encore ce qu'est l'amour ?

Une flamme rosit le doux visage de vierge qui se courba un peu pour ne pas laisser percevoir son trouble.

– Est-ce par amour que vous êtes parti... que vous nous avez laissées, ma mère et moi ?

La voix, malgré elle, avait eu un frémissement ; pourtant, il y avait chez la jeune fille plus de tristesse que d'amertume, et encore moins de reproches.

Le père répondit simplement :

– J'ai fait ce que j'ai pu, alors. Rester à Paris, désobéir à mon père ? C'était la misère noire pour nous tous... Tu ne sais pas encore, reprit-il avec un bon sourire, ce qu'est chez nous la volonté d'un père !... Il faut obéir aveuglément, ou renoncer à tout ! Mon père était de fer... Déjà, depuis quelques mois, il m'avait coupé les vivres !... Pour laisser quelque chose à Valentine, j'ai dû emprunter ! Alors que, là-bas, je pouvais subvenir à ses besoins, aux tiens, et me créer très vite une situation qui m'affranchirait et me permettrait d'établir fermement mon foyer, en dehors de toute tutelle... J'ai envoyé de l'argent,

une première fois, puis une seconde... Mon troisième envoi est revenu avec la terrible mention : « Destination inconnue. » J'étais affolé, et ne comprenais pas... Le fil qui me reliait à Valentine était coupé ! La guerre, en fermant les frontières, en détruisant les bateaux et les courriers, avait tout bouleversé !... Quand j'ai pu rentrer en France, comment aurais-je deviné que, dans un lointain village breton, isolé du reste du monde, il y avait une petite fille à moi qui grandissait, et... une femme bien-aimée qui dormait dans le cimetière ?...

Il s'arrêta, visiblement ému, malgré son habitude de paraître impassible.

– Je viens de voir sa tombe... de lui porter des fleurs, acheva-t-il.

Sa voix s'étrangla tout à fait et il resta pensif.

Devant cette émotion sincère qui s'extériorisait en sa présence et malgré lui, Gyssie sentit fondre en elle tous ses derniers griefs.

D'un geste spontané, elle entoura de son bras

libre le cou de son père et l'embrassa fougueusement.

– Je vous aimerai pour elle et pour moi, père !
promit-elle de tout son cœur.

Pour toute réponse, l'homme entoura de ses bras vigoureux les fines épaules de la jeune fille et, tendrement, il rendit ses caresses à Gyssie, baisant le front pur et les yeux clos du charmant visage si affectueusement tendu vers lui.

Le premier baiser d'un père, en réponse au premier baiser de l'enfant...

Le soleil poursuivait sa course majestueuse derrière les grands arbres séculaires...

Dans la solitude du parc désert, devant le paysage apaisant de la lande bretonne qui s'allongeait à l'infini, assis côte à côte sur un banc moussu, de Wriss et sa fille, la main dans la main, apprirent alors à se connaître...

À l'horizon, le soleil, déjà, ralentissait sa course, cependant que le père et sa fille n'avaient pas encore achevé tout ce qu'ils avaient à se dire...

Alex Le Gurum apparut devant eux sans qu'ils l'eussent entendu venir.

Alors que le jeune homme examinait avec surprise le compagnon de Gyssie, celle-ci, dans un élan de joie, s'écriait à sa vue :

– Oh ! Alex ! Que je suis heureuse !... Un grand bonheur m'est arrivé aujourd'hui : mon père est venu me rejoindre !...

Et, comme le jeune homme ne saisissait pas assez vite ce que signifiait la présence d'un inconnu auprès de celle qu'il aimait, elle insista dans un chant de victoire :

– Alex ! Comprenez-vous ? Mon bonheur est complet puisque mon père m'est rendu !

Le front de l'officier se détendit enfin, d'autant qu'avec la même chaleur Gyssie se tournait vers son père et lui désignait l'arrivant :

– Mon père, permettez-moi de vous présenter

M. Alex Le Gurum, le neveu de ma marraine et le propriétaire de ce château... Il est aussi mon fiancé... Et je vous serais infiniment reconnaissante de bien vouloir l'accueillir favorablement... de lui faire une place à part dans vos affections... Nous nous aimons et nous devons nous marier prochainement... Avec votre consentement, père chéri !

Les deux hommes se serrèrent la main en silence. De Wriss admirait la belle expression franche et loyale de l'officier, pendant que celui-ci, tout remué par la phrase merveilleuse de Gyssie : « Nous nous aimons... », éprouvait soudain une très vive sympathie pour celui dont la présence avait provoqué un pareil aveu de celle qu'il aimait.

Celle-ci, d'ailleurs, tournée à nouveau vers lui, continuait d'expliquer, et sa voix se faisait très douce pour effacer un peu l'amertume de la nouvelle :

– Notre mariage, Alex, va se trouver retardé... un peu ! Mon père vient de me faire la plus belle des surprises : il souhaite que je fasse avec lui un

magnifique voyage à travers la France, la Belgique et la Hollande. Dans mes rêves d'espoir, jamais je n'aurais osé envisager un si grand bonheur : voyager avec mon père, dans le plus délicieux tête-à-tête et la plus grande communion d'idées... Comprenez-vous, Alex, ce que représente pour moi la miraculeuse nouvelle : mon père m'est rendu ! Et je vais connaître cette belle joie : vivre avec lui pendant quelques semaines !

– Je ne puis que vous féliciter, Gyssie, de cet heureux événement... Moi qui ai connu vos angoisses et vos attentes, je sais combien vous devez vous réjouir aujourd'hui... Le retard apporté à notre mariage me... chagrine un peu, vous le devinez ; mais je vous aime trop pour vouloir même exprimer un regret... J'attendrai qu'il vous plaise... ainsi qu'à votre famille, de fixer la date de mon bonheur. Pourvu que rien ne vienne, un jour, empêcher notre union, tout ce que vous déciderez sera bien fait.

Le ton était, comme toujours, très franc et très sincère. C'est ainsi qu'il sonna aux oreilles de de

Wriiss qui approuva de la tête les paroles de sagesse du garçon. Mais pour Gyssie, qui connaissait les moindres inflexions de voix de son fiancé, comme les plus petits tressaillements de son visage, elle devina la déception qui atteignait l'officier et les doutes torturants que la correction l'empêchait d'exprimer.

Tout émue soudain, elle sourit tendrement à celui qui l'aimait avec tant d'abnégation et, ses grands yeux aimants rivés sur les siens, elle chercha à le réconforter en le rassurant :

– Mon père permettra certainement, Alex, que vous nous rejoigniez aux principales villes que nous allons traverser dans notre splendide randonnée.

– Excellente idée, approuva de Wriiss avec indulgence, pendant qu'un sourire de soulagement détendait les traits mâles du jeune homme.

– De cette façon, expliquait Gyssie, mon père apprendra à vous connaître et à apprécier vos qualités... De cette manière aussi, je pourrai m'assurer que vous êtes toujours un fiancé

modèle...

Et, se mettant coquettement à rire :

– C'est que je suis terriblement exigeante, moi !... Je vous scandaliserai, mon père, vous verrez ! Car maintenant que je vous ai retrouvé, père chéri, Alex n'a qu'à bien se tenir ; il va savoir ce qu'il en coûte d'épouser une jeune fille qui a des parents affectueux et une famille vigilante... Mon cher grand ami, je crois qu'au fond il me faudra vous plaindre beaucoup d'avoir une fiancée comme moi !

– Les Bretons sont très fatalistes, petite Gyssie. Si c'est ma destinée d'être votre époux, j'espère bien que je n'y échapperai pas !

Il se pencha et baisa avec ferveur la petite main que Gyssie venait de blottir entre ses doigts virils.

De Wriss les regardait, souriant à quelque vision intérieure...

Lui, le sceptique qui ne croyait plus à rien sinon aux forces vives, instinctives, qui dominent l'individu, était presque étonné de se sentir ému

de leur bonheur... Peut-être parce que Gyssie lui évoquait une autre image, très belle et très présente malgré tant d'années écoulées... Celle de Valentine... Sa jeunesse, sa foi, son ardeur... Tout ce qui avait été lui-même autrefois et que les déceptions et l'amertume d'une vie solitaire, livrée au seul objectif de l'argent monnayable, lui avaient fait oublier.

Et de Wriss continuait de sourire avec indulgence et douceur à la vie qui commençait pour lui... Par la grâce d'une suave jeune fille qui était la sienne, l'homme allait réapprendre à aimer et à croire...

*

La vie n'a pas déçu Gyssie ; son mari est bien l'homme affectueux et bon qu'elle avait deviné en lui.

Ils habitent Paris une partie de l'année.

Gys de Wriss, comme de son côté le juge Chauzoles, ont trouvé que la Bretagne était

vraiment trop éloignée de Lyon aussi bien que d'Amsterdam.

Paris, point intermédiaire entre ces deux directions opposées, est apparu à tous comme une ville stratégique de première importance pour abriter un jeune couple que chacun souhaitait de rencontrer souvent.

De Wriss a donc fait cadeau à sa fille d'un délicieux petit hôtel que les grands arbres du parc de la Muette limitent d'un écran de verdure.

Pour meubler le nid douillet, le juge Chauzoles s'est séparé de ses bahuts anciens et de ses fauteuils les plus beaux ; il a voulu qu'à Paris sa petite-fille pût retrouver un peu l'ambiance ancestrale des vieilles demeures des bourgeois lyonnais dont elle était issue.

Et maintenant, tout le monde est content. Gyssie trouve tous les prétextes pour faire un bond, le plus souvent possible, jusqu'à Lyon où l'accueille avec tant de tendresse le grand vieillard solitaire, dont elle est toute la joie. Avec elle, qu'il accompagne partout où elle va, Alex apporte un peu de vie, d'entrain et de mouvement

dans la grande maison silencieuse, au point que Marine oublie, en l'écoutant, d'activer le service, ce dont le juge Chauzoles ne paraît plus s'apercevoir.

De Wriss a été plus pratique, comme l'exigeait d'ailleurs son tempérament. Dans l'hôtel de sa fille, il s'est réservé un petit coin bien à lui : une chambre et un cabinet de travail. Et, puisque ses multiples affaires l'appellent souvent dans la capitale française il peut à la fois jouir de la présence de Gyssie et s'occuper de ses propres intérêts.

Cet arrangement, qui lui réserve l'indépendance en même temps qu'il assure la liberté du jeune couple, a donné satisfaction à tout le monde : au père qui aime profondément sa fille à présent et à Gyssie qui voit celui-ci librement, sans être obligée d'aller à Rotterdam...

Il n'y a que Maryvonne dont nous ne parlons pas... Mais la vieille nourrice est une sage : entre la Bretagne et « sa princesse », elle n'a pas hésité !

— Je vais avec toi à Paris, ma princesse, a-t-elle

décidé, à l'étonnement général. Tu auras si peu de temps à toi avec tes trois affections masculines à satisfaire et qui vont être chacune aussi égoïstes et exigeantes que possible, qu'il te faut quelqu'un pour tenir la maison... Ce sera ma tâche, et elle me sera douce !... Quant à Kerlan, nous le retrouverons l'été, pendant les mois chauds ; la longue bâtisse de granit gardera bien toute seule ses pignons, ses toits d'ardoise et son grand parc !...

Et c'est ainsi que, pour tous, la vie continue : belle et sereine, parce que fondée sur la satisfaction et le bonheur des autres...

Cet ouvrage est le 384^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.